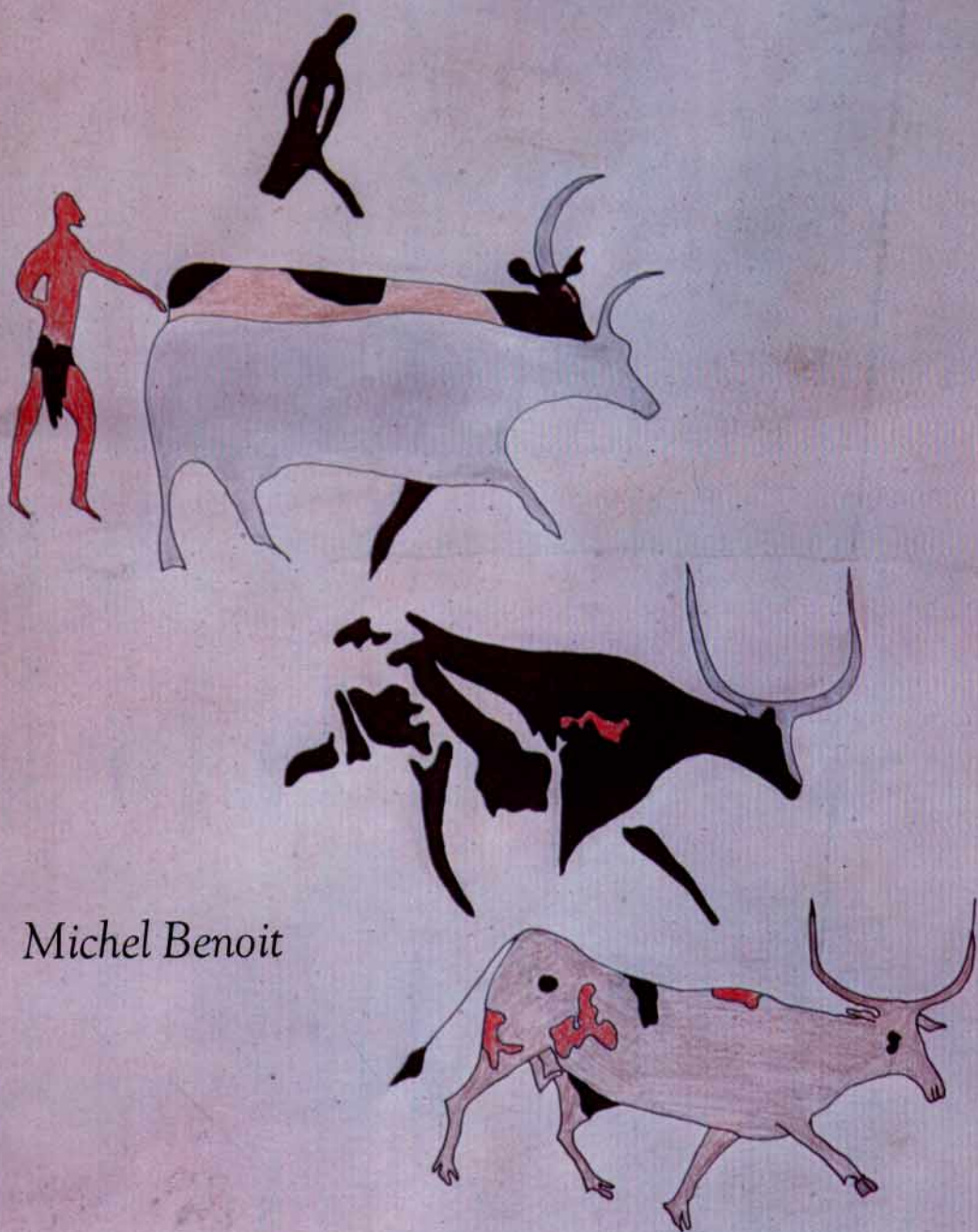


nature Peul du Yatenga

remarques sur le pastoralisme en pays mossi



Michel Benoit

**TRAVAUX
ET DOCUMENTS
DE L'O.R.S.T.O.M.**

NATURE PEUL DU YATENGA

remarques sur le pastoralisme
en pays mossi



Michel Benoit



**ÉDITIONS DE L'OFFICE
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER**

Pour tout renseignement, abonnement aux revues périodiques, achat d'ouvrages et de cartes, ou demande de catalogue, s'adresser au :

**SERVICE DES PUBLICATIONS DE L'O.R.S.T.O.M.
70-74, route d'Aulnay - 93140 BONDY (France)**

Les paiements sont à effectuer par virement postal au nom de *Service des Publications ORSTOM, C.C.P. 22.272.21.Y PARIS* (à défaut par chèque bancaire barré à ce même libellé).

TRAVAUX ET DOCUMENTS DE L'ORSTOM

N° 143

NATURE PEUL DU YATENGA

remarques sur le pastoralisme en pays mossi

Michel Benoit

ORSTOM - PARIS

1982

C ORSTOM 1982
ISBN 2-7099-0640-6

"Toutes les faveurs de la Création dont les Peul jouissaient jadis ont disparu aujourd'hui. Que le temps des grands espaces revienne afin que les animaux sauvages et les oiseaux reviennent aussi! Ils embellissaient la brousse...."

Locka BARRY
Chef de Béma peul

AVANT-PROPOS

Cette deuxième contribution à l'étude de la condition et de la nature pastorale en Haute-Volta fait partie d'un ensemble de publications qui a pour but de présenter les principales situations pastorales des régions de savane étant entendu que les problèmes spécifiques des zones sahé-liennes plus septentrionales ont déjà été traités par divers auteurs, Henri BARRAL notamment¹.

Une bonne approche de l'état pastoral et de ses problèmes passe par la comparaison des différentes situations existant dans le pays, compte tenu de la variété des choix pastoraux et des milieux. Jusqu'à présent deux textes ont été publiés. Le premier présentait le programme d'étude et devait permettre de justifier le choix des diverses zones d'investigations². Le deuxième constituait la première analyse régionale³. Ce troisième texte représente en fait la deuxième analyse. Il s'appuie dans une large mesure sur les conclusions précédentes sans préjuger des résultats d'une comparaison qui devrait intervenir en fin de programme.

Le projet initial était de publier ces résultats indépendamment les uns des autres pour faciliter la comparaison par la suite. Cela s'est révélé impossible : tout incitait à un rapprochement immédiat avec les conclusions déjà publiées à propos des Peul de Barani et de Dokuy⁴ qui évoluent dans un environnement bien différent de celui des éleveurs Torobé⁵, Peul ou Silmi-mossi⁶ du Yatenga. Cela ne veut pas dire qu'il faille considérer ces premières conclu-

¹ BARRAL H., 1977. Voir les références bibliographiques in fine.

² BENOIT M., 1977a.

³ BENOIT M., 1977b.

⁴ Lieux de résidence des chefferies peul du Boobola. Sur le plan administratif, ces villages relèvent de la sous-préfecture de Nouna.

⁵ Sing. torodo. Les Torobé constituent une caste de la société des Toucouleur du Fouta sénégalais. Certains ont quitté cette région depuis plusieurs siècles.

⁶ Sing. silmi-moaga, peul-moaga, métis de Peul et de Mossi.

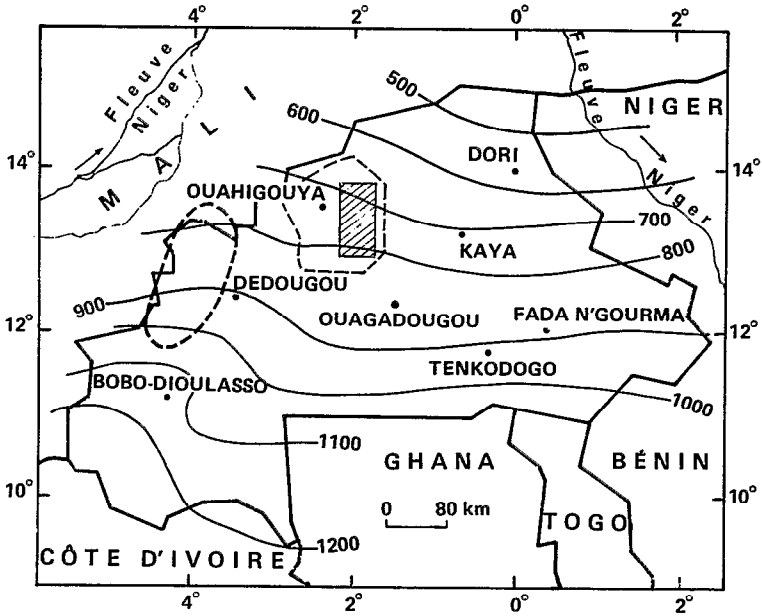


Fig. 1 - Situation du Yatenga (limites en tiretés fins) et de la zone d'étude (rectangle hachuré). La pluviosité annuelle moyenne est indiquée en millimètres. Le Boobola est représenté en tiretés gras.

sions comme définitives. Il s'agit plutôt d'améliorer dès à présent une interprétation au lieu d'attendre que toutes les données soient disponibles. C'est un choix qui peut paraître risqué, mais cela est plus naturel que de faire semblant d'ignorer des faits et des résultats déjà acquis.

Sans aborder pour l'instant les problèmes de fond, il faut rappeler que les pasteurs peul du Boobola assument pleinement leur condition dans un environnement où cela est encore parfaitement possible. Les difficultés qu'ils rencontrent - elles sont bien réelles - sont en quelque sorte inhérentes à leur état de nature et à leur genre de vie. La concurrence vis-à-vis de l'espace qui existe avec d'autres groupes n'ayant pas les mêmes visées sur la nature et ne faisant pas le même "diagnostic" que les Peul sur l'environnement est modeste et ne compromet pas la situation des éleveurs dans le cadre du genre de vie qui leur est propre.

En choisissant le Yatenga oriental comme deuxième zone d'étude, nous recherchions volontairement une situation où le pastoralisme était probablement en état de survie. Le choix s'étant révélé pertinent de ce point de vue, il faut préciser que si le but n'était pas l'étude de la société torodo, peul ou silmi-mossi en soi (le fait social est pratiquement absent de notre propos), il n'était pas non plus - pas uniquement en tout cas - l'étude du comportement spatial de groupes dont la mobilité serait l'indice le plus sûr de l'état pastoral. Le problème ne se posait pas ainsi. Il s'agissait de cerner l'originalité de l'état pastoral dans les différentes situations qu'il connaît aujourd'hui en Haute-Volta y compris celles qui le mettent en cause. Ainsi, le cas d'un pasteur ayant échoué dans son projet ou se heurtant à des difficultés mettant en cause son état, est aussi intéressant et révélateur que l'exemple d'un autre se réalisant pleinement grâce à l'existence d'un milieu qui le tolère encore en tant que tel. Il ne s'agissait donc pas d'éliminer le Yatenga sous prétexte qu'un certain nombre d'éleveurs n'y ont plus de bétail ou que d'autres ne vivent plus essentiellement de leur propre troupeau ou que d'autres encore sont devenus tout à fait sédentaires. Au contraire, il était absolument indispensable de prendre en compte un tel milieu où des gens cessent ou ont cessé de vivre suivant leurs désirs, ne serait-ce que pour mieux comprendre ce qui faisait l'originalité de ce désir.

L'importance réelle de la dégradation de la condition pastorale au Yatenga n'est d'ailleurs apparue qu'au cours des investigations de terrain et cela n'a pas été sans poser un certain nombre de problèmes à la recherche. En effet, l'espace utilisé par les éleveurs locaux s'est révélé très vite inexplicable en lui-même, peu mesurable en tout cas. De plus, les problèmes très spécifiques de la région ont contraint à adapter l'analyse qui n'a pas été tout à fait identique à celle conduite au Boobola.

Si le Yatenga oriental a été choisi en fonction de ce qui vient d'être dit, les limites de la zone d'étude sont arbitraires dans une large mesure. Il s'agit d'un rectangle de 90 km sur 30 environ situé entre Titao et Béma. C'est une sorte de "transect large" permettant de prendre en compte

des groupes d'éleveurs différents (Torobé de Todiam, Peul Fittobé de Djouma, Silmi-mossi de Béma et Mossi) se situant à la fois au coeur des fortes densités humaines du pays mossi (Béma) et sur les confins sahéliens (Titao).

Quant à la largeur du "transect", elle devait être suffisante pour permettre de mesurer utilement la charge animale et la mobilité saisonnière des hommes et du bétail. Si une superficie de 2 700 km² s'est révélée être satisfaisante à tout point de vue, il n'en reste pas moins vrai qu'un tel cadre d'observation est un pis-aller. C'est une "fenêtre" ouverte sur une aire de peuplement diffus plus vaste et animant un espace sans limites apparentes. Les effectifs de population concernés représentent des valeurs très voisines de ceux qui ont été enquêtés dans le Boobola :

	Nombre de villages ¹	Nombre de familles	Nombre de personnes
Peul	21	103	694
Torobé	27	247	1 635
Silmi-mossi	46	136	1 793
Rimaïbé ²	9	30	239
Mossi ³	37	70	1 122
totaux	140	586	5 483

Cet effectif représente environ 3 % de la population totale de la zone considérée. Ces familles s'occupent d'environ 15 000 têtes de bovins, sans les posséder forcément.

¹ Unité résidentielle correspondant souvent à un quartier faisant lui-même partie d'un village (mossi ou non).

² Sing. dimadio. Les Rimaïbé sont les esclaves affranchis des Torobé et des Peul, ou les descendants de ces affranchis. La plupart sont paysans mais certains d'entre eux ont du bétail et s'en occupent eux-mêmes. Ceux-là ont été pris en compte par l'enquête, sous réserve de discussion.

³ Sing. moaga. Les Mossi sont des paysans. Ils constituent la population la plus nombreuse du Yatenga (cf. plus bas). Quelques familles commencent à pratiquer l'élevage bovin. Elles ont été enquêtées pour avoir une idée précise de la charge réelle et de la concurrence provoquée par ce bétail vis-à-vis des troupeaux appartenant aux populations pastorales au sens strict et à leurs ex-dépendants.

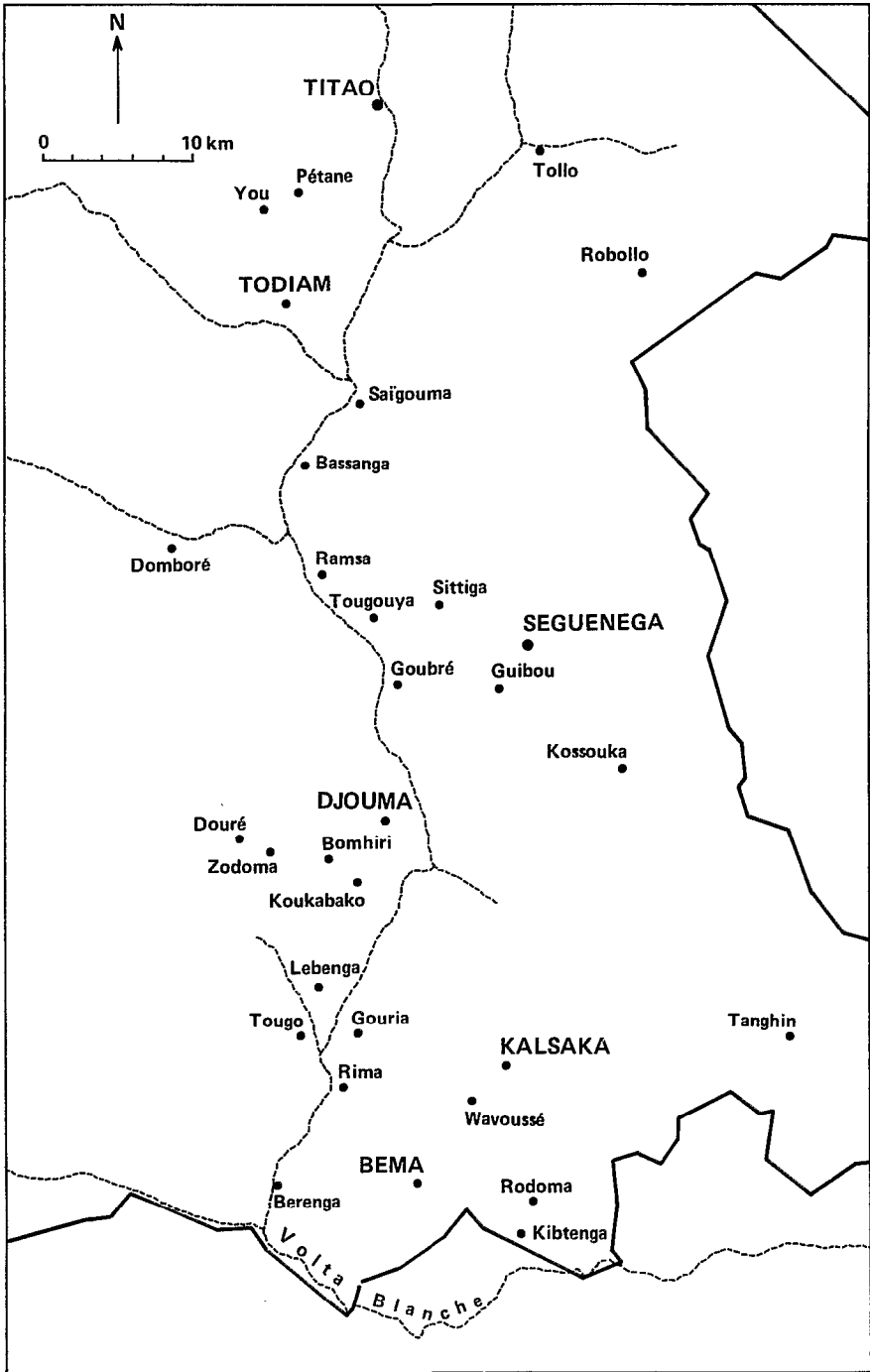


Fig. 2 - Lieux cités dans le texte ou villages importants

L'ÉTAT PASTORAL ET LA NATURE PEUL
D'APRÈS LES CONCLUSIONS
OBTENUES DANS LE BOOBOLA

*"Les Peul ont suivi le pâturage frais.
Petit à petit ils avancent. Plus ils
avancent, plus ils sont bien...."*

Il est indispensable de reprendre ici un certain nombre de postulats et de conclusions déjà publiés à propos du Boobola car les premiers ont été maintenus et les secondes serviront de référence pour une meilleure appréciation de la situation au Yatenga.

l'homme dans la nature

Un des préalables à l'analyse a été d'éliminer une conception pourtant habituelle et souvent utilisée comme allant de soi: celle d'un homme à la fois universel et extérieur à la nature considérée comme un simple réceptacle passif et situé hors de l'histoire. Le premier postulat a été de considérer que l'homme est contenu dans la nature au même titre que chacune des autres forces qui l'animent¹. Le deuxième a été de poser la diversité des états de nature²: les visées d'un groupe sur son environnement - la détection des potentialités si l'on veut - détermine un état de nature spécifique. Les aspirations "productivistes" ne sont pas universelles et l'humanité ne tend pas forcément vers un état final (industriel par exemple) qui serait le sommet de son développement. Le mythe du contrôle de la nature en vue de la création de marchandises ne relève pas d'une foi commune à toutes les sociétés historiques ou contemporaines.

¹ Cette vision de l'homme a été longuement développée par MOSCOVICI S. 1968.

² L'état de nature peut être défini comme l'ensemble des visées d'un groupe sur son environnement et des relations qu'il entend maintenir avec lui en vue de vivre suivant les normes que lui ont légué les générations précédentes et qu'il accepte en tout ou partie.

Ces propositions ont conduit dans un premier temps à ne pas considérer le "milieu" comme un ensemble de facteurs de contraintes, mais comme un environnement - perçu et interprété par un homme libre - d'où émerge des potentialités jugées par le groupe utiles à son état et à son genre de vie. La "contrainte" -réelle - est apparue comme provoquée par deux distorsions : un changement des visées du groupe sur ses potentialités d'une part et l'existence d'impérialismes issus de groupes concurrents vis-à-vis de l'espace ou limitant la liberté des intéressés dans la définition de leur comportement. Elle était subjective dans le premier cas et indépendante des potentialités elles-mêmes dans le deuxième. On a donc été amené à construire une théorie de la liberté et non de l'aliénation quitte à constater l'effet des impérialismes, celui de la colonisation en particulier, qui a privé les Peul du Boobola de leur classe servile. Cela doit être clairement dit car les éleveurs du Yatenga se considèrent comme les victimes d'une situation où l'agressivité de la nature n'a rien de manifeste et où les groupes concurrents ne sont pas radicalement plus riches qu'eux et ne les "exploitent" pas forcément, au sens habituel du terme.

Les problèmes du pastoralisme actuel sont bien réels et il ne s'agit pas de les nier mais il ne s'agit pas non plus de les considérer a priori comme les effets d'un sous-développement technologique, ce qui reviendrait à les éluder. Ce qui compte d'abord, c'est le projet naturel du groupe, le diagnostic qu'il fait vis-à-vis du milieu qu'il a choisi d'occuper et le type de rapport qu'il entend entretenir avec lui. C'est à la suite de ce diagnostic-révisable il est vrai - que le groupe intervient. Cette activité des individus, quotidienne et constante à moyen terme, ce comportement du groupe vis-à-vis des potentialités qu'il utilise, ne doit pas être forcément considéré comme une succession d'états transitoires vers une victoire (de quel type?) sur une nature à transformer parce que fondamentalement mauvaise. Dans le Boobola, elle est apparue comme stable dans ses principes et mise au service de la perpétuation de l'homme au sein d'un paysage lui-même maintenu en état de disponibilité maximale.

l'état pastoral

Dans l'état actuel de la réflexion, on peut considérer que les caractéristiques de la condition pastorale sont les suivantes: la nature contient la richesse; celle-ci est utilisée directement en vue de la survie du groupe et non pour la fabrication et le stockage de biens destinés à satisfaire des besoins croissants. Cette utilisation implique une technologie ne consommant pratiquement pas d'énergie: il s'agit d'ajuster la pression du groupe au potentiel jugé utile, c'est-à-dire à l'herbe et à l'eau. Rien ne sert de stocker au-delà des nécessités immédiates. Les stocks

existent, mais dans la "brousse"¹, renouvelables et accessibles par tous. L'aire d'exploitation du groupe est sensiblement la même que celle qu'il peuple effectivement mais ce peuplement est précaire et le groupe a besoin d'un espace infini pour pouvoir compenser par la migration les effets éventuels d'une "surprédation" momentanée et permettre ainsi aux ressources en herbes de se régénérer. Les valeurs sociales encouragent la cohésion du groupe face à d'autres sociétés, physiquement et culturellement, non le contrôle et la domination d'une nature jugée hostile et contraignante. L'état pastoral a alors été défini comme celui d'un homme dont le genre de vie est basé sur l'élevage extensif et non interventionniste, avec ce que cela implique d'autarcie, de mobilité saisonnière ou historique et de priorité accordée au troupeau. Bien entendu, ce non-interventionnisme n'exclut pas une histoire de la nature car la stabilité d'un équilibre hommes-bétail-ressources est impossible sauf si les charges animales sont infimes et n'influencent pas la composition des pâturages. En fait, le pasteur n'évolue jamais dans un milieu originel (qui le fait aujourd'hui ?) mais dans un paysage modifié par lui à son corps défendant (surpâturage localisé) ou d'une façon neutre (feux de brousse), ou par d'autres sociétés cohabitantes ou l'ayant précédé sur place.

Au Boobola, la volonté de maintenir la nature disponible pour tous les individus a été déduite du comportement et non détectée dans l'ensemble des valeurs pronées par l'opinion publique. Elle devra donc être discutée à la faveur d'autres observations car on atteint là les limites de l'interprétation autorisée par l'information obtenue dans cette région. Cependant, il est facile de constater que la propriété des parcours n'existe pas et que les relations avec la nature sont à la fois égalitaires et individuelles, d'autant plus que le capital - le troupeau - est une richesse précaire. En fait, une telle attitude n'a rien de surprenant: on la retrouve - plus ou moins nettement - dans la plupart des économies basées sur des rendements normalement décroissants. Elle n'est d'ailleurs pas exceptionnelle dans les sociétés agraires de savane où la terre ne se refuse pratiquement jamais si elle est vacante, même si c'est un étranger qui la demande².

Telles étaient les principales conclusions disponibles à la veille d'aller au Yatenga. Elles devaient faciliter l'observation d'une situation différente de celle du Boobola, sous réserve d'être critiquées et précisées.

¹ Ladde en fulfuldé, langue des Peul. Nous dirions la "nature" par opposition au village, lieu où l'individu est en représentation devant autrui alors que la brousse est celui de l'homme en action avec et pour le troupeau, face à l'inconnu.

² Voir notamment le cas des Mossi s'installant dans l'ouest de la Haute-Volta. BENOIT M., 1973b.

LE CAS DES ÉLEVEURS DU YATENGA

*"Si tu amènes une vache du
Djelgodji ici, elle ne vivra
même pas une semaine...."*

Au sein des zones de peuplement peul de Haute-Volta, le Yatenga occupe une position particulière et doit être situé par rapport à elles. Les problèmes généraux de l'élevage pastoral dans le pays doivent être également rappelés pour mieux apprécier la représentativité des conclusions obtenues localement.

la situation du pastoralisme en Haute-Volta

En Haute-Volta, les populations pastorales se heurtent de près ou de loin à l'existence d'un taux d'occupation agricole du sol qui tend à réduire l'espace disponible compte tenu d'un accroissement démographique massif et - souvent - d'une productivité de plus en plus faible¹. A cela s'ajoutent bien sûr les problèmes spécifiques des sociétés peul ou Kel Tamachek² dont la plupart découlent eux aussi d'un accroissement des effectifs, humains mais surtout animaux. Ainsi, et d'une façon générale, on peut résumer les problèmes du pastoralisme en Haute-Volta en trois points: accroissement des densités humaines (paysannes ou pastorales) et animales; dégradation de la capacité de charge des pâturages car ceux-ci ne se renouvellent plus suffisamment vite au-delà d'une certaine densité de bétail; accroissement de la consommation de l'espace qui provoque une expansion des aires pastorales en savanes, dans le sud du pays.

¹ BENOIT M., 1973a.

² Kel Tamachek, ceux qui parlent le tamachek, c'est-à-dire ceux que nous appelons les Touareg et leurs anciens esclaves, les Bella. Peul et Kel Tamachek constituent la quasi-totalité des pasteurs de Haute-Volta, la possession de bétail bovin par les Lobi ou certains Gourmantché par exemple n'implique pas un état pastoral tel qu'il vient d'être évoqué.

La population voltaïque était de 6 millions d'habitants au recensement de 1975¹. Le taux d'accroissement naturel étant de 2 %, la population doublerait tous les 35 ans sans une émigration dont les flux sont mal connus. Ces chiffres sont à peu près valables pour tous les types de sociétés existant dans le pays. Qu'on le veuille ou non, la densification du peuplement ne s'accompagne nullement d'une intensification spontanée des modes de production² mais plutôt d'une course à l'espace orientée vers les zones vides qui existent encore comme les vallées des Volta par exemple.

Du côté des éleveurs (pasteurs ou paysans), l'augmentation démographique s'accompagne d'un accroissement de la charge bovine soit par accès de certaines populations à l'élevage (paysannes: Mossi, Gourmantché, etc... ou d'origine servile au sein des sociétés pastorales: Rimaïbé et Bella), soit par augmentation du cheptel chez les paysans éleveurs traditionnels de taurins³ (Lobi, etc...), soit par augmentation massive du cheptel zébu chez les Peul et les Kel Tamachek⁴. Cet accroissement de la charge animale se traduit par une détérioration du pâturage qui favorise les graminées coriaces peu appetées et sensibles aux feux de brousse au détriment des Andropogonées pérennes de bonne qualité fournissant des regains intéressants en saison sèche après le passage des feux.

La chimio-prévention de la trypanosomiase (maladie du sommeil) permet maintenant aux éleveurs de zébus d'aborder des zones inaccessibles jusqu'alors et cela d'autant mieux que la disparition de la grande faune sauvage et des zones boisées méridionales comme celles des vallées des Volta Noire, Blanche ou Rouge et Bougouriba fait, semble-t-il, reculer localement la glossine (mouche tsé tsé) et atténue la virulence de la maladie.

L'effet direct du déséquilibre bétail-ressources est la migration. Bloqués au nord par les fortes charges sahéliennes où les éleveurs connaissent les problèmes que l'on sait, les flux migratoires s'orientent délibérément vers le sud. Normale à l'époque où les aires pastorales s'inscrivaient dans un environnement disponible - ou rendu tel par la guerre ou la famine - la migration deviendra un simple palliatif permettant de reculer une échéance à propos

¹ Soit une densité (élevée pour l'Afrique occidentale) de 23 habitants au km².

² Il y a des exceptions, bien entendu, comme les cultures de saison sèche dans certaines régions de l'Est-mossi ou du pays bissa. On consultera à ce propos les travaux de J.P. LAHUEC.

³ Bos taurus, petit bovin sans bosse, trypano-tolérant. Les pasteurs élèvent en général le zébu, Bos indicus, trypano-sensible.

⁴ Cette augmentation est localement bloquée par excès de charge mais ces cas particuliers ne font que confirmer la règle.

de laquelle il faudra bien choisir entre un certain état pastoral et un accroissement démographique général qui risque de le condamner. Les problèmes de la condition pastorale en Haute-Volta se situent à l'intérieur d'un tel cadre et doivent être posés compte tenu de la volonté des pasteurs de perpétuer un état de nature tout à fait spécifique. Les problèmes de la condition pastorale au Yatenga se situent - quant à eux - dans les parties les plus sombres de ce cadre car les mécanismes de déséquilibre population-ressources y sont exacerbés à la fois par de très fortes charges humaines non-pastorales et par l'absence d'une véritable maîtrise politique de l'espace par les Peul.

Une mise en situation du Yatenga et des éleveurs qui y vivent a été tentée à l'aide de quelques données classiques qui ont été cartographiées; les principaux types de pâturages, leur qualité et leur disponibilité, l'ethnie et le comportement saisonnier des éleveurs, la pluviosité annuelle moyenne, la durée de la saison des pluies et l'importance de la sécheresse de 1971 et 1972 ayant affecté l'ensemble de l'Afrique occidentale sahélienne et sub-sahélienne.

situation du Yatenga

Le Yatenga est au contact de trois sortes de parcours. Elles peuvent être considérées comme caractéristiques de la moitié nord du pays. Elles correspondent aux plages 2, 3 et 4 de la fig. 3. La plage 2 représente les pâturages sahéliens constitués de graminées annuelles tendres. Leurs qualités nutritives et leur appétence en toute saison (sauf parfois au moment de l'épiaison car l'arête des graines est souvent dangereuse pour l'animal) font qu'elles constituent les meilleurs pâturages de Haute-Volta. On peut assez facilement distinguer une certaine variété suivant qu'on est sur la dune¹, la cuirasse ferrugineuse² ou le bas-fond³. Ces pâturages concernent dans une large mesure le nord du Yatenga (régions de Thiou, Banh) mais assez peu la zone d'étude elle-même sauf les environs septentrionaux de Titao.

¹ Associations à base de : *Aristida mutabilis*, *Ctenium elegans*, *Schoenefeldia gracilis*, *Cenchrus biflorus*, *Aristida stipoïdes*, etc...

² Associations à base de : *Schoenefeldia gracilis*, *Loudetia togoensis*, *Pennisetum pedicellatum*, etc...

³ Associations à base de : *Schoenefeldia gracilis* et *Panicum laetum* (fonio sauvage utilisé pour la consommation humaine par les Kel Tamachek), etc...

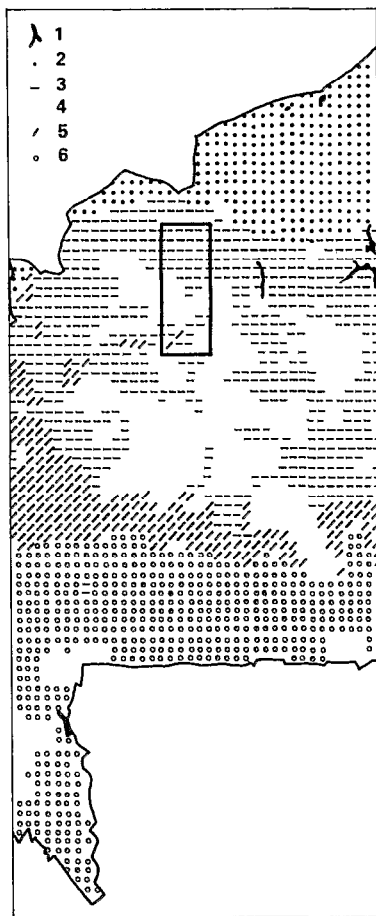


Fig. 3 - Pâturages

1. Prairies inondables (Echinochloa sp.)
2. Formations sahéliennes
3. Formations nord-sahéliennes
4. Pâturages de jachère
5. Formations sud-soudanaises, espèces annuelles fortement minoritaires
6. Formations sud-soudanaises, espèces pérennes très minoritaires

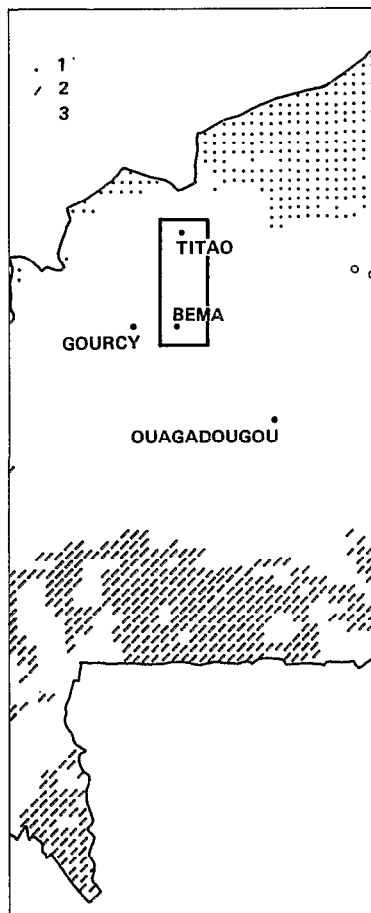


Fig. 4 - Pâturages permanents et taux d'occupation du sol.

1. Espèces sahéliennes et taux d'occupation du sol < 6%
2. Espèces sud-soudanaises et taux d'occupation du sol < 6%
3. Espèces nord-soudanaises ou taux d'occupation du sol > 6%

Fig. 5 - Pluviosité et nombre de jours de pluie. La pluviosité est indiquée en millimètres.

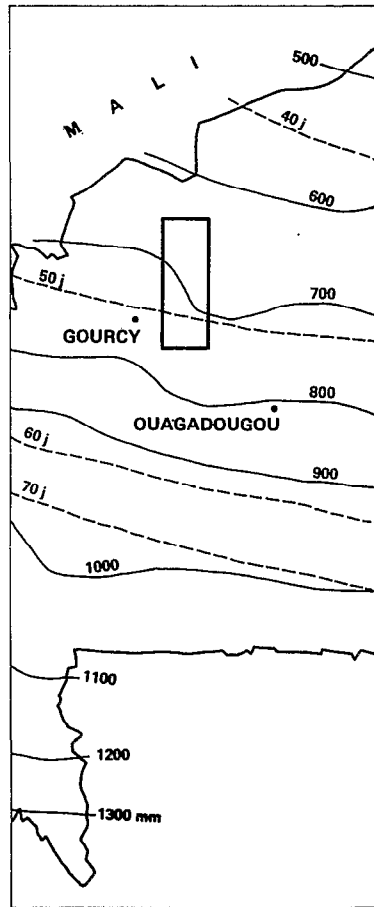
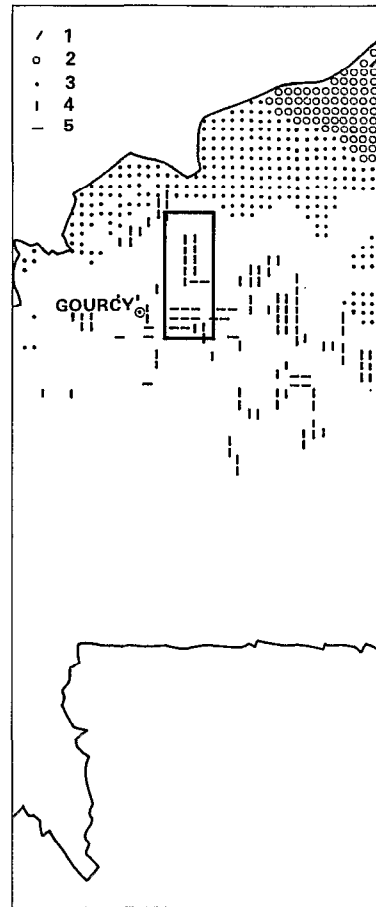


Fig. 6 - Ethnie et genre de vie

1. Kel Tamachek nomades
2. Peul nomades
3. Peul transhumants
4. Peul peu mobiles ou sédentaires
5. Silmi-mossi (toujours peu mobiles ou sédentaires)



La plage 3 représente les formations du domaine nord-soudanien. Ici, c'est l'alternance des sols gravillonnaires sur cuirasse et des sols de colluvionnement qui a l'incidence la plus nette sur la nature du pâturage. Sur les plateaux et les glacis gravillonnaires (qui représentent 70 à 80 % des superficies) les parcours sont essentiellement composés d'espèces annuelles relativement coriaces et peu appetées à l'état sec¹. Dans les dépressions et sur les sols lourds, les formations sont plus riches en graminées pérennes². Ces pâturages de bas-fonds sont plus intéressants que ceux des plateaux ou des glacis et assez bien répartis dans l'ensemble du domaine nord-soudanien mais ils ne représentent qu'un stock d'herbe assez limité. De plus, les regains y sont toujours modestes à cause d'une hygrométrie de saison sèche relativement faible. A la différence du Sahel où ils sont devenus accidentels, les feux de brousse passent régulièrement dans ces régions ce qui a un effet catastrophique sur les espèces annuelles qui sont dans l'impossibilité de fournir des regains.

La plage 4 représente des pâturages très voisins des précédents mais l'occupation agricole du sol et la jachère limitent l'espace disponible³. L'importance de la perturbation apportée par la mise en culture aboutit à une homogénéisation des formations herbacées au profit de *Loudetia togoensis* et *Andropogon pseudapricus* dont la piètre réputation n'est plus à faire. En fait, la gamme des espèces est approximativement la même que dans le type précédent (plage 3) mais les espèces pérennes disparaissent sauf *Andropogon gayanus* quand il est protégé dans les cultures pour la récolte des tiges et *Cymbopogon schoenanthus* non appeté. Une autre caractéristique de ce type de milieu est l'importance des chaumes (mil, sorgho, riz) utilisables grâce à la vaine pâture. Leur présence est un moindre mal compte tenu de la disparition du pâturage naturel par la mise en culture mais elle ne la compense pas.

Nous reviendrons, bien entendu, sur la question des pâturages au Yatenga mais il convenait de signaler dès à présent que cette région possède une des capacités de charge les plus faibles du pays.

¹ Par ordre de fréquence : *Loudetia togoensis*, *Andropogon pseudapricus*, *Aristida kerstingii*, *Schoenefeldia gracilis*, *Elyonurus elegans*, *Penisetum pedicellatum*, *Cymbopogon schoenanthus*. Seule la dernière espèce est pérenne mais elle n'est pas appetée par les bovins.

² *Andropogon ascinodis*, *Andropogon gayanus*, *Cymbopogon giganteus* etc... auxquelles s'ajoutent souvent des espèces annuelles comme *Andropogon pseudapricus* ou *Loudetia togoensis* et diverses *Hyparrhenia*.

³ Critère cartographique adopté: taux d'occupation du sol supérieur à 25 %, jachères non comprises.

La carte contient également des types plus méridionaux (5 et 6). Ils correspondent aux savanes à espèces pérennes sud-soudanaises¹. Ces pâturages sont souvent plus pauvres en sels minéraux que ceux du Sahel, mais leur biomasse est importante et les regains peuvent supporter d'assez fortes charges. Ces régions, qui ne concernent pas la zone d'étude, constituent pour les Peul du Yatenga un milieu qu'ils connaissent, ne serait-ce que par ouïe-dire. Nous les signalons à ce titre: leur existence aidera à comprendre un des aspects du comportement migratoire.

Ces quelques constatations faites à propos des principaux types de pâturages voltaïques et de la situation du Yatenga par rapport à eux peuvent être avantageusement complétées par la carte 4 où trois catégories agrostologiques ont été conservées: le pâturage sahélien, riche, composé d'espèces annuelles appréciées toute l'année, ne brûlant plus, peu cultivé²; le pâturage de savane à espèces pérennes dominantes, relativement riche, apprécié toute l'année grâce aux regains, peu cultivé également dans l'ensemble; le pâturage à graminées annuelles coriaces, très sensible au feu. Aux zones relevant de cette dernière catégorie, ont été ajoutés les lieux ayant normalement des pâturages de type 1 ou 2 mais encombrés par les champs et la jachère. Ces trois catégories (plages 1, 2 et 3 de la carte, dans l'ordre) sont capitales pour comprendre la nature des rapports Sahel-Savane tant sur le plan de la transhumance que sur celui des migrations d'une zone centrale (plage 3 de la carte) a priori peu favorable à l'élevage bovin pour des raisons liées à la nature du pâturage et (ou) à la pression agricole. Considérant que les pâturages du Sahel sont largement saturés, on constate que la situation du Yatenga ne permet pas aux éleveurs qui éprouveraient la nécessité de migrer vers des zones plus riches et moins chargées, dont méridionales, de le faire facilement. Un "bond" ou tout au moins un passage rapide de la ceinture centrale est indispensable et cela ne va jamais sans problèmes³.

Deux caractéristiques du climat ont été représentées sur la fig. 5: la pluviosité annuelle moyenne et le nombre de jours de pluie. Le climat du Yatenga, de type nord-soudanien, est très voisin de celui du Boobola bien que plus sec. La région de Titao-Béma reçoit en moyenne 700 mm d'eau par an en 48 jours de pluie effective⁴ répartis de

¹ Les espèces pérennes (*Andropogon ascinodis*, *Andropogon gayanus*, *Cymbopogon giganteus*, etc...) représentent approximativement 50 % du taux de recouvrement au sol en 5. Elles sont largement majoritaires en 6.

² Taux d'occupation du sol inférieur à 6 %.

³ Voir à ce propos : BARRAL H. et BENOIT M., 1976.

⁴ On appelle "jour de pluie" celui au cours duquel il tombe 1 mm d'eau ou plus. Source ASECNA (n.d.)

juin à septembre. La sécheresse est quasi-absolue d'octobre à mai. Les maxima de température sont atteints en mars et avril, en fin de saison sèche.

A la différence de ce qui avait été signalé à propos du pays bobo où la pluviosité augmente du nord vers le sud de 20 mm tous les 10 km, les contrastes régionaux sont ici relativement faibles. La variation de la pluviosité en latitude n'excède pas 10 mm tous les 10 km. Au Yatenga, le climat n'est pas un facteur de différenciation régionale.

La fig. 6 n'est peut-être pas très utile par sa simplicité même mais elle permet cependant de mettre en évidence la vocation pastorale historique du Sahel, l'absence de peuplement pastoral dans la moitié sud du pays¹ et l'existence d'un peuplement peul et silmi-mossi diffus et souvent enclavé en zone nord-soudanienne. Elle rend compte également du comportement saisonnier des éleveurs. Ceux du Yatenga apparaissent comme peu mobiles².

La sécheresse exceptionnelle de 1971 et 1972 (fig. 7) doit être signalée parce qu'elle est intervenue avant l'enquête et pouvait dans une certaine mesure avoir conditionné le comportement saisonnier des éleveurs. La très petite échelle de la carte ASECNA utilisée ne permet d'ailleurs pas de localiser avec précision les zones déficitaires.

¹ Cela ne veut pas dire que les troupeaux y sont inexistantes car la transhumance de saison sèche venue du nord visite plus ou moins régulièrement ces régions.

² Ont été considérés comme "très peu mobiles ou sédentaires" les villages à partir desquels les déplacements saisonniers n'excèdent pas 30 km.

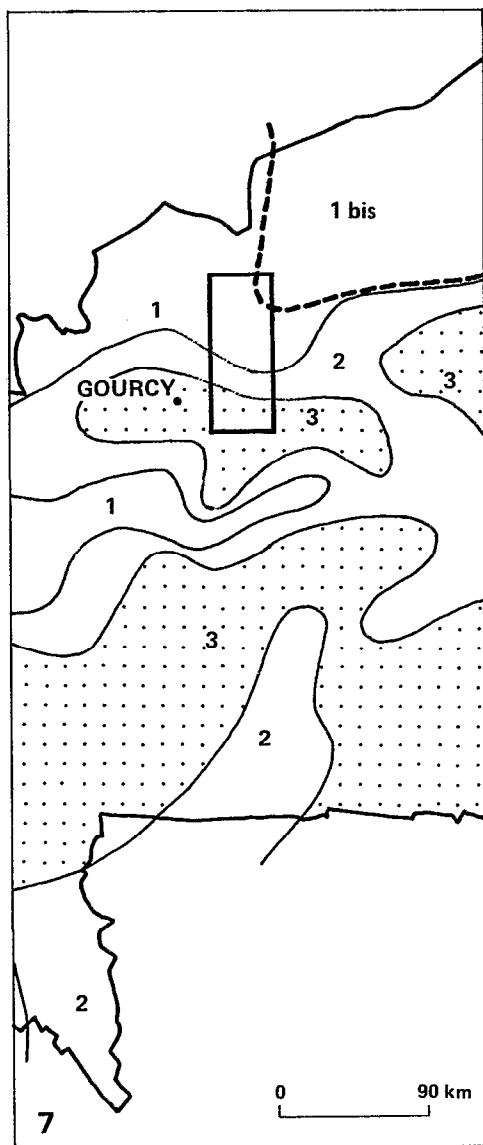


Fig. 7 - La sécheresse de 1971 et 1972
 1. zones ayant connu un déficit absolu en 1972
 1bis. zones ayant connu un déficit absolu en 1971
 2. zones très déficitaires en 1972
 3. zones peu ou pas déficitaires en 1972

LE ROYAUME DE YADEGA

*"Ici, la terre ne nous
appartient pas..."*

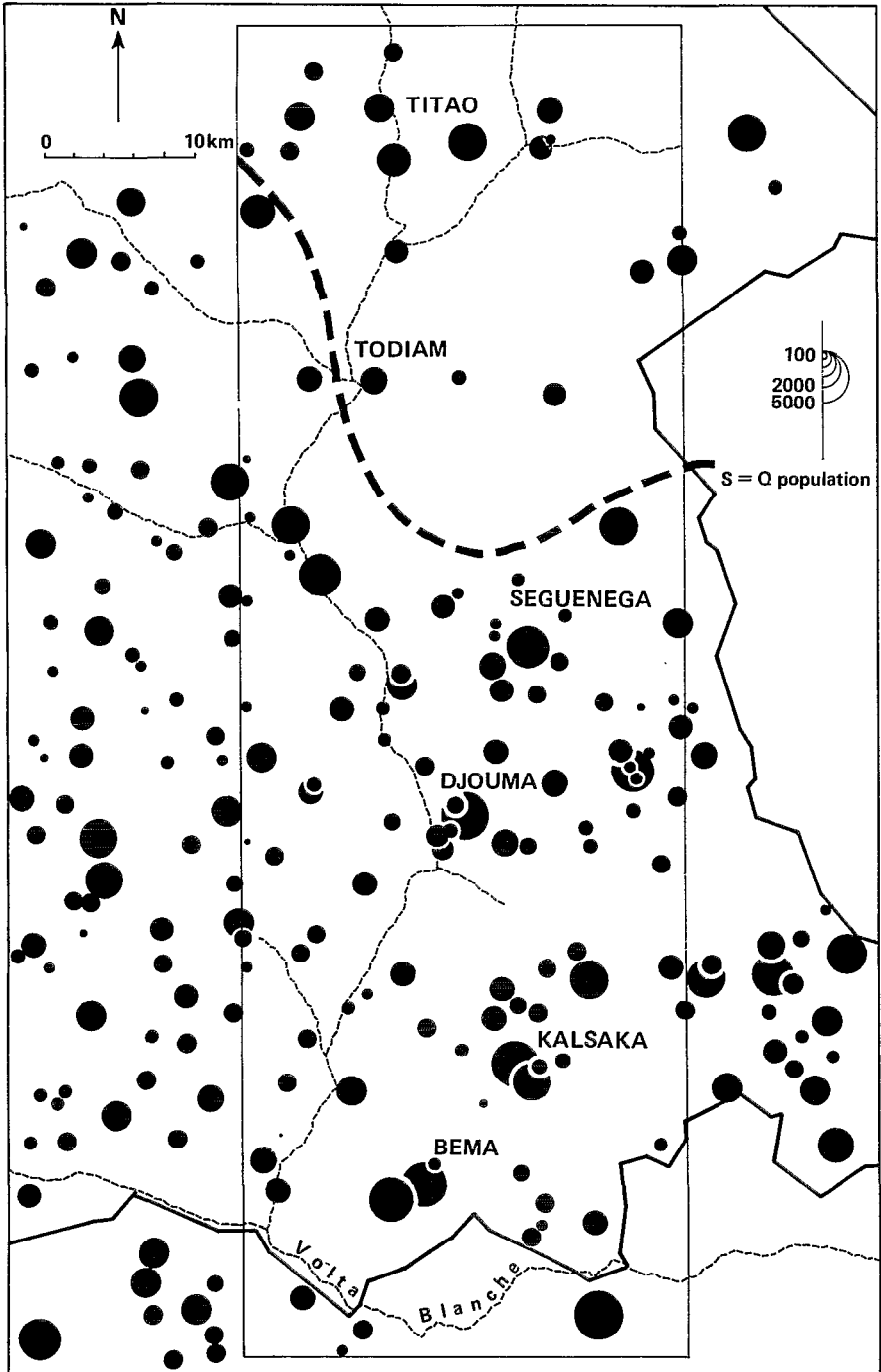


Fig. 8 - Répartition de la population au Yatenga oriental.

D'après MARCHAL J.Y., Géographie du Yatenga, ORSTOM, Ouagadougou
 La plus grande partie des effectifs est mossi, sauf au nord de la ligne en tiretés où les Kurumba (dits Fulsé par les Mossi) sont majoritaires.

La région comprise entre Titao et Béma correspond approximativement à la partie orientale d'un royaume mossi fondé par Yadega. On l'appelle le Yatenga, c'est-à-dire la "terre de Yadega", Yadega tenga. A la différence de ce qui se passe dans des zones plus septentrionales entre le pays mossi et l'Oudalan aux genres de vie nomades, dans les principautés peul du Djelgodji et du Liptako, les pasteurs ne contrôlent ici ni la terre ni les hommes. Or, la population mossi du Yatenga possède une organisation sociale et politique forte, hiérarchisée et centralisée. De plus certaines classes sociales ont un passé guerrier nettement affirmé.

les Mossi et le Mogho

Le peuple mossi occupe le centre de la Haute-Volta, de la frontière du Ghana au sud jusqu'aux confins sahéliens au nord. Il représente dans son aire voltaïque environ 2,5 à 3 millions de personnes, réparties sur environ 70 000 km², en excluant les zones de colonisation rurales ou urbaines occupées depuis le début du siècle. Ce pays mossi (le Mogho) est constitué d'une série de royaumes plus ou moins puissants et dépendants les uns des autres dont les trois plus importants sont, dans l'ordre de fondation, le royaume de Tenkodogo au sud, le royaume de Ouagadougou au centre et le royaume du Yatenga, situé au nord-ouest de ce dernier.

L'histoire des Mossi est d'abord celle de la migration de groupes qui auraient fondé les dynasties Mamprusi, Nanumba et Dagomba dans le nord du Ghana actuel, après être venus de la rive gauche du fleuve Niger à travers l'actuel pays gourmantché, probablement au XIV^e siècle¹

¹ IZARD M., 1976.

Au XV^e siècle, des troupes de cavaliers vont essaimer dans tout le bassin de la Volta Blanche et imposer un découpage territorial et un certain style de vie aux populations conquises sans obligatoirement peupler effectivement l'espace, dans un premier temps tout au moins. On devrait plutôt dire qu'une certaine conception des choses a été véhiculée et plus ou moins perçue et adoptée ensuite par les populations autochtones dont certaines ont gardé une partie de leur originalité. D'autres ont refusé le fait accompli et ont fui.

Le territoire de ce qui constitue le Yatenga actuel était occupé par des agriculteurs sédentaires organisés en communautés villageoises telles qu'on peut, par exemple, les rencontrer actuellement dans l'ouest de la Haute-Volta ou dans le Gondo. Les survivants de ces populations paysannes pré-mossi (Samo, Dogon et Kurumba) vivent soit à l'extérieur du Mogho, soit à l'intérieur où ils ont été intégrés à la nouvelle société. Ainsi, un modèle d'occupation du sol remarquablement homogène a été défini par symbiose entre les conceptions des occupants et celles des occupés, chacun ayant adopté maintenant un genre de vie identique.

La création du Yatenga est postérieure à celle du royaume de Ouagadougou: "Vers le milieu du XVI^e siècle, à la mort du Moogo naaba Nyingnemdo (Moogo: naaba est le titre porté par les souverains du royaume de Wogodogo) a pour effet de mettre en compétition pour la succession au trône deux princes Naaba Kūmdumye et Naaba Yadega"¹. Le premier ayant évincé le second, un mécanisme politique quasiment normal dans la société mossi a joué: Yadega s'exile pour aller conquérir un nouveau royaume sur les marges - septentrionales en l'occurrence - de celui qu'il devait fuir. La création autour de Gourcy d'un nouveau royaume peut être considéré comme la naissance de ce qu'on appelle aujourd'hui le Yatenga. Durant tout le XVIII^e siècle, cet état ne cessera de s'étendre au détriment des ethnies voisines ainsi qu'au "dépend du royaume de Zōdoma, qui disparaît en tant qu'unité politique autonome dans la première moitié du XVII^e siècle"¹.

L'allégeance des différents villages à la cour de Ouahigouya, capitale du royaume depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, fait que la limite de l'Etat est nette sur le terrain, changeante certes, mais réelle. Changeante parce que le Yatenga a été en guerre au XIX^e siècle contre un autre royaume mossi, le Risyam, qu'il absorbe, et contre les Peul du Macina désirant s'établir dans le Djelgodji.

¹ IZARD M., 1976.

l'état de nature mossi

Bien que nous ignorions quels étaient les conceptions économiques de la société mossi des XVIII^e et XIX^e siècles, on peut supposer qu'elles étaient voisines de ce qu'elles sont aujourd'hui, la migration de travail dans les secteurs monétarisés de l'étranger mise à part. A défaut de pouvoir vérifier une telle constance, il est indispensable de comprendre les visées des Mossi sur la nature dans un passé récent et aujourd'hui pour appréhender ensuite le devenir des pasteurs qui vivent au milieu d'eux.

On a déjà noté que lors de la mise en place du peuplement mossi au Yatenga qu'un certain nombre d'autochtones ont fui¹ alors que d'autres gardaient une certaine spécificité, acquérant une fonction dans la nouvelle société ou restant relativement autonomes sur les frontières du royaume. Cette situation explique le caractère pluraliste de la société mossi du Yatenga mais ne doit pas cacher une remarquable identité du genre de vie. Parler du paysan du Yatenga toutes classes² confondues n'est pas une simplification abusive. Quel est son projet vis-à-vis de la nature?³

L'économie mossi⁴ est fondée sur une agriculture pluviale des mils et des sorghos qui ignore les apports de fertilité systématiques. Cette attitude est bien connue en Afrique noire en général et en Haute-Volta en particulier où elle entraîne deux grands types de comportement. Le premier est celui qu'on rencontre dans l'ouest du pays, chez les Bwa par exemple: les villages groupés et compacts sont localisés suivant une trame assez régulière et chacun d'eux dispose d'un territoire suffisamment vaste pour permettre une régénération spontanée du sol en 25-30 ans de jachère après une mise en culture de 5-6 ans en général. Ce temps de repos permet à la savane arborée de se reconstituer. Le déplacement des champs a lieu suivant un mouvement circulaire et rayonnant. Bien sûr, cette pratique n'est pas absolument immuable, à charge pour les communautés villageoises d'ajuster l'équilibre population-ressources par la

¹ Certains Dogon se sont réfugiés sur le plateau gréseux de Bandiagara, au-delà de la plaine du Gondo malien qu'ils réoccupent actuellement.

² "Au sein de la population du Yatenga, on distingue les groupes suivants: 1) les autochtones, d'origine principalement Kerumba appelés Têmbiisi (fils de la terre) ou Têngdemba (gens de la terre); 2) les forgerons; 3) les Moose ou Mossi proprement dit parmi lesquels on distingue les membres de la famille royale ou Nakomsé, les autres étant les Talsé; 4) les captifs; 5) les étrangers (...)"
IZARD M., 1976.

³ Ce thème fait l'objet de recherches spécialisées de la part de MARCHAL J.Y. Si la plus grande partie des résultats issus de ces travaux n'a pas encore été publiée, quelques conclusions sont d'ores et déjà disponibles et bien suffisantes pour notre propos. Nous les utiliserons émaillées de quelques observations personnelles mais en restant en deçà de l'interprétation de phénomènes qui relèvent d'une analyse spécifique.

⁴ Voir Oiseaux de Mil. Les Mossi du Bwamu, BENOIT M., 1982, Mémoires ORSTOM, n° 95, Paris. p. 23 à 25: Les visées mossi sur la nature, chap. repris ici.

démographie ou par la pratique d'un amendement minimum aux abords du village¹. Ce modèle auto-centré permet un peuplement stable et il est vrai que les limites du pays bwa n'ont pas varié depuis des siècles. Il est cyclique, donc en équilibre.

Le deuxième type de comportement est caractéristique du pays mossi justement. Il implique une consommation irrémédiable de l'espace qui entraîne une "pénétration" de la nature. Il n'est pas à proprement parler celui d'un paysan attaché à son sol; le guerrier conquiert un territoire et le défricheur l'occupe alors que des phénomènes de "bourgeoisement" territoriaux apparaissent plus ou moins rapidement². Des pôles de saturation - dont le principal se trouve d'ailleurs au Yatenga - alimentent un champ migratoire lui-même jalonné par des pôles secondaires. Le mode d'occupation de l'espace est fondé sur un habitat "en nébuleuse" et l'existence de grappes de villages apparus d'abord sous forme de quartiers de culture. Le sol n'est pas ménagé, c'est la migration qui règle l'équilibre population-ressources. Le modèle n'est pas cyclique³ mais en déséquilibre: l'effectif de la population augmente et les terres s'appauvrissent puis une partie des hommes se déplacent. La saturation du milieu intervient bien avant que toutes les terres cultivables soient effectivement occupées. S'il faut 30 ans pour qu'un sol gravillonnaire⁴ cultivé pendant 5 ans se régénère⁵, cela signifie que le système se bloquerait localement à partir du moment où plus de 1/7 des terres seraient cultivées en même temps: au-delà, il y aurait appauvrissement, ce qui se passe effectivement car la migration intervient bien après que ce seuil soit franchit.

Tels sont les mécanismes qui ont façonné le paysage dans lequel évoluent les éleveurs du Yatenga. Dans la zone d'étude les superficies cultivées en 1973⁶ étaient de 500 km² soit 18,5 % de la surface totale. Les zones sans sol (cuirasse ferrugineuses, rochers) représentaient 13 % de l'ensemble. Le reste (68,5 %), qu'on a du mal à appeler "la brousse" est constitué de deux types de terres: celles trop sollicitées et que la végétation n'a pas le temps de recoloniser correctement et celles irrémédiablement appauvries qui sont attaquées par l'érosion soit par ravinement, soit par encroûtement.

¹ Par l'intermédiaire d'un arbre fertilisant (*Acacia albida*) par exemple.

² La violence mise à part, mais non certains mécanismes politiques, ces phénomènes se produisent toujours comme il nous a été donné de la constater dans l'ouest voltaïque. (cf. BENOIT M., 1982).

³ Peut-être apparaît-il comme tel à un niveau très local et sur une période assez courte à l'échelle historique.

⁴ Ce type de sol - pauvre et fragile - occupe la plus grande partie des surfaces du Yatenga. On consultera à ce propos la Carte de reconnaissance des sols de l'ORSTOM. MARCHAL J.Y., 1972.

⁵ C'est le chiffre le plus fréquemment avancé par les paysans bwa.

⁶ Photo-interprétation de la mission I.G.N. au 1/50 000^e, effectuée en 1973 à la demande de l'ORSTOM.

Ce comportement vis-à-vis de la nature ne surprend pas le pastoraliste qui côtoie presque toujours des gens venus d'ailleurs et allant... autre part! En fait, l'état de nature mossi est probablement plus proche de celui du pasteur qu'il n'y paraît à première vue, bien qu'infiniment moins souple quant au comportement dans l'espace.

Ces quelques remarques sont le résultat d'une observation à très petite échelle. Elles ne signifient nullement qu'il ne faille pas raisonner dans un cadre régional ou local. Au contraire, les problèmes des pasteurs ou des paysans dans une telle situation se posent bien dans le cadre de la région ou du terroir. Là, on est bien amené à parler de "défrichements interrompus il y a une trentaine d'années" faute de place évidemment et de "blocage d'un système"¹.

On peut concevoir un tel comportement spatial chez des groupes contrôlant leur démographie ou connaissant une fécondité faible pour diverses raisons, mais ce n'est pas le cas ici.

"Quand on considère que de 1917 à 1975 les villages pour lesquels nous avons des informations ont connu un croît de leur effectif de population d'au moins 60 %, il n'y a pas lieu de s'étonner que la brousse soit aujourd'hui réduite à quelques bois sacrés épargnés, au couvert arbustif des collines cuirassées et aux galeries le long des axes de drainage²".

Des tentatives d'intensification ne sont pas apparues, ni même des efforts sérieux pour protéger le sol contre l'érosion³.

"Le passage d'une agriculture extensive, consommatrice d'espace, devenue déprédatrice (...) à une agriculture plus intensive, plus productrice mais soucieuse de restituer au milieu ce qu'elle en retire, ne s'est pas fait²".

Il est aisé de comprendre que tout cela concerne les éleveurs dans leur vie quotidienne et même leur survie. Ce qui a été dit à propos des Peul du Boobola laisse penser qu'une telle saturation de l'espace va à l'encontre même de

¹ MARCHAL J.Y., 1975.

² MARCHAL J.Y., 1975. La densité moyenne du Yatenga est aujourd'hui voisine de 45 habitants au km²: ce qui est énorme pour le système agraire que nous venons d'évoquer.

³ L'usage de l'engrais minéral se développe localement sur des terres qui sans cela ne rétribueraient pas la semence. Il reste encore très limité.

leur conception des rapports avec la nature. C'est à la lumière de ces constatations que doivent être maintenant examinés les mécanismes qui règlent l'accès à l'espace, donc, pour les Peul, l'accès aux pâturages, à l'eau et aux terres salées.

l'accès à l'espace

Au début était la brousse. Lors de leur arrivée, les Mossi ont trouvé sur place des populations qui occupaient et exploitaient le milieu suivant probablement un mode voltaïque. Elles avaient ménagé le sol, la faune, la végétation, autant qu'on puisse le savoir bien entendu. Le souvenir historique admet l'existence de grandes brousses où vivaient l'éléphant, les grands ruminants sauvages et les fauves. La conquête par les chefs mossi a divisé le pays d'une façon différente mais en tenant compte de celle qui existait avant et qui avait un fondement villageois. Aujourd'hui, le Mogho en général et le Yatenga en particulier est divisé en "brousses". Celles-ci appartiennent aux chefs, qu'ils détiennent le pouvoir par droit de conquête (Nakomsé) ou que ce pouvoir ait survécu à cette conquête (Tengbiisi). Tous les chefs qui le sont par droit de conquête n'ont pas forcément un droit sur la brousse. Ils exercent alors le pouvoir sur les hommes seulement. Par ailleurs, un Tengsoba¹ n'a qu'un droit sur la terre qui se concrétisait entre autre par un prélèvement sur les produits de la chasse, de la pêche, de la cueillette, etc...

Les "brousses" sont de taille variable, de l'ordre de plusieurs dizaines de kilomètres carrés en général. La brousse de chaque chef était attribuée aux différentes familles du (des) village(s) en fonction de leurs besoins. Ces terres familiales² ont été effectivement données et le droit des familles est toujours inaliénable. Ce qui a été accordé est mis en culture par les descendants du bénéficiaire. Le chef ne peut plus reprendre la terre, ni quiconque, sauf peut-être dans le cas de certains bas-fonds. L'alternance culture-jachère intervenait éventuellement à l'intérieur de ce pu weggha qui ne pouvait s'agrandir que par des nouveaux dons de brousse de la part du chef. Aujourd'hui, il n'y a plus de brousse ni au sens de "zone non humanisée" ni au sens juridique de "zone relevant directement du chef".

D'une manière générale, la terre ne se vend ni ne se loue. La brousse se donnait et les champs se prêtent. En ce qui concerne l'obtention de la terre pour cultiver ou installer leur habitat, les Peul et les Silmi-mossi relèvent du sort commun mais avec souvent moins de garanties quant aux

¹ Sing. de Tengbiisi.

² Pu wésé, sing. pu wéggha.

brousses concédées, surtout si les installations se sont faites au temps de l'administration coloniale¹.

Quant au droit de pâture, la règle est simple: chacun peut faire pâturer son bétail où il veut sauf, bien sûr, dans un champ non récolté. Cependant, un certain nombre d'entorses à cette liberté apparaissent de plus en plus. La plus importante, qui n'est pas perçue comme une règle mais qui est un fait allant de soi, est que le droit de culture l'emporte toujours sur le droit de pâture. Peu importe qu'un endroit donné présente un intérêt pastoral élevé (mare, terre salée, pâturage) chacun peut mettre en culture son pu-wegha comme il l'entend. Dans ce cas, l'éleveur, qu'il soit mossi ou peul, n'a pas de recours. Par ailleurs, un certain nombre de bas-fonds où subsistent encore de grandes graminées pérennes (très appréciées)² servant à fabriquer le toit des cases mossi sont interdits aux éleveurs en saison des pluies pour permettre la croissance et la floraison normale de ces espèces qui sont très sensibles au sur-pâturage. Cette interdiction est toujours le fait du propriétaire du pu-wegha, non de la chefferie. De même, certains champs abandonnés provisoirement, près des habitations notamment, sont interdits à la pâture par le propriétaire qui veut la réserver pour son propre troupeau de moutons ou de chèvres. En fait, les Mossi essayent de plus en plus de limiter la vaine pâture sur les chaumes de mil et de sorgho pour les réserver à leur propre bétail. Certains récoltent ces chaumes pour les stocker dans les arbres. Parfois même tout un village peut interdire son terroir au bétail des villages voisins jusqu'à la fin de la saison sèche.

L'administration coloniale avait émis quelques règles, visant à protéger l'éleveur. Elle avait même tenté d'attribuer des zones de parcours aux différents groupes peul. Certaines pistes à bétail, permettant d'accéder aux mares avaient été tracées et étaient protégées des cultures. Ces règles existent toujours mais sont de moins en moins appliquées. Tout dépend souvent du chef local: si celui-ci a suffisamment d'autorité pour le faire, il arbitre les conflits mais ceci est de plus en plus rare.

¹ L'exemple (cité plus bas) de la fondation de Béma Silmi-mossi montre qu'elles ne se faisaient pas sans précautions et que l'accord des chefs locaux était en général demandé. En cas de contestation aujourd'hui, le "poids" démographique joue beaucoup: les Torobé de Todiam, bien qu'installés dans une brousse donnée par Destenave en 1898, n'ont pas de problèmes de ce point de vue.

² *Andropogon gayanus* et *Andropogon ascinodis*.

Si la géo-politique mossi ne semble pas être très favorable à une utilisation extensive de l'espace par le bétail bovin, il n'en reste pas moins vrai que les Torobé et les Peul vivent au Yatenga depuis parfois fort longtemps. Perçus souvent comme des étrangers parce qu'ils sont peu associés au commandement traditionnel et qu'ils ont un genre de vie différent de celui des Mossi, ils admettent volontiers ne pas être du pays mais savent fort bien que les Mossi sont également dans ce cas et qu'ils les ont parfois précédé de peu dans la région.

DES GENS VENUS D'AILLEURS

"Le Peul n'a pas de domicile qui lui soit propre. Où qu'il soit, il est appelé à partir du jour au lendemain si son bétail n'y trouve plus satisfaction."

L'histoire des Torobé et des Peul permet de mettre en évidence le fait qu'ils sont des "étrangers" dans le Yatenga mais elle montre également que la mobilité est inhérente depuis plusieurs siècles au sort de cette population même si elle s'est atténuée à certaines époques ou si elle n'a pas toujours été conditionnée par les besoins du bétail.

Les quelques données présentées ici - très événementielles - ne sont pas toutes utiles à notre propos. Elles figurent cependant pour mémoire, surtout celles concernant les Silmi-mossi qui n'existent dans aucun texte et qui risquaient de se perdre à brève échéance car les personnes qui nous les ont confiées ou qui les ont confiées à Issa BARRY (chef de Béma Silmi-mossi) sont très âgées.

Certains des premiers administrateurs coloniaux¹ en poste à Ouahigouya se sont livrés à une série d'investigations auprès de ceux qui furent les grands-parents ou les parents de nos interlocuteurs. Leurs écrits² sont plus riches que les récits que nous avons pu recueillir à Todiam et Djouma et qui n'apportent que des compléments de détail.

¹ NOIRE, VADIER et TAUXIER.

² Capt. NOIRE, 1903. Nous n'avons pu nous procurer les textes de VADIER mais ceux-ci sont pour la plupart repris par TAUXIER.

la migration des Torobé

D'après NOIRE, les premiers "Foulbé"¹ ayant habité le Yatenga sont des Torobé¹ qu'il appelle aussi "Fouta Toro", ou Foutanké. Ils auraient quitté le Fouta Toro² au cours de la première moitié du XVII^e siècle, à la suite d'une guerre intérieure, pour venir s'établir dans la région de Saraféra (ou Saraféré) sous la conduite d'un certain Pélouma qui y mourut en laissant deux enfants. L'un d'eux, ne voulant pas rester sous la tutelle de son frère poursuivit la migration vers l'est, au-delà du fleuve Niger, avec la plus grande partie des familles venues avec Pélouma.

Pour VADIER et TAUXIER, la cause du départ est bien politique: trois frères et leurs familles quittèrent le Fouta à la suite de dissensions internes et allèrent s'installer à Ségou où leur séjour fut bref, puis à Sanafiéré³ où ils séjournèrent 10 ans. La migration progressa ensuite vers l'est, dans la région des grands lacs de la rive droite du Niger, jusqu'à Bambara Maoudi. Là, ils furent rejoints par d'autres parents venus du Fouta pour les ramener au pays, sans succès. En effet, l'ensemble du groupe se dirigea ensuite vers le Sokoto d'où il rebroussa chemin.

En fait, la tradition rapportée par les Torobé de Todiam aujourd'hui, par l'Imam en particulier, dit que les ancêtres des Torobé du Yatenga s'arrêtèrent dans la région de Say, près du fleuve Niger, au sud de l'actuelle ville de Niamey.

"Nous sommes des Torobé, nous ne sommes pas de vrais Peul mais nous sommes les oncles des Peul. Nous étions au Fouta Toro. C'est à cause de querelles que nous avons quitté le Fouta pour aller chez nos parents à la Mecque. Arrivés au Torodi, nous nous sommes divisés en trois groupes"⁴.

En réalité la migration toucouleur vers l'est s'est effectuée à la faveur de vagues successives parfois éloignées dans le temps et il n'est pas du tout sûr que les Torobé du Yatenga soient apparentés à ceux du Sokoto. On peut également penser qu'une partie du groupe, celle qui vit au Yatenga aujourd'hui, n'a pas suivi l'ensemble des familles au Sokoto. Un éclatement à partir des rives du Niger est nettement signalé par VADIER et TAUXIER et les

¹ Foulbé (nous écrivons aujourd'hui Fulbé) est le pluriel de pullo c'est-à-dire peul en français. Les Torobé qu'on assimile aux Peul au Yatenga sont en fait des Toucouleur de la caste torodo. Les Toucouleur constituent au Fouta Toro, sur la rive gauche du fleuve Sénégal un peuple particulier auquel les Peul ont peut-être emprunté la langue et certains autres traits culturels.

² La région de Médina exactement.

³ Ou Sanaféré, soit le Saraféré de NOIRE.

⁴ El Hadj Moussa TALL, Imam de Todiam. Communication orale.

gens de Todiam confirment actuellement ce fait. NOIRE considère quant à lui la région de Saraféré comme le lieu de dispersion: le fils cadet de Pélouma poursuivant vers l'est sans espoir de retour, alors que l'aîné se dirige vers le Yatenga.

"Le fils aîné de Pélouma, Ahmadou, quitte aussi Saraféré pour aller s'établir un peu au sud de ce point, à Diay, où il meurt laissant cinq fils.

Le premier, Ahmady, apprenant que le Yatenga était habité se dirige vers cette région et s'installe à Ronko fondé depuis peu par les Mossi et occupe tout le sud du Yatenga.

Le deuxième, Alaky Dimbo, s'installe au nord du lac de Bama¹ avec son fils Antari et occupe toute la région de Ponsa, à l'est du lac (...).

Le troisième, Sambo, s'installe à Guibou, nord du Kossouka actuel, avec son frère Paté. Chassé par Guibou-Naba, sous le règne de Ouamtanongo, Sambo remonte vers le nord-ouest et s'installe à 10 km de Ouahigouya actuel pendant que Paté occupe Boussoumnoré à 12 km à l'ouest de Ouahigouya. Sambo mourant laisse deux fils. Le premier va s'établir à Kongo, le deuxième va occuper toute la vallée du Bassanga-Saïgouma² et ensuite You; ce sont les premiers foubés du Yatenga. C'est ainsi que nous les retrouvons encore aujourd'hui sous le commandement de Moussa Rouré qui réside à Todiam à 6 km au sud de You, route de Ouahigouya-Djibo"³.

La version de VADIER et TAUXIER diffère de celle proposée par NOIRE: alors qu'une partie des familles s'installent au Sokoto, le reste revient vers l'ouest, au Liptako, après avoir repassé le fleuve Niger. Au Liptako, une partie du groupe s'installe à son tour (les fils d'un certain Dembo) tandis que le reste continue vers le pays mossi jusqu'à Boussouma. La génération suivante (Hammadi, Yoro, Pathé, Sambo et Diolo) quitte Boussouma pour le Yatenga. Hammadi s'installe à Ronko près de Tikaré, les autres à Guibou, près de Séguénéga. Cette version paraît plus conforme à celle donnée par les notables torobé.

"Du Torodi, un premier groupe a continué vers la Mecque, un deuxième, à savoir nous-mêmes, a renoncé à la Mecque pour retourner au Fouta. Nous sommes alors arrivés à Guibou. Un troisième groupe est resté au Torodi"⁴

¹ Bam, près de l'actuelle ville de Kongoussi.

² Il s'agit de la partie supérieure de ce que nous appelons aujourd'hui la Volta Blanche.

³ Capt. NOIRE, 1903.

⁴ El Hadj Moussa TALL, Imam de Todiam.

L'histoire des Torobé du canton de Todiam à partir de la période où ils vécurent à Guibou est fondée sur les souvenirs plus précis chez les intéressés. Quant aux sources écrites, elles relatent des faits d'actualité ou presque. Pour VADIER et TAUXIER, une dispersion se produit à la fin du XIX^e siècle à partir de ce village. Un groupe, sous la conduite de Yoro, va au Yatenga. Un deuxième avec Pathé, va à Boussoumnoré à 15 km à l'ouest de Ouahigouya. Un troisième va à Sa, au nord de Ouahigouya, sous la conduite de Diobo qui se place sous la protection des Peul Diallubé dont la chefferie résidait déjà à Thiou.

Sambo, resté un certain temps à Guibou, va à Konongo à 12 km à l'est de Ouahigouya, chassé par le chef mossi de Guibou. De là, les descendants de Sambo ont essaimé dans la vallée de la Volta Blanche, à Saïgouma, Bassanga, Ramsa, Bérenga et même Dinghiri, à 20 km au nord-est de Ouahigouya.

La tradition conservée à Todiam est moins précise mais confirme cette version.

"Nous sommes arrivés à Guibou puis Bobollo, Tiénébéné et Dinghiri. A Dinghiri, nous avons été "empêchés" par les Mossi. Nous nous sommes dispersés dans cette région du Yatenga"

La colonisation française entre en contact avec les Torobé à ce moment de leur histoire, en 1895-1896, en la personne de DESTENAVE.

"C'est lorsque nous étions à Dinghiri que le colon est arrivé. C'est à la suite de l'assassinat de Naba Bobodo par les Diallubé de Thiou que les Mossi se révoltèrent contre les Peul. Les Peul firent appel aux colons qui se trouvaient alors à Bandiagara. Les colons entrèrent alors dans le Yatenga en ordonnant aux Peul d'aller au Djelgodji, afin qu'ils puissent s'attaquer aux Mossi sans être gênés. Nous sommes tous allés chez les Djelgobé. Après la victoire des colons nous sommes revenus. C'est ainsi que le colon DESTENAVE nous a installés. Voyant que nous n'avions rien à gagner à Dinghiri, nous avons demandé à DESTENAVE de nous installer dans la brousse qui se trouvait entre You et Saïgouma, brousse appelée Todiam. C'est ainsi que DESTENAVE vint nous installer dans cette brousse il y a de cela 78 ans (1898). Todiam est le seul village installé par les colons. Moussa HOUBE¹ devint ainsi le premier chef de Todiam¹".

¹ Dit "ROURE" dans les rapports administratifs.

² El Hadj Moussa TALL, Iman de Todiam.

Depuis la fondation du canton administratif torodo de Todiam, la dynastie est la suivante:

"(....) Moussa Houbé commanda Todiam pendant 8 ans. Il cêda sa place à Abdoulaye Hamadou qui régna 9 ans. Manga Saliou fit à son tour 16 ans. Son successeur (qui fut mon père) a régné 5 ans. Il fut remplacé par El Hadj Djibrilou, père du chef actuel, qui régna 29 ans. Le chef actuel, Souahibou TALL commande depuis 11 ans"

Aux dires du chef actuel, le patronyme TALL serait usurpé. Les Torobé de Todiam seraient en fait des LY. Il nous a été impossible d'apprécier l'importance de ce fait. On affirme à Todiam qu'elle est faible: simple affaire de circonstances. Les Torobé auraient changé de nom en allant dans la région de Bandiaga s'approvisionner en mil au cours d'une famine...

On remarque sur la fig. 9 que les familles fondatrices des villages qui se situent actuellement dans la zone d'étude sont presque toutes passées par Saïgouma et Bassanga. Toutes les étapes migratoires de ces familles n'ont pas été représentées. Dans un souci de simplification, seuls les lieux de naissance de l'arrière-grand-père, du grand-père et du père du chef actuel ont été reliés entre eux par des flèches. Deux faisceaux principaux apparaissent, orientés vers le nord et le nord-est. Ils illustrent assez bien la tendance migratoire des cents dernières années. Bien qu'ayant pénétré dans le Yatenga depuis environ deux siècles, les Torobé ne se sont pas fixés pour autant. Si la rapidité et l'ampleur de leurs déplacements semblent s'être atténuées depuis leur passage à Guibou on peut néanmoins considérer que leur aire de peuplement actuelle relève d'une situation tout à fait précaire.

la migration des Peul

La plus grande partie des Peul du Yatenga oriental sont des BARRY. On les désigne du nom de "Fittobé". Quelques familles Diallubé existent, mais la véritable aire de peuplement de ce groupe est, au Yatenga, située plus au nord-ouest, dans la région de Thiou. Curieusement, NOIRE fait des Diallubé et des Fittobé une seule et même famille. Cette confusion s'explique probablement par le fait que leurs migrations auraient été souvent parallèles.

Les deux groupes viendraient de la région du N'Dara et Médina Dentilla au sud de Kayes, à proximité du Haut Sénégal, d'où elles seraient parties à l'époque où Hougouba commandait le Médina. Deux des quatre fils de ce chef vinrent s'établir entre Ségou, San et Tombouctou, chassés par leur aîné. Après avoir visité la région de Goundam, entre le lac Faguibine et le fleuve Niger, ils descendirent vers le sud-est à Daré-Salam, situé à l'est de Saraféré. De là,

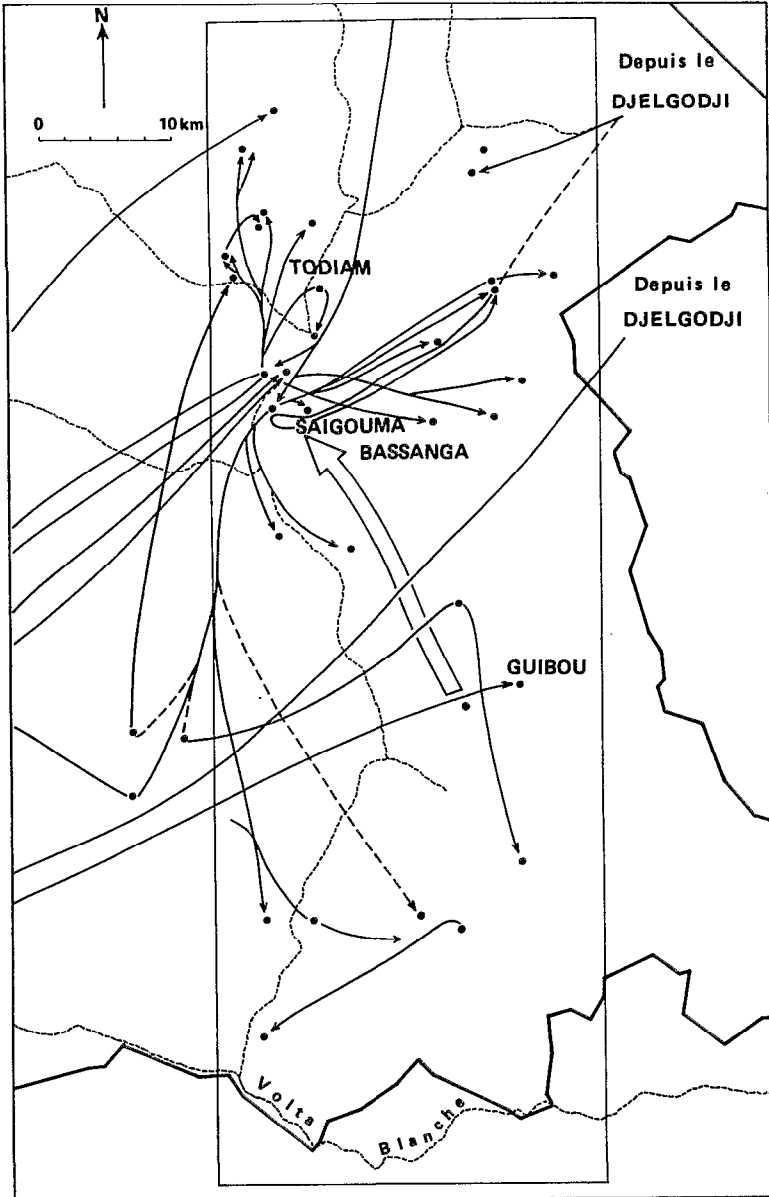


Fig. 9 - Etapes migratoires (depuis la fin du XIX^e siècle) des familles torobé fondatrices de villages. Le document illustre essentiellement une dispersion à partir de Saigouma et Bassanga. La flèche blanche (Guibou-Bassanga) est symbolique car la migration n'a pas été directe. Les flèches en tiretés représentent des migrations probables.

ils s'installèrent successivement à Kaguima, à l'ouest de Bambara Maoudi, et près de Saréa, au sud de Tombouctou. C'est à Saréa (ou Sara) que NOIRE situe la division du groupe.

"C'est à ce moment que les deux familles se séparent, l'une, les Fittobés, pour rester dans la région occupée, la seconde, les Diallobés pour se diriger vers Gao"¹.

Ils se seraient tous retrouvés dans le Macina, à Handallay, aud-ouest de Bandiagara et à Kaynné où ils s'imposèrent par la force aux Bambara de la région, qui ne souhaitaient pas les voir s'installer et qui durent les subir.

"(...) les Fittobés restent à Handallay pendant que les Diallobés occupent Kaynné et Bandiagara. Quelques temps après, laissant une partie des leurs à Bandiagara et dans le Douentza les Diallobés se dirigent vers le sud pour occuper Boussouma, cercle de Ouagadougou. Puis, de ce point, leur chef étant mort laissant deux enfants, l'un d'eux remonte vers Boulkassoum, Bandiagara et rentre au Fouta Médina. Le deuxième, Sambo, laissant quelques uns des siens à Boussouma, vient se fixer dans le canton de Riziam qu'il trouve occupé depuis peu par les Mossis. Trois de ses frères, Saïdou, Koutomana et Sèni, cherchant encore des régions inoccupées et riches, viennent s'établir à Tangay, puis à Gomboro à un jour de Ouahigouya et enfin à Bango à 16 kilomètres au nord-ouest d'où ils se dispersent dans toute la région ouest et nord-ouest du Yatenga"².

A la même époque, les Fittobé "déjà trop nombreux dans la région de Handallay"¹ vont s'établir soit dans la région de Kombori soit à Banh. De là, ils se dispersèrent dans le Yatenga "où ils trouvent déjà les Torombés installés depuis 10 ans"¹.

La version de VADIER, reprise par TAUXIER² paraît mieux correspondre à ce qu'il reste de tradition orale mais il faut bien reconnaître que celle-ci est très pauvre dans la région de Djouma³.

Les Diallo, partis du Fouta-Djalou auraient occupé le Yarronga, puis le Macina. Au XVII^e siècle, ils auraient gagné le Samorodougou et se seraient installés d'abord à Gomboro, dans l'actuelle sous-préfecture de Kiembara.

¹ Capt. NOIRE, 1903.

² TAUXIER L., 1917.

³ Lieu de résidence de la chefferie des Hittigabé, fraction des Fittobé occupant le Yatenga oriental. Nous n'avons pu effectuer d'enquête à Thiou et à Banh, villages situés très en dehors de la zone d'étude.

"De Gomboro, les peulhs dialloubé s'étendirent sur les villages de Tangay, Yalka, Bangho et sur toute la région nord et nord-ouest du cercle (de Ouahigouya) : on peut placer approximativement au milieu du XVII^e siècle l'arrivée des peulhs dialloubé dans le Yatenga. Ils vécurent toujours en assez bons termes avec les Nabas Mossi. Vers 1754, avec Yobi comme chef, ils aidèrent le Naba Ouabégo. Plus tard, ils prêtèrent appui à Naba Bouli (...)¹.

Cette migration offre peu d'intérêt en ce qui nous concerne car les Diallo sont peu nombreux au Yatenga oriental et il n'est pas certain qu'elle ait été très proche, voire identique à celle des Fittobé comme le dit NOIRE, cité ici pour mémoire.

Les Fittobé, dont font partie les Peul de Djouma, seraient originaires du Fouta et auraient séjourné d'abord près de Kayes. De là, un certain Ila Yaladi serait venu avec sa famille s'installer sur la rive gauche du Diaka où il serait mort. Son fils Dama resta sur place. Un second, Gao, se rendit avec les siens à Gomnevel, à l'ouest de Saraféré, puis dans le Fittouga, au nord-est de cette agglomération. On les appellera désormais les gens du Fittouga, les Fittougabé, Fittobé par contraction. L'homme emmena ensuite les siens à Ahminsar, entre Saraféré et Bandiagara où il mourut. Son fils Diadié qui lui succéda vint s'installer à Sari, à 50 km au nord de Banh. C'est donc au cours de la 3^e génération que la migration emmena les Fittobé en vue du Yatenga. A la mort de Diadié, son fils Moussa envoya une partie des Fittobé à Dinangourou, à 15 km au nord de Sari où ils continuèrent à relever de la chefferie peul de Sari détenue par Moussa. De Sari, Moussa s'avança jusqu'à Banh d'où il chassa les Kurumba et les Songhaï qui y résidaient. Cette première occupation de Banh par les Fittobé eut lieu sous le règne de Naba Nabacéré, c'est-à-dire vers 1730 d'après la chronologie des Yatenga Naba d'IZARD.²

Sous le règne de Moussa, une famille dirigée par Goré partit de Delga, à 10 km à l'est de Banh, pour s'installer à Tibbo, puis à Sittiga, canton de Tougouya, près de l'actuelle ville de Séguénéga. Elle forma alors la fraction des Sittigabé, qui est celle des gens du canton de Djouma aujourd'hui.

"C'est Hamadé Diani, fils de Moussa, qui fonda définitivement la chefferie de Banh d'où de nombreuses familles Fittobés dans tout le nord du Yatenga. A la différence des Dialloubé, ils n'entretiennent jamais de bons rapports avec les populations voisines, qu'elles fussent peul (Dialloubé, Djelgobé) ou mossi. Ils ont d'ailleurs été chassés de Banh à plusieurs reprises"³

¹ TAUXIER L. citant VADIER, 1917.

² IZARD M., 1970.

³ Capt. NOIRE, 1903.

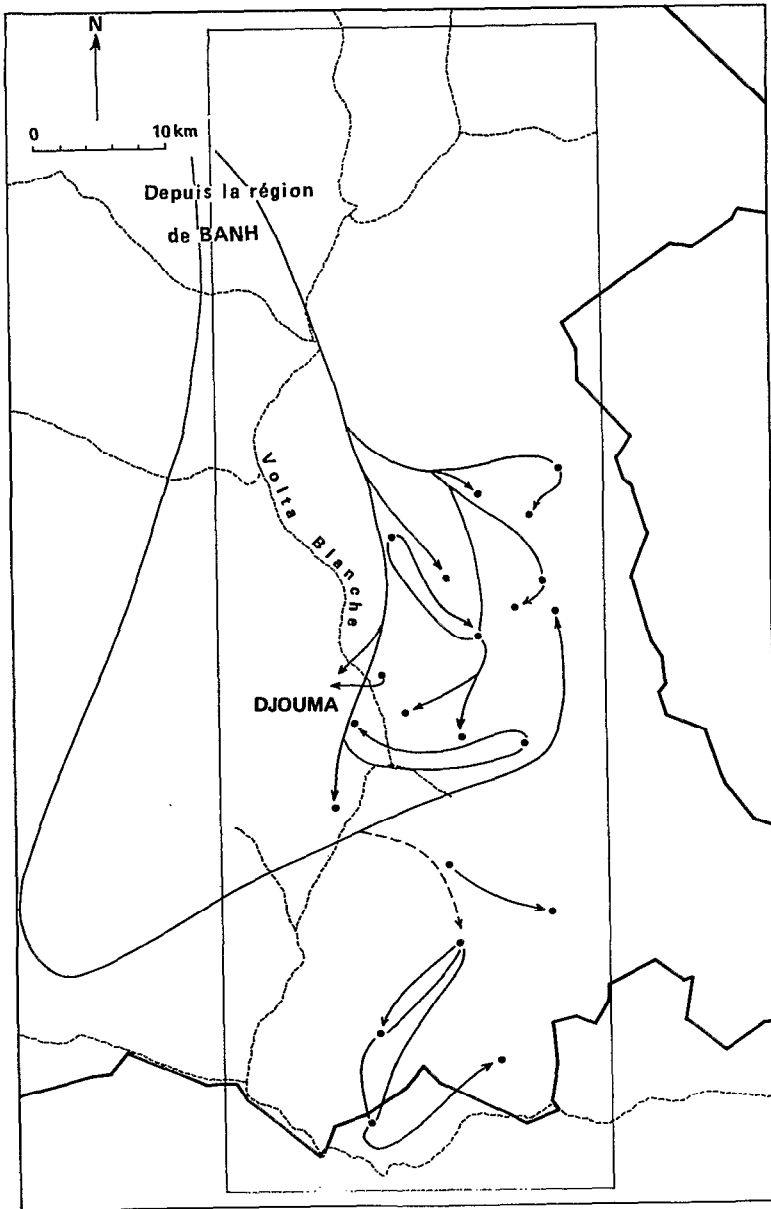


Fig. 10 - Etapes migratoires (depuis la fin du XIX^e siècle) des familles Hittigabé fondatrices de villages. La flèche en tiretés représente une migration probable. Comme dans la carte 9, ces "étapes" sont en fait les lieux de naissance des individus composant les quatre générations les plus récentes.

En 1914, TAUXIER comptait 3 233 personnes chez les Fittobé de Banh et 1 857 chez ceux de Djouma (Sittigabé ou Hittigabé).

La fig. 10 a été construite suivant le même principe que la précédente. Elle illustre une migration vers le coeur du Mogho par des familles de la région de Sagra-Banh, le long de la rive gauche de la Volta Blanche.

La chefferie administrative de Djouma a été fondée il y a quatre générations, au début du siècle.

l'origine des Silmi-mossi

Un certain nombre de familles fittobé se fondirent avec la population mossi en pénétrant dans le Mogho. Cela n'a rien d'exceptionnel mais nombre d'entre elles abandonnèrent alors l'idéal et les règles de la vie peul¹ tout en gardant parfois un certain goût pour le bétail et l'élevage extensif. On les appelle en moré les Silmi-mossi, c'est-à-dire les Peul mossi.

Les quelques renseignements que NOIRE donne sur les Silmi-mossi méritaient quelques précisions. En effet, les lignes citées ci-dessous sont, semble-t-il, les seules existant sur cette population et son origine.

"A côté des Foulbés nous devons aussi placer les Silmi-mossi qui sont venus² dans le Yatenga il y a 70 ans (...).

Il y a environ 150 ans, un Fittobé de Bané famille du chef actuel Demba-Sidiky voulut se fixer dans le sud du Yatenga, région de Téma, aujourd'hui cercle de Ouagadougou. Sa femme étant morte sans laisser d'enfant, ce peulh obtint avec quelques boeufs une femme mossi fille du roi de Téma de qui il eut plusieurs enfants, formant ainsi la souche des Silmi-mossis. Ayant conservé chacun les coutumes de leur race, ces Silmi-mossi appelés Silmimogabé (mossi) Nattabés (Foulbés) sont aujourd'hui pasteurs et cultivateurs. Ils occupent quelques villages importants sur la Bas-sanga et vivent en très bonne intelligence avec les Foulbés et les Mossis"³.

Dans l'ensemble, ce texte n'est pas en contradiction avec ce qui est rapporté par la tradition orale locale. Il cache cependant une situation probablement complexe.

¹ Le pulaaku.

² Il vaudrait mieux dire "sont apparus en tant que tels".

³ Capt. NOIRE, 1903.

Les résultats de nos propres investigations destinées à recueillir la tradition orale ne permettent pas une connaissance complète de l'histoire des Silmi-mossi. Ils constituent plutôt les premiers éléments d'un dossier qui mériterait d'être étoffé et précisé par des méthodes propres aux historiens spécialisés dans le traitement de ce genre de matériaux.

D'ailleurs nos enquêtes n'ont pas dépassé le cadre du canton de Béma. Il regroupe certes la plus grande partie des Silmi-mossi de Haute-Volta mais les familles situées plus à l'est et au sud-est, vers Ouagadougou, n'ont pas toutes forcément la même origine. Leur histoire est sans doute semblable mais il est douteux que toute cette population ait un ancêtre commun.

On remarquera que les premières versions présentées sont souvent divergeantes bien que toutes récoltées dans les environs immédiats de Béma. L'historien devrait les recouper mais ne pas perdre de vue que les mariages Peul-Mossi ont certainement été nombreux même si un certain nombre de gens laissent entendre ou prétendent que l'ancêtre peul qui fonda leur famille est le père de tous les Silmi-mossi du canton de Béma.

"Version recueillie à Galia: "D'après nos parents, notre origine vient de l'histoire des Peul de Sagra¹, très pauvres, sans femmes ni enfants, qui s'étaient réfugiés chez le chef de Téma. L'un d'eux gardait les boeufs du chef de Téma et lui avait rendu de très grands services. Pour lui prouver sa reconnaissance, le chef lui donna sa propre fille en mariage. Le Peul et cette femme ont eu de nombreux enfants. Un jour, on rapporta au chef que le peul avait l'intention de s'enfuir avec le troupeau. Pour éviter cela, la meilleure solution était évidemment de le tuer. La femme avait appris la nouvelle et avait averti son mari (...). Ils ont fui à Kalsaka. C'est de Kalsaka que nos ancêtres se sont éparpillés dans la région".

"Version recueillie à Béma: "Nos ancêtres était un Peul du nom de Goré (ou Gorel) venu de Banh. Il s'est installé à Yako avec ses boeufs. Le chef de Yako lui avait donné sa fille en mariage. Il a eu des enfants avec cette femme. Un jour, quelqu'un lui avait dit que le chef voulait le tuer pour que ses neveux puissent bénéficier de ses biens. Le peul a alors fui avec sa famille pour aller à Téma. Après, il est allé à Mané (Kaya). A Mané, Goré a eu un enfant qu'il a nommé "Mané". Ce dernier a quitté Mané pour aller à Kalsaka. Là, Mané a eu Belko comme enfant. Les enfants de Belko furent Alpha et Boma. Alpha (dit aussi Sambo) est le père de Ousmane, Adama et N'Goga. Ce dernier eût à son tour Boukary, décédé en tant que chef de Béma en 1973, Gombogo et Laya".

¹ Ou Sagaré ou Sagara ou Sangara, situé à 40 km au nord de Banh, au Mali.

Version recueillie à Wavoussé: "A l'origine, nous étions des Peul de Sabaré (Sagra), un village situé au nord de Ouahigouya à la frontière du Mali. On nous a chassé de ce village à cause de la chefferie. Nous nous sommes installés à Domboré, dans le Yatenga. On nous a pour-suivi comme quoi on ne veut pas de nous dans le Yatenga. C'est ainsi que nous sommes allés à Yako. Nous étions alors au nombre de huit hommes. L'un d'entre nous a eu des relations avec une fille du chef de Yako et ils ont eu un enfant dont on se demandait l'ethnie. Les gens disaient alors: "c'est un Peul mossi", un Silmi-moaga, d'où est né le mot Silmi-mossi. Le chef de Yako a tué quatre de nos hommes. Les autres ont fui dans la région de Téma, dans un village nommé Dougouré qui est un village bénéficiant d'un fétiche protégeant les réfugiés. Ensuite, le chef de Téma nous a installés dans un village nommé Zinigoum (...). C'est ainsi qu'ils ont quitté Téma pour venir à Kalsaka. Là, leur arrivée a coïncidé avec celle du premier chef de la dynastie actuelle de ce village; il était frère du Yatenga Naba (...). C'est à partir de Téma et de Kalsaka que les Silmi-mossi se sont répandus dans le Yatenga".

Version recueillie à Kalsaka: "Notre ancêtre serait un nommé Silmi Zingo, un peul de Sagra, dans le nord du Yatenga. Il s'est installé à Gomhiri avec beaucoup de bétail mais sans femme. Dans ce village, il était hébergé par les princes mossi¹. Il se trouvait que ces derniers avait une fille qui, d'après les devins, devait se marier à un Peul (...). Un jour on lui ordonna de rester avec le Peul. Quelques temps après elle était enceinte. Les Nakomsé disaient alors qu'après l'accouchement ils tueraient le Peul pour garder le bétail (...). Il partit avec sa famille et son bétail à Mané (Téma). L'un de nos grands-pères (nommé Raguéougou) serait né à Mané. De Mané, ils sont revenus à Tanghin (Téma). L'un des chefs de Téma qui se nommait Nongtodo avait été très sévère envers nos parents et les avaient obligés à quitter le village pour venir s'installer à Kalsaka".

Version recueillie à Tibtenga: "D'après mes parents, nos ancêtres seraient venus de Sagra, aux confins de la Haute-Volta et du Mali. Ils s'étaient d'abord installés à Téma, ensuite à Kaba (Yako), puis à Gomhiri, toujours au sud-est de Yako. Le chef de Yako de l'époque (Naba Saga) avait emprisonné notre grand-père pour le tuer et récupérer ses biens. Cela coïncida avec l'arrivée du Blanc² (...). Lorsque le chef a appris l'arrivée du Blanc, il a fui et notre grand-père fut

¹ Nakomsé, sing. Nakonga.

² 1895.

ainsi libéré et put revenir à Gomhiri, chez lui (...). Puis il rejoignit son grand frère qui était déjà installé à Rodoma depuis 7 ans. Après le choix du lieu, il est allé signaler son installation au chef des Silmi-mossi qui était encore à Koukabako (...)¹.

L'histoire n'est pas très ancienne (150 ans environ). Il est difficile de savoir si les divergences enregistrées, notamment en ce qui concerne les cheminements migratoires tiennent plus à la multiplicité de cas particuliers qu'aux errements de la mémoire.

La version suivante est un recueil de divers témoignages réalisés en relation avec nos propres investigations par Issa BARRY, chef actuel de Béma Silmi-mossi. Effectuées avec un certain nombre d'Anciens, elle a fait l'objet de nombreuses discussions mais présente cependant l'inconvénient de privilégier les événements intéressant directement la famille détentrice de la chefferie administrative de Béma.

"Les Silmi-mossi de la région de Béma ont pour origine une famille peul du Macina (...). Bidani et Dana étaient deux frères du village de Sênékalori. De ce village, les deux frères sont partis à Diara puis à Djenné, puis à Sofara, puis à Bouli. Bidani est décédé à Bouli. Dana part alors à Thiou au Yatenga puis à Delga où il meurt laissant ses enfants dont son fils Goye qui s'installe dans la région de Sagara². Son fils Guila meurt à Sagara en laissant plusieurs enfants qui fondent la famille des Peul de Banh, actuelle sous-préfecture de Titao. Gorel, un des fils de Guila, quitte Sagara pour Salago, puis Boussoma (Kaya), puis Téma où il a trois garçons. Il laisse ses enfants à Téma pour aller à Mané où il a un enfant du nom de Kouka. Kouka épouse une femme mossi³. Les enfants peul de Kouka deviennent les Hittigabé qui vont constituer la famille des chefs peul de Djouma (canton de Djouma). Un des enfants de Kouka, de mère mossi, Mané, eut plusieurs enfants. Il part avec eux pour aller à Kalsaka, actuelle sous-préfecture de Séguénéga. Mané, ses enfants et leurs descendants sont appelés les Silmi-mossi de Kalsaka. En effet, Mané, ses enfants, dont son premier fils Labo et son deuxième Toïga, ainsi que ses frères de même mère; résident à Kalsaka, tous dans le quartier Sandogo (quartier des forgerons) de Kalsaka.

¹ Avant de se déplacer à Béma.

² Voir la migration des Fittobé évoquée plus haut.

³ Après avoir eu des enfants de femmes peul.

Toïga, autre fils de Mané, vient s'installer dans un autre quartier de Kalsaka, Toïhiri, et fonde une famille dont les descendants vivent aujourd'hui avec ceux de Belko.

Alpha et Boma, fils de Belko, quittent Kalsaka pour Tourgo et fondent ensuite le village de Bomhiri¹.

Amirou Sambo, fils d'Alpha, donc petit-fils de Belko, s'installe à Koukabaco où il a 12 garçons et 12 filles.

Amirou Ousmane, fils de Sambo eut 40 enfants dont 21 garçons.

Amirou Boukary, fils de Goaga, eut 48 enfants.

Amirou Issa, fils de Ousmane, eut 27 enfants dont 12 garçons²".

Certaines familles silmi-mossi dépendent du canton mais ne semblent pas être apparentées aux gens de Kalsaka-Béma: ce sont celles de Kologoma, Lebenga et Wavoussé. D'autres familles vivent hors du canton, dans les régions de Gourcy, Titao, Kongoussi, Téma, Mané. Elles sont soit issues de la migration des familles de Kalsaka-Béma, soit de mariages particuliers peul-mossi du type de celui de Kouka, fils de Gorel.

Il est certain que des familles mossi vinrent se placer sous la protection du chef de canton de Béma pendant la période coloniale "dure" car celui-ci avait la réputation de protéger efficacement ses gens face au pouvoir ou aux autres chefferies locales. Ces familles prenaient alors souvent (mais pas toujours) le nom de famille des Silmi-mossi (SANKARA - BARRY) et se convertissaient parfois à l'élevage bovin.

"Actuellement, il y a trois groupes de Silmi-mossi dans la canton de Béma³: les Sankara de Kologoma (Rima), les Sankara de Lebenga et les Zida de Wavoussé. Tous ont immigré ici et se sont transformés en Silmi-mossi à la suite de problèmes de chefferie. A cette époque, ils n'avaient pas de Dieux. Ils adoraient des pierres sacrées ou des objets fabriqués (...). Les ancêtres de ces trois familles devaient bénéficier chacun de la chefferie dans leurs villages selon les coutumes. Il se trouve que dans chaque cas, d'autres membres de la famille empêchèrent la nomination, en menaçant de tuer les prétendants (...). Chacun a fui pour échapper à l'assassinat. Rengo, village situé à 6 km au sud de Bérenga (canton de Béma) est le lieu où ces trois personnes en fuite avaient demandé refuge et fondé des familles. Pour bénéficier de la protection du chef silmi-mossi de Béma, ces gens-là se sont

¹ On est au début du siècle, le canton silmi-mossi est alors fondé.

² Ce texte nous a été lu en septembre 1977 par Issa BARRY.

³ Sans compter les "vrais" Silmi-mossi de Kalsaka-Béma déjà évoqués.

convertis en Silmi-mossi et ont émigré à Wavoussé, un village situé à 4 km au nord-est de Béma. C'est depuis leur conversion qu'ils ont commencé à pratiquer l'élevage. C'est de Wavoussé que les trois familles se sont dispersées plus tard. Les Zida originaires de Guipa/Téma sont restés à Wavoussé; les Sankara de Kolgoma ont demandé l'autorisation au chef de Tougo de fonder Kolgoma: les Sankara de Lébenga, différents de ceux de Kolgoma, ont demandé la permission au chef de Tougo pour s'installer à Lébenga. Ce dernier leur a fait savoir qu'il ne pouvait rien pour eux dans ce cas mais qu'il intervendrait auprès de Tengsoba de ce village pour faciliter leur installation. Ils ont trouvé là une grande brousse qu'ils ont défrichée. Toutes les surfaces qu'ils ont débroussées à l'époque leur appartiennent désormais pour toujours¹".

Une partie des Silmi-mossi BARRY (Alpha et les siens en fait) furent un temps dépendants des Torobé de Todiam par le désir de DESTENAVE de faciliter la mise en place de son administration au Yatenga. En effet, Alpha, installé quelques temps à You, près de Todiam, fut recensé avec les gens de Moussa Houbé. Cela emmena un certain nombre d'abus qui incitèrent l'administrateur de Ouahigouya à créer un canton pour les Silmi-mossi. Ainsi, comme à Todiam et à Djouma, la chefferie de Béma a été suscitée par le colonisateur. Le témoignage suivant² montre que ces créations n'avaient rien de formel et correspondait à certaines aspirations, compte tenu, bien sûr, des nouvelles conditions de vie issues de la présence française.

"D'après nos parents, à leur arrivée ici, il n'y avait qu'une brousse³ formée de grands arbres. En ce qui concerne les habitations, il n'y avait que quelques concessions au sud-est à 3 km et au sud-ouest à 2 km, qui sont celles de la famille du chef mossi de Béma (...). Nos parents ont voulu rester neutres et se sont installés au milieu de la brousse, loin des paysans pour éviter les histoires (...). Avant de venir ici, notre père était allé demandé l'autorisation au gouverneur de Ouahigouya, après avoir visité le lieu choisi. Celui-ci lui a donné l'autorisation tout en lui recommandant de ne pas s'installer dans le champs de quelqu'un. Il désirait d'ailleurs lui confier deux

¹ Témoignage recueilli à Rima-Gouria.

² Recueilli à Béma.

³ Zone non considérée comme pu-wegha (cf. plus haut).

gardes pour que ceux-ci puissent éventuellement témoigner afin qu'il n'y ait pas d'histoires. Notre père a fait savoir que la brousse dans laquelle il s'en va n'appartient à personne; il était donc inutile de déplacer des gardes car il n'y aurait pas d'histoires (...). Effectivement, le jour de l'installation il a signalé le fait au chef mossi et depuis ce temps-là il n'y a pas eu de plaintes (...)".

Cette fondation de Béma a suivi de quelques années celle du canton silmi-mossi dont la chefferie résida d'abord à Koukabaco.

"Avant cela, notre père était à Todiam, d'où il est parti pour aller à Koukabaco. C'est de Koukabaco qu'il est venu ici à Béma. Ils étaient premièrement à Todiam (...). De là, ils sont partis à Tarba (Gourcy), de Tarba ils sont allés à Soghoré (Ouahigouya), puis à You (Titao) et de You à Todiam encore. Les Blancs les ont recensés avec les Peul¹ et ils étaient commandés par ces derniers. L'entente régnait. Quelques années plus tard, il y a eu des disputes entre Peul et Silmi-mossi. Ils se sont frappés et sont allés devant le gouverneur de Ouahigouya. Les deux partis se sont expliqués et le gouverneur s'est alors rendu compte que les Peul pillaient les biens des Silmi-mossi et que c'était cela qui était à l'origine du conflit. Le gouverneur a aussitôt détaché les Silmi-mossi des Peul et leur a demandé de désigner un chef. Sur place, tout le monde a choisi notre grand-père. Après cette nomination, le nouveau chef ne pouvait plus résider à Todiam². C'est ainsi qu'il est allé à Koukabaco, puis à Béma".

Comme pour les Peul et les Torobé, la mobilité est forte, même à l'époque contemporaine. Les migrations des Silmi-mossi sont plus diffuses et moins orientées que celles des Peul ou des Torobé parce qu'elles sont conditionnées par un genre de vie qui est lui-même un compromis impliquant des exigences moindre vis-à-vis des grands espaces. Nous y reviendrons.

¹ Les Torobé de Moussa Houbé.

² Les Torobé, désavoués, n'y tenaient d'ailleurs pas.

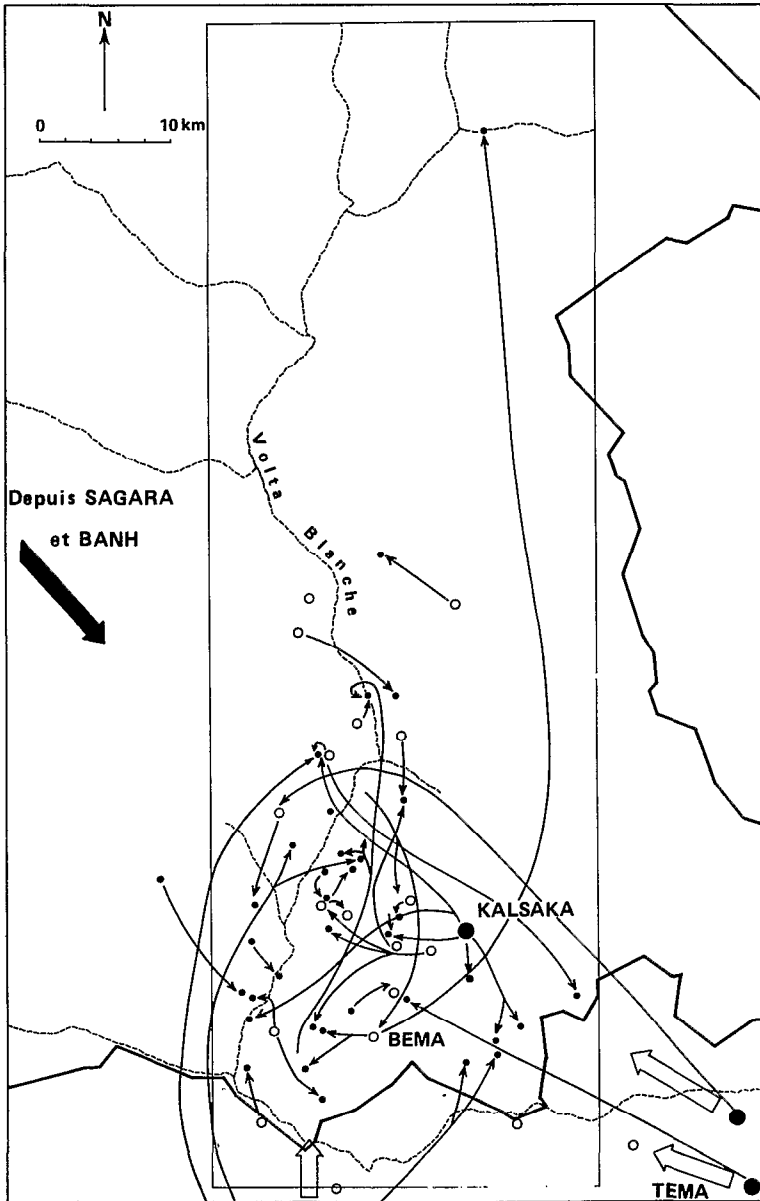


Fig. 11 - Etapes migratoires (depuis la fin du XIX^e siècle) des familles silmi-mossi fondatrices de village. La flèche noire épaisse symbolise la migration des Peul Fittobé. Les gros points noirs sont les principaux centres de dispersion (Téma, Kalsaka, etc...) au XIX^e siècle, les flèches illustrant la direction de cette dispersion en ce qui concerne les familles du canton. Les points blancs représentent les villages d'origine ou des lieux d'étapes migratoires où il n'y a plus de Silmi-mossi aujourd'hui.

spécificité culturelle des différents groupes

Les témoignages écrits ou oraux mériteraient certes d'être complétés et critiqués. A défaut d'un tel traitement, on peut retenir un certain nombre de points utiles à la compréhension de la situation du pastoralisme dans le Yatenga d'aujourd'hui :

- les éleveurs sont considérés comme des étrangers et ont un droit sur l'espace qu'ils ne se sont pas arrogé mais qui leur a été implicitement concédé. Cela concerne l'accès aux terres de cultures et à l'eau, la vaine pâture restant malgré tout la règle;
- même si certaines familles sont fixées depuis 2 ou 3 générations, la migration reste une constante historique;
- ici, comme ailleurs - mais dans des conditions très variables - la guerre et le pillage ont fait partie de la vie pastorale au 19^e siècle, situation qui a cessé avec la conquête coloniale;
- il n'y a jamais eu de "solidarité pastoraliste" des différents groupes (Diallubé, Fittobé, Torobé, Silmi-mossi) face à la société mossi, au contraire.

La société torodo et celle des Fittobé se sont souvent comportées, surtout au 19^e siècle, comme des aristocraties utilisant une classe de machubé¹. Ce fait est certainement bien moins important qu'au Boobola à la même époque mais réel. Cela a une grande importance: la disparition d'une telle classe a forcément contribué à changer la situation des Peul.

Les relations actuelles entre Peul et Rimaïbé sont très formelles et ces derniers doivent être considérés comme des paysans au même titre que les Mossi et non comme des gens dont le projet de société serait calqué sur celui de leurs anciens maîtres, bien que certains élèvent du bétail depuis quelques années.

"(...) les Rimaïbé ont pris leur indépendance et ne vivent plus avec leurs maîtres. N'empêche que chaque fois qu'ils font un mariage, ils viennent l'annoncer aux Peul car ceux-ci pourraient casser le mariage s'ils n'en avaient pas été avertis (...)"

"Quand nos parents furent installés, leurs esclaves qui étaient à Kalsaka, venaient chaque année cultiver leurs champs. Maintenant, tous les vieux Rimaïbé sont morts et depuis que l'indépendance² est là, la jeunesse dimadio ne s'occupe plus des Peul et le respect de rigueur n'existe plus. Cela date d'une trentaine d'années environ (...)"

¹ Sing. machudo, esclave.

² Seuls les Rimaïbé ayant un troupeau et s'en occupant eux-mêmes ont été pris en compte par l'enquête.

"(...) actuellement, quelques Rimaïbé habitent avec moi, mais ils ne me servent à rien. Ce n'est que lorsqu'ils ont des problèmes qu'ils viennent me voir. Ils ne m'aident ni à semer, ni à cultiver (...)"

"Les Rimaïbé qui ont du bétail aujourd'hui s'en sont procuré après leur indépendance. Certains Peul aujourd'hui sont obligés de demander du bétail à garder à leur rimaïbé parce que leur propre troupeau a disparu (...)"

Les migrations rimaïbé sont nulles. Celles des Mossi éleveurs ont été représentées sur la fig. 12.

Au terme de cette esquisse - très incomplète - de l'histoire de la mise en place du peuplement pastoral au Yatenga oriental, on aurait pu penser qu'au-delà d'origines diverses, le fait de prôner un idéal de vie presque semblable et de cohabiter dans une même région et dans une même situation politique avait créé chez ces différents groupes une solidarité pouvant, par exemple, permettre une attitude et même une action commune face aux problèmes d'aujourd'hui. On a vu qu'il n'en est rien. Chaque groupe assume sa condition d'autant plus que le pouvoir mossi avait respecté une telle volonté et que l'Administration coloniale n'a fait que l'accentuer pour susciter des équilibres garants de l'ordre en créant les cantons peul, torodo et silmi-mossi.

"C'était le Baloum Naba du Yatenga qui commandait les Dialloubés et les Fittobés et le Bagaré Naba, chef des captifs: les Torombés¹. Au moment de notre occupation, les Mossi ayant eu recours aux Foulbés pendant les luttes politiques entre Naba Bakaré et le Naba Bango, tous deux compétiteurs à la place de grand Naba du Yatenga, Mahmadou Laky, chef des Foulbés du nord du Yatenga se dispensa le premier de cette vassalité auprès des Mossis et ne vint plus saluer le grand Naba. Moussa Rouré, chef des peulhs le plus important du Yatenga cessa à son tour; Demba Sidiky suivit son exemple²".

La religion, l'Islam, n'a pas contribué non plus à forger une solidarité durable en regard du monde mossi essentiellement animiste. D'ailleurs les Silmi-mossi étaient pratiquement tous animistes au début du siècle et ne sont devenus musulmans que depuis une trentaine d'années.

¹ La cour du Yatenga naba est composée d'un groupe de ministres ayant des fonctions politiques ou administratives particulières mais ils disposent également de commandements régionaux. La Balum est une sorte de maire au palais.

² Capt. NOIRE, 1903.

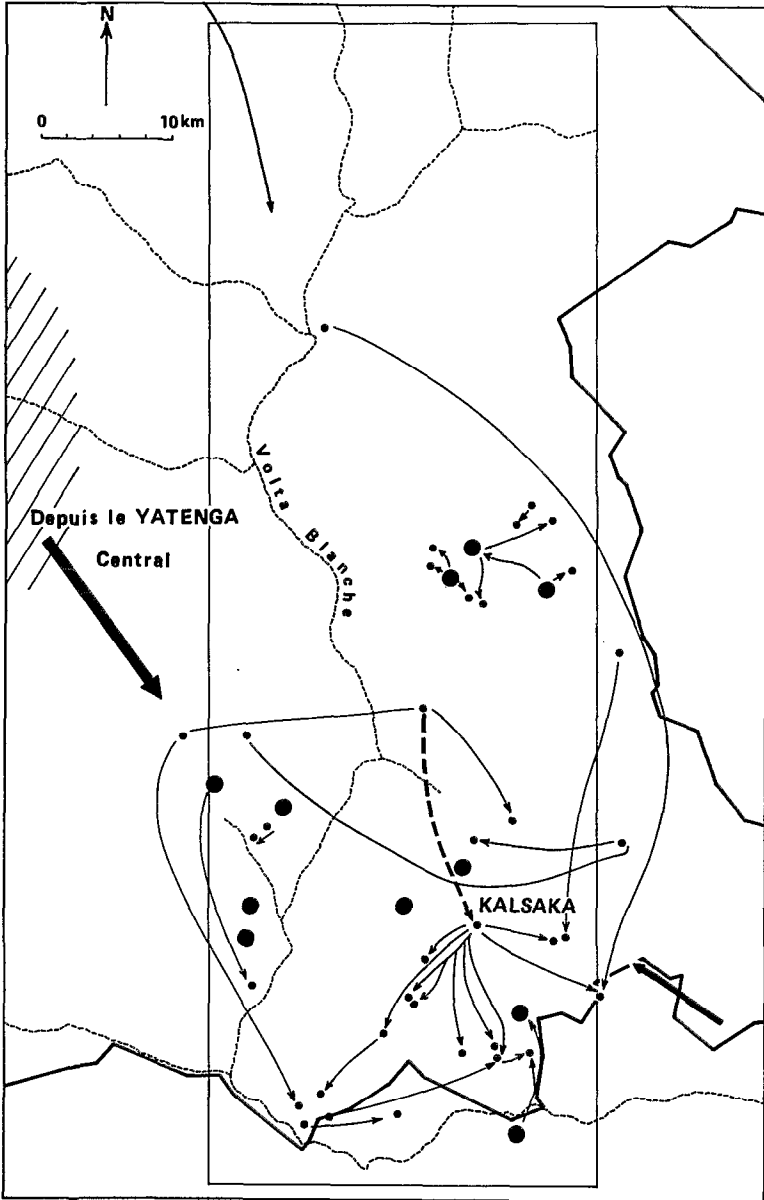


Fig. 12 - Etapes migratoires (depuis la fin du XIX^e siècle) des familles mossi éleveurs fondatrices de quartiers. Ces quartiers sont souvent réduits à une seule concession car les éleveurs mossi sont très dispersés au sein des différents villages. Ceux de la région viennent essentiellement du Yatenga central et de la région de Ouagadougou (flèches noires épaisses). Ils se sont installés dans les villages symbolisés par les gros points noirs et se sont dispersés ensuite à partir de là et de Kalsaka. La flèche en tiretés représente une migration de quatre familles.

Un bon indice de ce désir de maintenir la spécificité du groupe est fournit par la pratique matrimoniale. Les relations de mariage entre les groupes sont faibles. Si on excepte le cas des Silmi-mossi, qui continuent de prendre femme chez les Mossi, il apparaît qu'un Torodo épouse rarement une femme peul et réciproquement. La coutume ne s'y oppose pas et cela se fait, mais rarement. Le mariage entre un Silmi-moaga et une femme peul est une chose rarissime car le statut de la femme silmi-moaga - qui travaille la terre et n'accède pas aux bénéfices provenant de la vente du lait à la différence de la femme peul - semble moins enviable à celle-ci. Le mariage entre un peul et une moaga n'est pas prohibé mais cette pratique n'a pas cours. Il est par contre interdit pour un Nakomsé d'épouser une femme peul.

Seuls les Silmi-mossi sont vraiment exogames mais peut-être l'habitude d'épouser des femmes mossi ira-telle en diminuant sous l'influence de l'Islam et de la "foulantité"¹. Le mariage préférentiel de la cousine germaine semble se pratiquer de plus en plus suivant la coutume peul.

Les Peul épousent parfois les femmes rimaïbé mais cela est très rare aujourd'hui.

Ce désir de vivre entre soi malgré des genres de vie très voisins est conscient.

"(...) les mariages entre Peul et Silmi-mossi ne sont pas défendus par la coutume mais il est difficile d'entretenir une femme peul. Il y en a qui le font mais il faut être riche. De leur côté, les Peul trouvent qu'il est difficile de garder la femme silmi-moaga (...)"

"(...) ce sont les filles peul qui ne veulent pas des Mossi ou des Silmi-mossi car chez elles les mariages se font à l'intérieur des familles, afin que celles-ci ne se dispersent pas. En retour des choses, nous ne leur donnons pas nos enfants et tout se passe comme s'il y avait une coutume entre nous interdisant ces mariages".

"(...) du côté peul, excepté l'élevage des boeufs, rien d'autre n'unit le Silmi-moaga au peul. Par contre, du côté mossi, le Silmi-moaga mène presque la même vie que lui tant sur le plan des coutumes que de la culture. La femme silmi-moaga travaille dans le champ comme l'homme mais n'a rien à voir dans l'élevage, et le lait ne lui revient pas. Il appartient à l'homme d'utiliser ce lait à sa façon (...). Le Silmi-moaga est plus rattaché au Moaga qu'au Peul. Cependant, aujourd'hui, ils tendent à se séparer à cause de l'Islam. Il n'y avait pas de Silmi-mossi musulmans avant, mais maintenant ils pratiquent presque tous cette religion (...)"

¹ L'art de vivre en peul pourrait-on dire. Islam et "foulantité" vont de pair au Yatenga, où traditionnellement seuls les Peul (et les Yarsé, commerçants mossi) pratiquent cette religion. Ainsi une habitude copiée chez les Peul peut parfaitement apparaître comme une règle coranique et réciproquement.

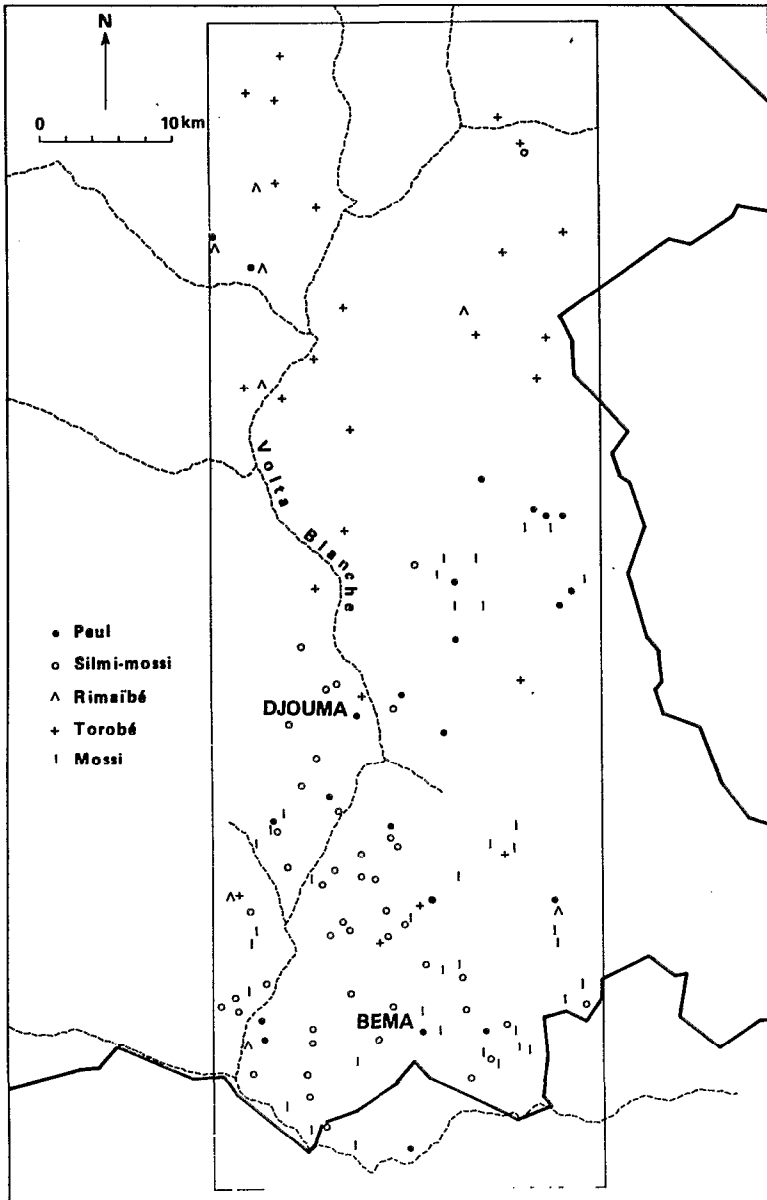


Fig. 13 - Localisation des villages ou des quartiers d'éleveurs.

Cette autonomie des divers groupes ne s'inscrit pas nettement dans l'espace mais il existe des tendances régionales réelles. Les Torobé vivent essentiellement dans le nord de la zone, les Fittobé dans le centre et les Silmimossi dans le sud (fig. 13). Cela ne signifie pas que chacun dispose de terrains de parcours spécifiques et limités. On l'a dit, ni les uns ni les autres ne sont les maîtres de leur parcours mais le régime de la vaine pâture permet à chacun d'occuper le milieu disponible à sa guise, nonobstant les exceptions déjà signalées. L'administration coloniale naissante avait essayé de délimiter des zones de parcours propres à chaque groupe mais ces décisions ne semblent pas avoir eu beaucoup d'effet.

DISPONIBILITÉ DE L'ESPACE ET DES POTENTIALITÉS

*"Nous étions fiers de vivre ainsi.
On avait de très grands pâturages
et l'herbe était abondante. Il y
avait cette liberté de courir où
on voulait.
Aujourd'hui, tout cela a changé."*

Quand l'immigration des premiers Peul s'est produite au Yatenga, les densités humaines y étaient probablement plus faibles qu'aujourd'hui. Le peuplement mossi lui-même était relativement récent et de nombreuses "brousses" existaient. Par ailleurs, la tradition rapporte l'apparition de grandes famines qui contenaient impitoyablement tout accroissement démographique massif. Quant à la charge en bétail, elle devait être probablement nulle car il ne semble pas que les Mossi d'alors pratiquaient l'élevage et rien ne permet de supposer qu'une population pastorale quelconque ait précédé les Torobé et les Fittobé au Yatenga.

Localement, les potentialités pastorales existent ou n'existent pas, sont riches ou pauvres, sont détruites ou laissées intactes par des groupes concurrents. Parfois, leur accès en est interdit par des habitudes déjà évoquées.

Par ailleurs, les pasteurs eux-mêmes exercent une prédation sur l'herbe, l'eau et les terres salées. Tout cela explique une histoire de la nature peul dont il faut tenir le plus grand compte.

les pâturages

Les pâturages les plus pauvres sont ceux des affleurements rocheux et cuirassés. Ces lithosols sont représentés sur la carte 14. Deux ensembles collinaires, celui de Séguénéga au nord et de Kalsaka au sud, sont souvent inaccessibles au bétail en raison de leur modelé¹. Le reste de ces pâturages médiocres est disséminé sur les affleurements de cuirasses ferrugineuses. Plus de la moitié de la superficie

¹ Les pâturages y sont squelettiques mais ils conservent cependant une graminée pérenne (*Andropogon ascinodis*) dans la mesure où ils ne sont pas utilisés. Cette espèce a pratiquement disparue par surpâturage sur des terrains qui lui sont pourtant plus favorables.

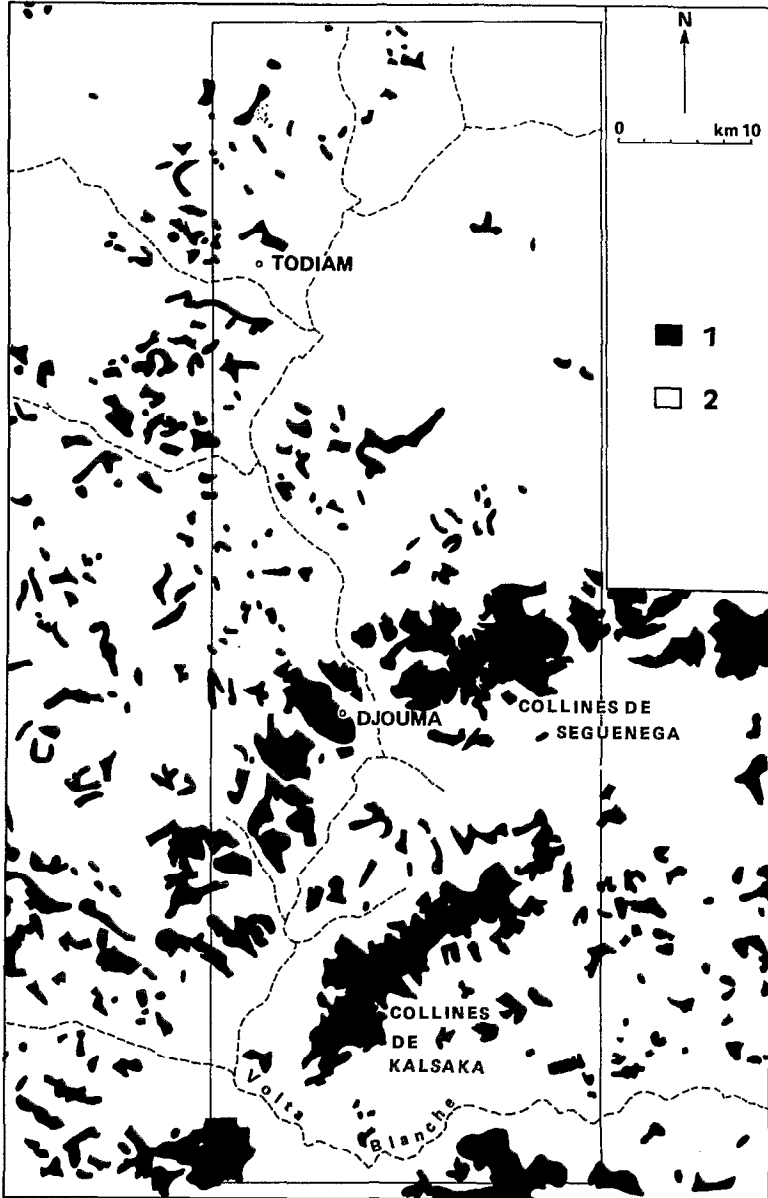


Fig. 14 - Pâturages sur lithosols (photo interprétation).

1. Affleurements rocheux ou cuirassés.
2. Autres zones (champs, jachères, terres de parcours)

de ces affleurements sont nus. Peu intéressants sur le plan agrostologique, ils constituent des lieux de refuge pour les troupeaux en saison des pluies quand les régions basses sont occupées par les cultures¹. L'ensemble de ces lithosols occupe 350 km² dans la zone d'étude, soit 13 % de la surface totale. Les 2/3 de ces formations ne sont jamais parcourus par le bétail bovin (collines de Kalsaka et de Séguénéga).

Les champs constituent également un espace répulsif de juin à octobre. En saison sèche, après les récoltes, les chaumes sont normalement pâturables et fournissent un assez bon fourrage pour les bovins. Malgré cela, la mise en culture d'un pâturage même de qualité moyenne est toujours un inconvénient pour l'éleveur.

Le taux d'occupation du sol par l'agriculture est élevé partout (fig. 15). Il est en moyenne de 18,5 %. L'implantation des champs se fait sur les meilleurs sols, donc sur les meilleurs pâturages. Ainsi, la mise en culture pénalise la capacité fourragère de la région bien au-delà d'un cinquième. Par ailleurs, la disposition du parcellaire est plus ou moins contraignante pour les bergers et le bétail. Disposés d'une façon relativement diffuse dans le nord, les champs gênent moins la mobilité des troupeaux en saison des pluies que dans le sud où le parcellaire est plus compact. De part et d'autre des collines de Kalsaka et de Séguénéga, par exemple, il apparaît disposé en bandes quasi-continues de 4 à 5 km de large et de 10-15 km de long. Cela ne facilite pas les déplacements et multiplie les risques de conflits entre paysans et bergers.

Si les zones de culture ne sont pas absolument répulsives grâce à la vaine pâture des chaumes, celle-ci est de plus en plus limitée de par la volonté des paysans de se réserver ce fourrage. De toute façon, nous aurons l'occasion de voir que l'espace peut n'est pas qu'un pâturage. Il est aussi "la brousse" laquelle possède certes des potentialités fourragères mais est aussi le théâtre de forces à affronter, un espace à découvrir et un environnement possédant certaines qualités esthétiques.

Si on considère l'espace disponible (fig. 15), les pâturages "vrais" du Yatenga oriental, c'est-à-dire la surface totale moins les lithosols et les cultures, on constate que les troupeaux ne disposent plus que de 1 850 km², soit 68,5 % de la surface totale qui comprennent quatre grands types de parcours :

- les bas-fonds inondables. Ce sont ceux de la Volta Blanche essentiellement. Leur surface est infime;
- les champs abandonnés à plus ou moins long terme. On hésite à parler de jachère, bien que l'abandon ne se fasse pas toujours sans l'espoir d'une remise en culture. Il apparaît en fait que la reconstitution naturelle de la fertilité est compromise ici, même dans un délai dépassant largement les 30 ans couramment admis en savane.

¹ Au Yatenga, on sème en juin pour récolter en octobre.

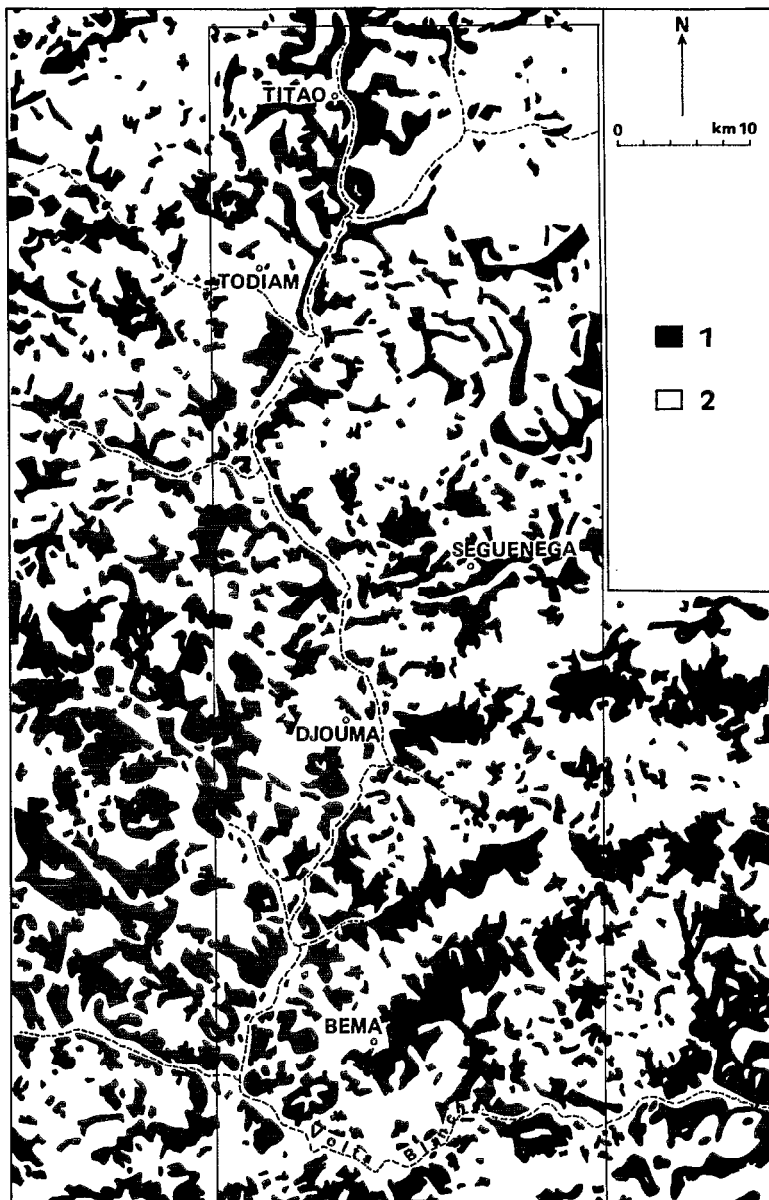


Fig. 15 - Zones cultivées en 1973 (photo interprétation)

1. champs

2. Autres zones (jachères, parcours, etc....)

En effet, le délabrement du couvert végétal est tel que les faits d'érosion l'emportent sur la reconstitution de la fertilité et la mise en repos d'un champ est souvent le plus sûr moyen de le voir se dégrader irrémédiablement. Ces jachères plus ou moins compromises représentent 40 % des parcours¹;

- les zones aux sols stérilisés par des phénomènes de glaçage et d'encroutement ou ravinés. Elles ne portent pas d'herbe, même la moins exigeante. Cette "lèpre" du Yatenga gagne chaque année davantage. A la fois diffuse et localisée elle a été impossible à photo-interpréter et à cartographier à petite échelle. Elle occupe 20 % des parcours environ mais serait en fait à classer avec les zones répulsives (lithosols et cultures);
- les zones gravillonnaires ou caillouteuses. Elles portent un pâturage moins pauvre que les espaces cartographiés comme "lithosols". Elles correspondent à 40 % des parcours.

Les éleveurs du Yatenga ne savent plus ce qu'est une "brousse". La savane arborée ou même arbustive telle qu'on peut la voir sous ces latitudes et à sol égal dans l'est ou l'ouest du pays n'existe plus ici. L'espace disponible est perçu comme fermé, fini. Il se restreint de plus en plus car si l'émigration mossi absorbe la plus grande partie de l'accroissement naturel de la population, les superficies cultivées ne diminuent pas pour autant, au contraire. Les zones cultivées progressent et détruisent le pâturage. Elles cernent les mares et les terres salées en saison des pluies et en début de saison sèche. Les rares terres qu'on abandonne maintenant sont trop appauvries pour pouvoir être repeuplées par des graminées intéressantes pour le bétail.

Il faudrait pouvoir connaître la composition des pâturages d'il y a 50 ans ou 60 ans, à l'époque où il n'y avait pas vraiment de problème de charge animale aux dires de ceux qui ont connu ce temps-là.

L'inventaire des espèces en régression ou ayant disparu permet de supposer sans grand risque d'erreur que les pâturages du Yatenga oriental rappelaient ceux des grandes brousses de l'ouest ou de l'est voltaïques d'aujourd'hui, dont les densités humaines sont moyennes à faibles² et les sols très voisins³.

¹ Estimation.

² 5-20 hab. au km².

³ Sols gravillonnaires essentiellement, sauf dans la vallée de la Volta Noire et le Gondo.

Les différents aspects du tapis herbacé dans ce type de région sont essentiellement conditionnés par une morphologie rythmée par l'alternance entre des lambeaux de la cuirasse ferrugineuse et des bas-fonds. L'épaisseur du sol et sa richesse augmentent avec la pente ainsi que la capacité de rétention en eau. D'une manière générale, la qualité et la fréquence des espèces pérennes augmentent avec la profondeur du sol, vers les bas-fonds. En Haute-Volta, dans les régions nord-soudaniennes où la morphologie est identique à celle du Yatenga et qui sont peu perturbées par l'agriculture¹, la typologie des pâturages est la suivante²:

- sur lithosols, sols gravillonnaires et haut de glacis
 - . *Loudetia togoensis*
 - . *Loudetia togoensis*, *Andropogon pseudapricus* (ou inversement)
 - . *Loudetia togoensis*, *Pennisetum pedicellatum*
 - . idem + *Schoenefeldia gracilis* ou *Elyonurus elegans* plus ou moins associé à *Cymbopogon schoenanthus*, *Tripogon mininus* et *Microchloa indica*.
- sur bas-fonds et sols profonds
 - . *Andropogon ascinodis*, *Andropogon gayanus* + les espèces annuelles citées plus haut, en proportions variables mais minoritaires.
 - . *Andropogon gayanus*, *Andropogon ascinodis*, *Diheteropogon hagerupii*
 - . *Cymbopogon giganteus*, etc... + quelques annuelles minoritaires (*Sporobolus* sp., *Setaria* sp., etc...).
- sur bas-fonds inondables
 - . *Hyparrhenia* sp. *Vetiveria nigritana*³
 - . *Echinochloa* sp. et *Oryza* sp.⁴

Tels devaient être les pâturages du Yatenga au début du siècle. Le comportement saisonnier de ce type de formations est essentiellement fonction du rapport existant entre la masse des espèces pérennes et celles des annuelles. En saison des pluies presque toutes sont utilisables par le bétail. En saison sèche, les espèces annuelles perdent énormément de leur intérêt car certaines sont coriaces⁵ mais aussi à cause de leur sensibilité au feu. Par contre, les graminées pérennes fournissent des regains après le feu.

¹ Par exemple le pays bwa septentrional dans l'ouest ou le pays gourmantché des environs de Bogandé dans l'est.

² Déjà évoqués dans la mise en situation du Yatenga, chapitre 2.

³ Période d'inondation courte (3 mois après les pluies maximum).

⁴ Période d'inondation longue (3-5 mois après les pluies). Les Peul appellent ces formations "burgu". Le "burgu" n'existe pratiquement pas au Yatenga.

⁵ *Schoenefeldia gracilis* exceptée. Cette graminée, très consommée au Sahel l'est assez peu en savane soudanienne.

Il est peu utile de donner une capacité de charge même théorique¹ pour de tels pâturages parce que cela n'a pas de sens en soi. Suivant la présence ou l'absence de feux de brousse, le mode d'élevage qu'on pratique, la tolérance qu'on manifeste et le seuil de dégradation qu'on accepte ou suivant le type de produits (lait-viande) qu'on recherche, la capacité de charge varie. Nous reviendrons sur le problème de la charge réelle.

La composition des pâturages du Yatenga d'aujourd'hui est le résultat de l'évolution de formations probablement très proches de celles que nous venons d'évoquer par déduction et comparaison. Ces formations - pas forcément indépendantes de l'action humaine dans leur genèse même - ont été modifiées par la mise en culture itinérante mais aussi par la pâture.

Compte tenu de l'homogénéité des pâturages actuels, une cartographie n'aurait été utile qu'à très grande échelle. Comme les parcours ont presque toujours une taille régionale, une telle cartographie n'aurait pas été utile pour comprendre les mouvements saisonniers du bétail.

Une carte de la biomasse "au sol" aurait été sûrement plus utile² mais de ce point de vue également il n'y a pas de tendances régionales très nettes.

Une éventuelle distinction entre "pâturages naturels" et "pâturages de jachères" ne signifiait rien non plus puisque la brousse n'existe plus. A part les zones incultivables ou irrémédiablement dégradées dans le cadre de la technologie locale, on peut considérer que tout a été plus ou moins cultivé depuis une trentaine d'années, période minimale indispensable à la reconstitution de la fertilité quand toutes les conditions favorables sont réunies.

Compte tenu de ces quelques remarques, la seule distinction utile était à faire entre les zones cuirassées et les collines rocheuses d'une part, quelques bas-fonds d'autre part et, enfin, le reste de l'espace non cultivé. On se reportera donc aux figures précédentes (14 et 15) pour avoir une représentation de la répartition des différents faciès agrostologiques de la région. Sans exagérer l'importance des variations locales, la plus grande partie de la superficie en herbe (plaques nues et champs exclus) est occupée par l'association *Loudetia togoensis* + *Andropogon pseudapricus*, complétée plus ou moins fréquemment³ par *Pennisetum pedicellatum*, *Elyonurus elegans*, *Schoenefeldia gracilis*, *Microchloa indica* et *Sporobolus micropotus*.

¹ "La capacité de charge d'un pâturage est la quantité de bétail que peut supporter le pâturage sans se détériorer, le bétail devant rester en bon état d'entretien, voire prendre du poids ou produire du lait pendant son séjour sur le pâturage". BOUDET G., 1975.

² Un tel travail aurait d'ailleurs impliqué l'aide d'un spécialiste.

³ Dans l'ordre de fréquence.

Les espèces pérennes sont absentes et la majorité des annuelles sont coriaces, à l'exception des trois dernières. Plusieurs dizaines d'autres espèces existent mais elles sont très minoritaires. Leur présence est utile, mais on peut considérer qu'elles sont toutes consommées dès les mois de janvier-février; c'est *Loudetia togoensis* qui fournit le lest jusqu'aux premières pluies avec *Schoenefeldia gracilis* et *Pennisetum pedicellatum*.

Les espèces secondaires sont par ordre de fréquence: *Brachiaria distichophylla*, *Eragrostis tremula*, *Ctenium newtonii*, *Sporobolus pyramidalis*, *Zornia glochydiata*, *Ctenium newtonii*, *Cymbopogon schoenanthus*, *Eragrostis turgida*, *Setaria barbata*, *Setaria pallide-fusca*, *Andropogon gayanus*, *Andropogon ascinodis*, *Brachiaria jubata*, *Eragrostis ciliaris*, *Chrysochloa indsii*, *Dactyloctenium aegyptium*, *Digitaria gayana*, *Elansine indica*, *Eragrostis ciliaris*, *Hyparrhenia glabriuscula*, *Oryza barthii*, *Oryza longistaminata*, *Panicum pansum*, *Vetiveria nigriflora*, *Cymbopogon giganteus*, *Echinochloa colonum*, *Hackelochlon granularis*, *Heteropogon contortus*, *Cenchrus biflorus*, etc...¹.

Nous reviendrons sur l'évolution qui affecte le pâturage mais on peut dès à présent retenir trois faits caractérisant les parcours du Yatenga oriental :

- les pâturages nord-soudaniens sont naturellement moins riches pour les bovins que ceux du Sahel composés d'annuelles souples et de grande qualité ou que ceux des savanes sud-soudaniennes à biomasse élevée;
- la présence minoritaire mais bien diffuse des *Andropogoneae* pérennes riches est un fait qui appartient au passé;
- la dynamique régressive du pâturage ne se stabilise pas. Il y a évolution de la composition floristique puis disparition de l'herbe.

Compte tenu de la pâture et du piétinement, le taux de recouvrement herbacé en fin de saison sèche est pratiquement nul et cela bien que les feux de brousse n'existent plus depuis une quinzaine d'années environ.

¹ Voir l'annexe II en fin d'ouvrage: elle comporte quelques remarques propres à chaque espèce, ainsi que le nom moré et fulfuldé.

l'eau

Dans une description de l'environnement pastoral on est souvent tenté de présenter l'eau comme une matière première au même titre que l'herbe. Or, la plus grande partie de celle qui est utilisée en saison sèche¹ l'est à la suite d'un investissement qui n'est d'ailleurs pas toujours effectué par le pasteur lui-même. L'eau est en fait le seul élément vis-à-vis duquel le pasteur intervient. Il le fait souvent avec réticence et dans des conditions très variables d'une région à l'autre. Si l'eau souterraine et celle des mares est bien une "matière première", l'utilisation de l'une implique une volonté, une technologie et une certaine liberté concédée par celui qui possède le droit sur la terre; quant à l'utilisation de l'autre, elle est rare au Yatenga oriental où il n'existe que trois mares permanentes². Celle de Titao est artificielle mais n'est pas le fait des éleveurs, bien qu'ils l'utilisent. Celle de Goubéré, sur la Volta Blanche, est peu utilisée car son eau est de mauvaise qualité à partir de février-mars.

En ce qui concerne les eaux souterraines, il semble que tout ce qui est accessible par les moyens locaux soit exploité tant par les Peul que par les Mossi ou les Kurumba, surtout dans les cuirasses latéritiques. Habituellement, les cuirasses sont perchées, hors d'eau à l'étiage et les puits foncés dans ce type de matériau s'assèchent de février à juin. Au Yatenga, la situation des cuirasses ferrugineuses est beaucoup plus variée. Souvent, leur localisation dans les bas-fonds fait qu'elles restent aquifères toute l'année. Ainsi, la grande majorité des puits exploitant ce type de nappe sont pérennes. Leur profondeur est en général voisine de 12 à 15 mètres. Leur hauteur d'eau est relativement faible - quelques dizaines de centimètres - mais ils donnent satisfaction dans l'ensemble. Par contre, la moitié des puits foncés dans les arènes granitiques n'ont pas d'eau en saison sèche³.

Sur les 70 puits réalisés par les services de l'administration, une cinquantaine seulement sont pérennes. Ceux qui devaient avoir une vocation pastorale sont parfois inutilisables.

La plus grande partie des puits villageois traditionnels représentés sur la figure 16 ne servent pas à l'abreuvement du bétail et seule une faible minorité d'entre eux ont été creusés par les éleveurs. Le débit moyen journalier de ces puits est en général de l'ordre de 300 à 1 000 litres.

¹ En hivernage le bétail s'abreuve aux flaques subsistant partout après les averses.

² Six en fait, mais les mares des environs de Séguénéga peuvent être considérées comme un seul point d'eau.

³ La plupart des renseignements techniques concernant les puits et les nappes d'eau souterraines ont été extraits de BURGEAP, 1975.

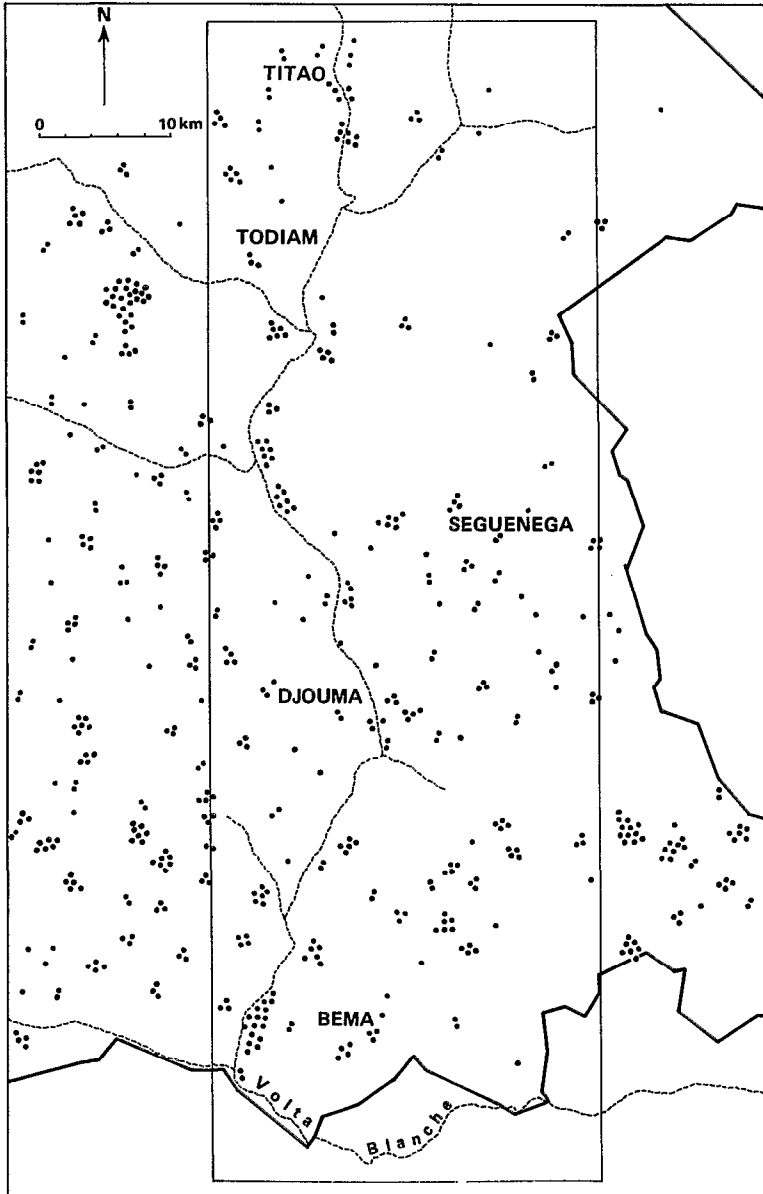


Fig. 16 - Puits traditionnels (tous usages). Un point représente cinq puits.

A quelques exceptions près situées dans le sud de la zone, sur la Volta Blanche, entre Berenga et Kibtenga où il existe quelques nappes alluviales, la technique du puits¹ est peu pratiquée.

Un grand nombre de mares temporaires existent le long de la Volta et dans quelques dômes cuirassés éventrés. Elles tarissent vers le mois de décembre. Quelques unes, situées sur la Volta, subsistent toute la saison sèche mais l'eau y est boueuse et cesse d'être utilisable à partir de janvier ou février².

Tout le Yatenga oriental est accessible aux bovins car la densité des puits est élevée. Malgré cela, on constate une grande frustration dans la population à propos de l'eau, surtout chez les éleveurs. Cela s'explique dans la mesure où la demande est très forte. Il faut également constater que la plupart des éleveurs dépendent de puits qui ne leur appartiennent pas et qu'ils se sentent difficilement tolérés parfois. Enfin, il semble bien qu'il y ait une diminution des disponibilités en eau.

"Sans qu'une analyse aussi sommaire soit en mesure de le prouver, elle laisse penser que le niveau de la nappe pendant la saison sèche de 1975 est probablement un des plus bas depuis une cinquantaine d'années"³

A ce propos, trois phénomènes semblent intervenir en même temps. C'est d'abord la baisse de la pluviosité depuis 10 ans; c'est ensuite un extraordinaire déboisement qui provoque une accélération du ruissellement au dépend des nappes; c'est enfin une pression trop forte de la demande qui épuise certaines réserves.

On a également l'impression d'un retrait des responsabilités locales vis-à-vis des puits. Les paysans n'ont nullement envie de creuser des puits au bénéfice des éleveurs et ces derniers affirment ne pas disposer de garanties suffisantes pour creuser des puits eux-mêmes. En fait, ce "retrait", d'ordre politique, est également technologique et semble ancien. Les techniques de fonçage importées (mossi ou peul) sont moins efficaces que celles utilisées par les populations précédentes.

"Ces puits dogon⁴ sont remarquables par les profondeurs et la tenue des terrains traversés (aucun revêtement en pierres sèches n'a été observé ni mentionné par les populations) ainsi que la grande hauteur d'eau qui reste captée en saison sèche. Ils sont pour

¹ Puits rudimentaires et temporaires creusés dans les alluvions.

² Surtout après les pêches collectives coutumières pratiquées régulièrement en octobre-novembre par les riverains.

³ BURGEAP, 1975.

⁴ Ils ont parfois 3 ou 400 ans.

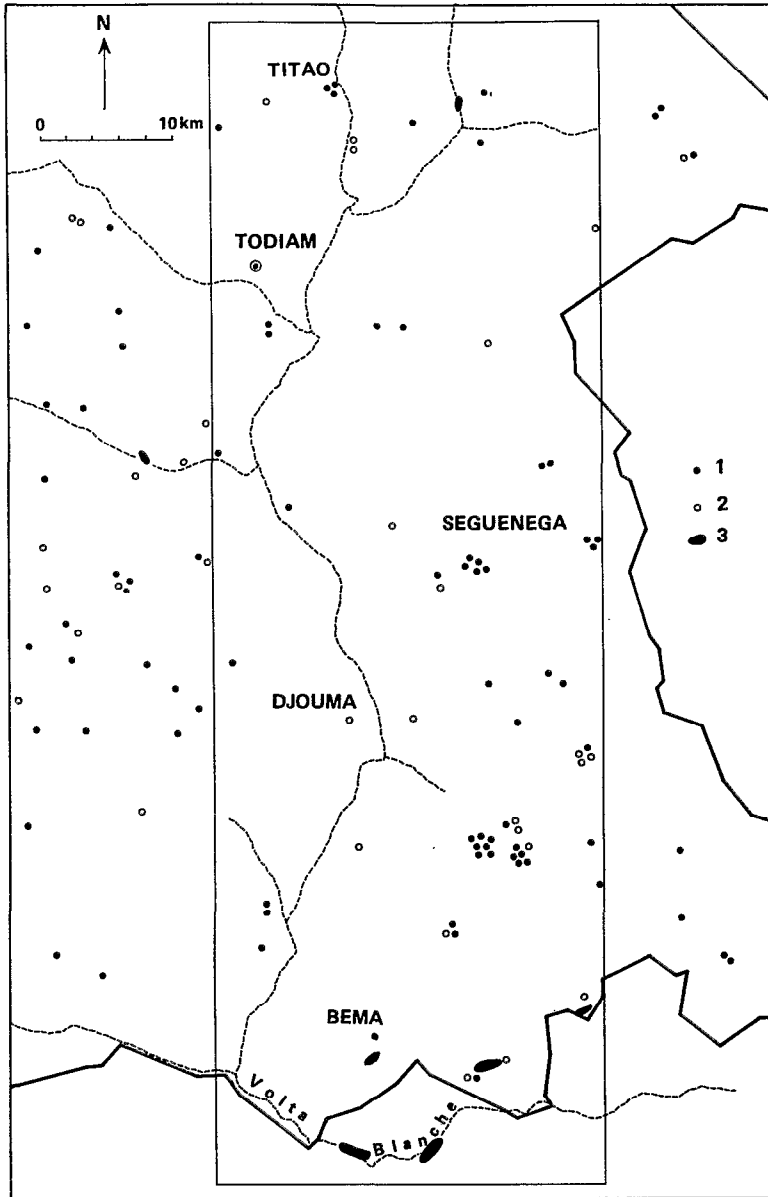


Fig. 17 - Puits modernes et puisards
 1. Puits "modernes" permanents.
 2. Puits modernes temporaires.
 3. Zones à puisards.

la plupart implantés dans les zones de cuirasse et argiles latéritiques aquifères en toute saison. Il est probable qu'ils ont été creusés alors que le niveau d'étiage de la nappe était beaucoup plus bas qu'actuellement. Ce sont souvent les meilleurs puits des villages¹."

Les risques que doivent prendre les puisatiers dans les terrains bouillants sont de moins en moins acceptés aujourd'hui, l'évolution des mœurs et la dégradation des liens de solidarité aidant.

Ainsi, là plupart des éleveurs du Yatenga se plaignent du manque d'eau et chacun espère de l'administration la création d'un barrage ou d'un puits. A vrai dire, cela surprend quant on connaît la situation du Gondo voisin (où la nappe est en général située à 70-100 mètres de profondeur) ou de certaines régions du Sahel. On peut être également surpris de voir négliger une mare comme celle de Goubré qui est peu utilisée et cela pour des raisons qui ne paraissent pas très convaincantes. Que les éleveurs et les paysans du Yatenga aspirent à avoir un bon puits à proximité de chez eux est une chose tout à fait compréhensible, mais il ne semble pas qu'une augmentation de l'équipement hydraulique en quantité et en qualité changerait radicalement les conditions d'existence des éleveurs, compte tenu des disponibilités maintenant limitées en pâturages. Une telle augmentation simplifierait certainement la vie quotidienne des bergers mais ne résoudrait en aucun cas les problèmes auxquels ils se heurtent aujourd'hui et qui sont d'un autre ordre.

L'expérience enseigne que les éleveurs peuvent parfois résoudre leurs problèmes d'eau s'ils le désirent vraiment: l'exemple récent du barrage de Béma le prouve mais il montre également que de tels problèmes s'inscrivent dans un contexte de relations humaines souvent difficiles. C'est à Boukary BARRY, ancien chef de Béma Silmi-mossi, que revient l'initiative de créer une retenue d'eau à Béma pour les éleveurs de ce village et des environs. Le barrage devait être construit par la population silmi-mossi mais les Mossi de Béma furent sollicités. Ces derniers participèrent aux premiers travaux en 1960 mais sans grand enthousiasme. La même année les eaux emportèrent la digue. Le manque d'intérêt des Mossi pour l'affaire accrut la déception et certains les accusèrent - à tort - d'avoir "aider" le barrage à céder...

En 1977, Issa BARRY, actuel chef de Béma Silmi-mossi a repris l'initiative et a pu bénéficier de l'assistance de deux Volontaires du Progrès². Cette fois, les Mossi se sont montrés franchement hostiles au projet et n'ont pas participé aux travaux. Aujourd'hui, la retenue d'eau est d'une superficie modeste (2-3 ha) mais les éleveurs se proposent de surélever le barrage au fil des ans.

¹ BURGEAP, 1975.

² Assistants techniques français.

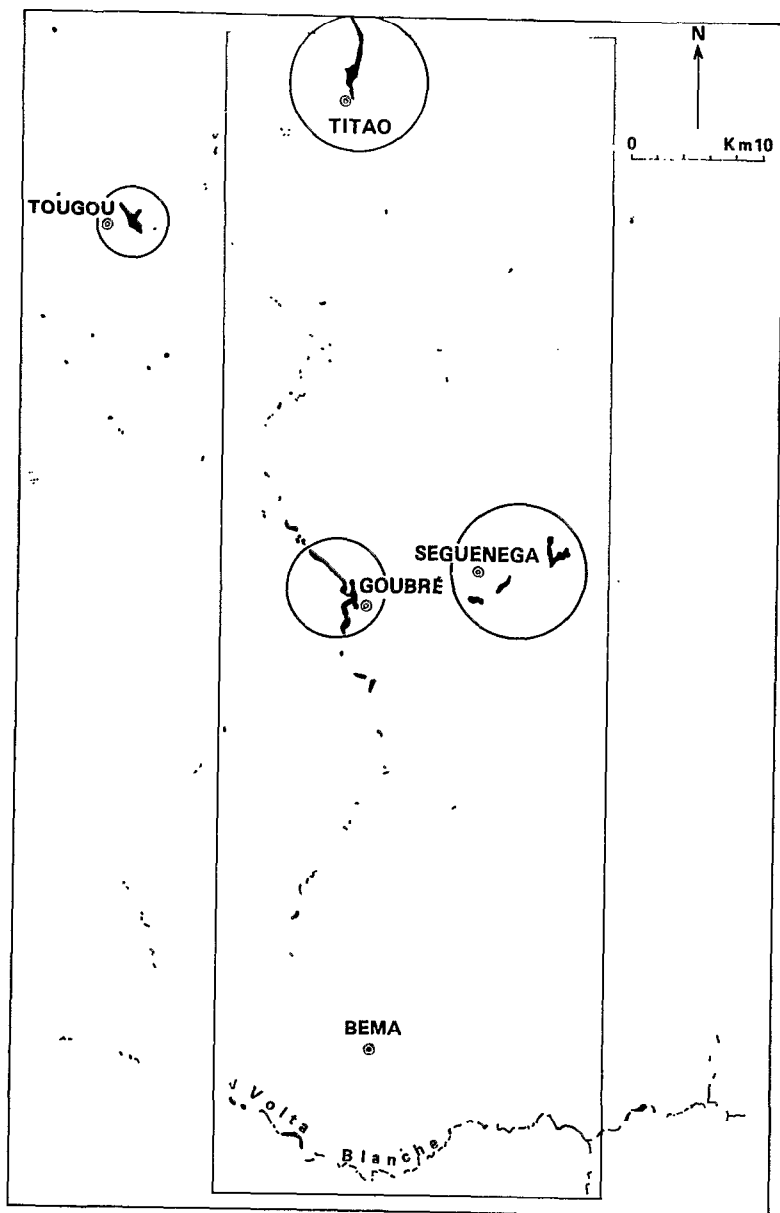


Fig. 18 - Mares permanentes (cerclées) et temporaires.

En fait, ce succès a été obtenu au prix d'une mésentente entre les deux groupes. Le site du barrage est localisé sur les terres de Béma Mossi mais le bas-fonds lui-même appartiendrait au chef des Silmi-mossi. La modestie de la retenue laisse supposer que l'hostilité des paysans au projet ne provient pas d'une question de terre. Il s'agirait plutôt d'un problème d'incompatibilité d'humeur... Il est en tout cas probable que le projet aurait tourné court ailleurs qu'à Béma face à une telle hostilité, même si celle-ci ne s'est jamais traduite par un refus net. Dans le cas précis de Béma, la personnalité du chef actuel, qui est un ancien fonctionnaire, a été pour beaucoup dans le fait que les Silmi-mossi ont pu passer outre les réticences de certains en donnant un aspect quasi-officiel à leur affaire grâce à l'intervention de deux conseillers étrangers intervenant avec la caution de l'administration. De nombreux villages d'éleveurs souhaiteraient certainement réaliser un tel projet mais il est probable que la perspective de complications dans les relations avec autrui les empêche d'aller plus avant. De toute façon, l'accord des maîtres de la terre ne suffit pas en général. La participation effective de tous aux travaux est indispensable car la taille des villages d'éleveurs est toujours faible, insuffisante en tout cas pour permettre de construire un barrage - aussi modeste soit-il - en saison sèche.

Le cas du barrage de Béma est exceptionnel. Les vraies conditions socio-politiques de l'accès à l'eau se manifestent surtout à propos des puits. Une fois qu'un terrain est donné ou prêté à un éleveur, qu'il soit peul ou silmi-moaga, il est libre d'y faire un puits même s'il n'a pas prévenu le donateur avant: "parce que l'eau est indispensable, on ne peut empêcher quiconque d'en chercher partout où il se trouve". Inversement, tout puits qui contient de l'eau est à la disposition de tous pour la consommation des personnes.

Si un éleveur désire faire un puits pour son bétail sur les terres mossi, il demande l'autorisation au propriétaire du pu-wegha qui peut parfaitement refuser. Ensemble, ils discutent des différents aspects de la chose. En fait, ces demandes sont rares car tout le monde est à peu près persuadé que même si l'accord est donné, les choses finiront par se gâter parce qu'un puits nouveau crée des besoins nouveaux et qu'alors l'auteur du puits apparaît souvent comme un concurrent du propriétaire de la terre qui souhaite - il en a le droit - profiter de l'eau, pour lui-même (ce qui n'est pas grave), pour son propre bétail, ou pour cultiver un jardin en saison sèche, ce qui élimine l'éleveur à plus ou moins long terme.

Considérant les relations inter-ethniques existant à propos de l'eau, le cas des puits "dogon" est remarquable. Ils sont considérés comme les mares naturelles, c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent à personne. La plupart font l'objet de tabous mais ceux-ci ne sont pas contraignants pour l'éleveur¹. Ces puits sont très utiles aux Peul parce qu'ils sont bien pourvus en eau et souvent éloignés des villages.

¹ Ne pas utiliser une puisette en cuir, enlever ses chaussures ou ne pas porter de perles lorsqu'on puise, etc....

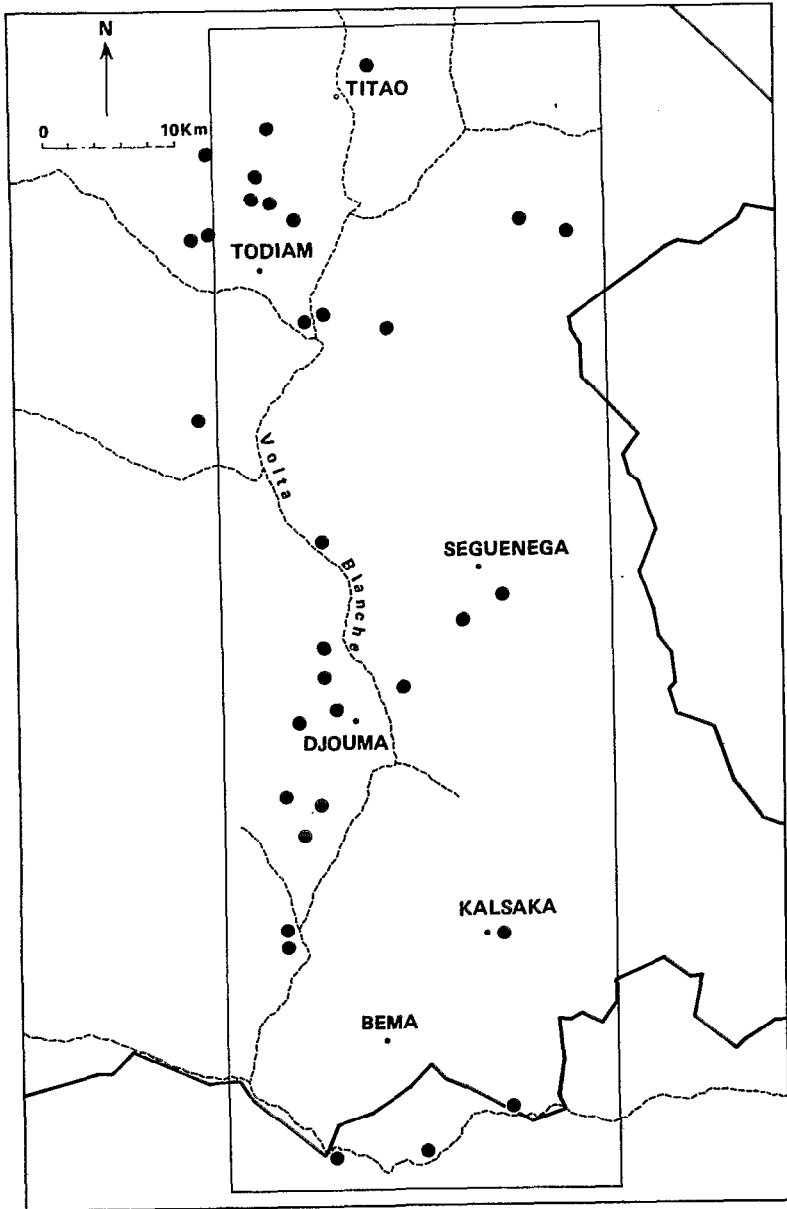


Fig. 19 - Terres salées. La plus réputée est celle de Kalsaka.

Dans certains cas, les paysans font des petites retenues pour collecter l'eau de ruissellement en saison des pluies pour avoir de l'eau de boisson près de leur champ pour la durée des travaux agricoles. L'interdiction d'y abreuver le bétail est formelle. C'est une source de querelles fréquentes.

Ce sont les utilisateurs qui creusent leur puits en général. Avant, un éleveur qui voulait faire un puits chez lui et qui ne disposait pas de main-d'oeuvre suffisante dans sa propre famille pouvait demander assistance à ses voisins, mossi ou non. Ces services étaient rendus gracieusement mais aujourd'hui, cela n'existe plus. Le prix à payer est alors de 3 000 à 3 500 F¹ suivant la nature des matériaux traversés. Ce n'est que lorsque le matériau devient trop dur qu'on fait appel au spécialiste - le forgeron en l'occurrence - qui possède seul les outils nécessaires. Les services du forgeron ont toujours été payants.

les terres salées

Avec l'herbe et l'eau, la "terre salée" constitue l'ensemble des matières premières de l'économie pastorale. Le problème posé par les cures de terre effectuées annuellement par le bétail d'Afrique occidentale sahélienne et sub-sahélienne est très mal résolu. D'ailleurs, peu de spécialistes se sont intéressés à la question. Que recherche le bétail lors de sa cure? Quels sont les éléments assimilés par l'organisme? Quelle est la fonction de cette assimilation sur l'état des animaux et leur croissance? Autant de questions auxquelles une littérature limitée et dispersée ne permet pas de répondre avec précision. Une chose est certaine : si le terme "salé" doit être réservé aux terres riches en sels de sodium, il faut admettre que les terres ainsi désignées ne méritent leur nom que rarement. Plus que le sel, ce sont les sulfates et les carbonates de calcium qui constituent l'originalité des sols intégrés par le bétail.

Au Mali voisin, LEPRUN J.C., 1975, déduit ainsi les raisons possibles de cure:

- "- Un besoin de purge ressenti par le bétail après la longue saison sèche. L'ingestion de sulfate peut aboutir à ce résultat.
 - L'ingestion d'argile pourrait constituer un pansement digestif ou simplement le symptôme d'un pica allotriophagique.
 - Des raisons physiologiques non évidentes pouvant provoquer, favoriser par le goût salé des sulfates, le besoin d'ingérer du calcium facilement assimilable (22 % de $So_4 Ca$ l'est) ou des oligoéléments indispensables.
- La géographie est un phénomène fréquent chez les mammifères en général et les ruminants en particulier".

¹ Francs CFA. 1 franc CFA vaut 0,02 francs français.

On voit que sur le plan zootechnique, la prudence est de rigueur.

L'analyse¹ des échantillons récoltés à Kalsaka n'a pas porté sur les oligoéléments. On peut résumer les résultats en signalant la faiblesse de la teneur en chlorure de sodium² mais l'importance des sulfates de sodium et de magnésium. La faible quantité des sels ne signifie d'ailleurs pas que le bétail ne les recherche pas lors de la cure.

La localisation des "terres salées" interfère peu sur la mobilité pastorale car seules les terres locales sont utilisées (fig. 18): aucun troupeau ne quitte la région pour aller faire sa cure annuelle dans des zones plus septentrionales, au nord de Djelgodji où existent des "terres salées" de grande réputation.

Un certain nombre de terres sont devenues inaccessibles au bétail par envahissement des cultures, or elles étaient utilisées normalement en septembre alors que la récolte n'est pas encore faite.

De plus en plus, les éleveurs sont contraints d'acheter du sel en plaques qui vient du désert (Taoudenit), compte tenu de l'impossibilité d'accéder maintenant à certaines terres ou de l'épuisement des autres.

Au terme de cette présentation des potentialités pastorales, le milieu apparaît peu différencié. Une mare permanente fait peut-être défaut à la région de Béma² mais cela est en grande partie compensé par le fait que la Volta Blanche et ses abords contiennent localement des nappes alluviales exploitables par des puisards.

Au total, c'est bien la médiocrité des pâturages et leur encombrement par les cultures qui apparaît comme le trait le plus marquant de la nature peul au Yatenga.

¹ La conductivité est toujours inférieure au seuil admis pour déclarer un sol salé (conductivité égale ou supérieure à 1 000 micro mkos/cm/cm). Analyse d'échantillon réalisée aux laboratoires de l'ORSTOM de Hann à Dakar.

² Le nouveau barrage de Béma remédiera peut-être à cela.

LA MOBILITÉ SAISONNIÈRE
DES HOMMES ET DU BÉTAIL

*"La vie, ha! tu parles!
Ce n'est plus la vie mais la débrouille!"*

Un des premiers problèmes à résoudre lors de notre prise de contact était de savoir qui devait être considéré comme "pasteur". Le cas de groupes exprimant un idéal pastoraliste et prônant un genre de vie basé sur l'élevage extensif est bien sûr facile à résoudre, que leurs ressortissants aient beaucoup de bétail ou non. Il n'y a donc pas de problèmes à propos des Peul Fittobé, qui ont tous été visités.

La situation était déjà moins nette chez les Torobé, bien qu'on les considère comme Peul au Yatenga, donc, implicitement "pasteurs". Au Fouta, leur vocation n'était pas vraiment pastorale. Au cours de leur migration, surtout au 19^e siècle, elle a été souvent guerrière¹. Aujourd'hui elle est presque autant religieuse que pastorale ou agricole.

Une minorité seulement des Rimaïbé a du bétail et ceci est un fait récent. La remarque vaut également pour les paysans mossi et même pour les Silmi-mossi qui ne sont pas tous éleveurs.

problème de méthode

Il n'y a pas des pasteurs d'un côté et des paysans de l'autre, mais plutôt un idéal pastoraliste prôné par les Peul et une gamme de situations variées qui tendent plus ou moins vers cet idéal, allant, au Yatenga, du paysan sans bétail au pasteur qui se veut tel mais qui cultive toujours un peu ou prou.

¹ "La force seulement!"

Ainsi apparaît une série de catégories qu'on peut classer comme suit:

- . Paysans (Mossi, Kurumba et Rimaïbé) sans bétail bovin¹.
- . Paysans possédant quelques têtes de bovins dans le but de thésauriser quelques bénéfices acquis, par exemple, par le petit commerce ou la migration à l'étranger. Dans ce cas les animaux sont presque toujours confiés aux Peul ou aux Torobé, parfois à des Silmi-mossi.
- . Paysans disposant d'un troupeau de quelques têtes à quelques dizaines de têtes et s'en occupant eux-mêmes. Les troupeaux du village sont parfois groupés et vont au pâturage sous la garde collective des enfants.
- . Silmi-mossi ne possédant que quelques animaux ou pas du tout. Ils peuvent être assimilés aux gens relevant des trois premières catégories. Ce sont des agriculteurs. Le fait d'être pauvre en bétail ne les laisse certes pas indifférents mais ce n'est pas un drame personnel comme chez les Peul.
- . Torobé: les cas que l'on rencontre dans le canton torodo de Todiam sont très variés. Anciens aristocrates (sorte de moines-soldats) déçus, certains Torobé se sont assez bien reconvertis dans l'élevage. D'autres n'ont pu ou n'ont pas voulu le faire. D'autres encore sont marabouts et vivent presque uniquement de leur ministère en s'absentant d'ailleurs souvent et longtemps du Yatenga. D'autres, comme les membres de la famille du chef de Todiam, possèdent un troupeau mais le confient à des bergers et n'ont aucun contact avec les animaux. En fait, leur projet de société est très proche de celui des Peul dont ils se veulent un peu les "pères spirituels", mais l'Islam est vraiment la raison d'être de Todiam.
- . Eleveurs Peul (DIALLO, BARRY essentiellement). Leur idéal est le genre de vie pastoral mais la situation parfois critique dans laquelle ils se trouvent pour des raisons écologiques fait que l'effectif du troupeau est un critère insuffisant pour distinguer par exemple le pasteur en difficulté (qui a perdu des animaux et qui cultive beaucoup) du paysan prospère qui épargne en se constituant un troupeau. Les sous-types sont nombreux :
 - a) Peul célibataire berger d'autrui (autre Peul, Mossi, etc...). C'est un salarié. On le rencontre rarement au Yatenga où la taille modeste des troupeaux ne permet pas un propriétaire de bétail de s'offrir les services d'un berger, aussi modeste que soit le salaire²

¹ C'est le cas de la majorité des paysans du Yatenga.

² Un veau ou une génisse par an en général et une quantité de lait correspondant à la consommation personnelle du berger qu'il peut troquer en partie contre du mil.

- b) Peul gardant des animaux d'origines diverses (appartenant à des propriétaires différents: Peul, Mossi, Rimā-bé...). Son autonomie est plus grande que dans le cas précédent.
- c) Peul relevant du cas précédent mais possédant lui-même quelques têtes.
- d) Peul possédant la majorité des animaux du troupeau dont il s'occupe.
- e) Peul possédant la totalité de son troupeau.

Dans tous ces cas (sauf a), l'éleveur cultive ou fait cultiver son champ. Le cas "idéal" que l'on peut parfois rencontrer ailleurs en Haute-Volta de l'éleveur vivant uniquement de son troupeau sans cultiver n'existe pas au Yantenga. Certains Silmi-mossi ou Torobé peuvent sans inconvénient être assimilés aux sous-types b, c, d ou e.

Le sous-type e contient lui-même des situations variées suivant l'importance du troupeau. Cependant, les effectifs dépassant la moyenne voltaïque¹ de 40 têtes par famille sont rares.

Une telle variété de cas n'est pas une source de problèmes si on se propose d'étudier l'élevage dans ses différentes techniques. Il n'en va pas de même si un des préliminaires à la démarche consiste à considérer que le pastoralisme est un mode d'élevage parmi d'autres (et même plus que cela, une conception de la vie) qui mérite d'être étudié en tant que tel. Dans ce deuxième cas deux problèmes se posent:

- . le pastoralisme est-il réellement un genre de vie spécifique?
- . comment distinguer sur le terrain le pasteur des autres éleveurs?

La réponse à la première question était un postulat préalable à la recherche qui fut confirmé par les premiers résultats². La deuxième question pose un problème de méthode qui peut être résolu à l'aide de quelques conventions. Considérons pour l'instant qu'il fallait prendre en compte tous les troupeaux (sinon tous les propriétaires) pour avoir une idée précise de la charge animale globale. On a ensuite éliminé tous les gens ne s'occupant pas eux-mêmes de leurs animaux.

¹ BENOIT M., 1977a.

² Voir les publications déjà citées, notamment BENOIT M., 1977b, et le chapitre 1 du présent texte.

D'une manière générale tous les Peul, Torobé et Silmi-mossi s'occupant d'un troupeau, aussi modeste soit-il, ont été enquêtés, même s'ils n'en étaient pas propriétaires. Par contre les paysans (Kurumba, Mossi et Rimaïbé) n'ont été contactés que si leurs voisins ou divers informateurs les considéraient comme des éleveurs, l'enquête confirmant la chose ou non. Ainsi, un Dimadio possédant 20 têtes et les confiant à un Peul n'a pas été enquêté alors que ce dernier l'a été même s'il ne détenait pas d'animaux en propre.

la charge animale

Malgré les limites arbitraires choisies comme cadre d'investigation, l'estimation de la charge animale est assez facile parce que le mouvement des troupeaux est relativement modeste. Peu d'animaux sortent des limites définies et peu y entrent. On peut considérer que les mouvements marginaux s'annulent. Quant à l'effectif des troupeaux en cours de migration, son estimation a été assez facile puisqu'on a pu retrouver les propriétaires restés provisoirement sur place¹.

Le dénombrement de l'effectif total est une cumulation d'estimations ou de dénombrements effectués au niveau de chaque troupeau. On a procédé par comptage direct ou par comptage des veaux de l'année, ce qui permettait de déduire l'effectif approximatif du troupeau à l'aide d'un coefficient obtenu grâce à une pyramide des âges théorique².

Estimation des effectifs de bétail:

	Nombre de têtes	Nombre de troupeaux	Taille moyenne des troupeaux
Torobé	4 155	247	16,8
Peul	2 795	103	27,1
Silmi-mossi	3 530	136	26,0
Mossi	1 890	70	27,0
Rimaïbé	415	30	14,0
	12 785	586	21,8

¹ On a distingué en fait l'éleveur "émigré définitif" de celui qui est en cours de migration, les bergers et le troupeau précédant alors le reste de la famille de plusieurs années parfois.

² Méthode déjà utilisée dans le Boobola. On sait qu'il est exclu de demander à un Peul le nombre de ses animaux.

Il a paru raisonnable d'ajouter un effectif sous-estimé de 20 %.

Effectifs corrigés et arrondis:

	Nombre de têtes	Taille moyenne des troupeaux
Torobé	5 000	20
Peul	3 400	33
Silmi-mossi	4 200	31
Mossi	2 300	33
Rimaïbé	500	17
	15 400	26 ¹

Pour avoir une idée plus exacte de la charge, il convient d'ajouter à cet effectif celui du petit bétail qui représente environ 3 000 UBT². La charge peut alors être calculée:

	Nombre d'ha par UBT	Nombre d'UBT au km ²
Par rapport à la surface totale (2 700 km ²)	14,6	6,9
Par rapport à la surface pâturable en saison sèche (2 350 km ²)	12,7	7,9
Par rapport à la surface non cultivée (2 200 km ²)	11,9	8,4
Par rapport à la surface non cultivée et pâturable (1 850 km ²)	10,0	10,0

Ces valeurs correspondent à peu près à la moyenne voltaïque, or nous sommes ici sur les plus mauvais pâturages du pays et dans une région où le taux d'occupation du sol est certainement le plus élevé.

¹ Chiffre modeste : au Boobola il est de 50-55 têtes.

² Unité de Bétail Tropical, soit un animal standard de 250 kg poids vif.

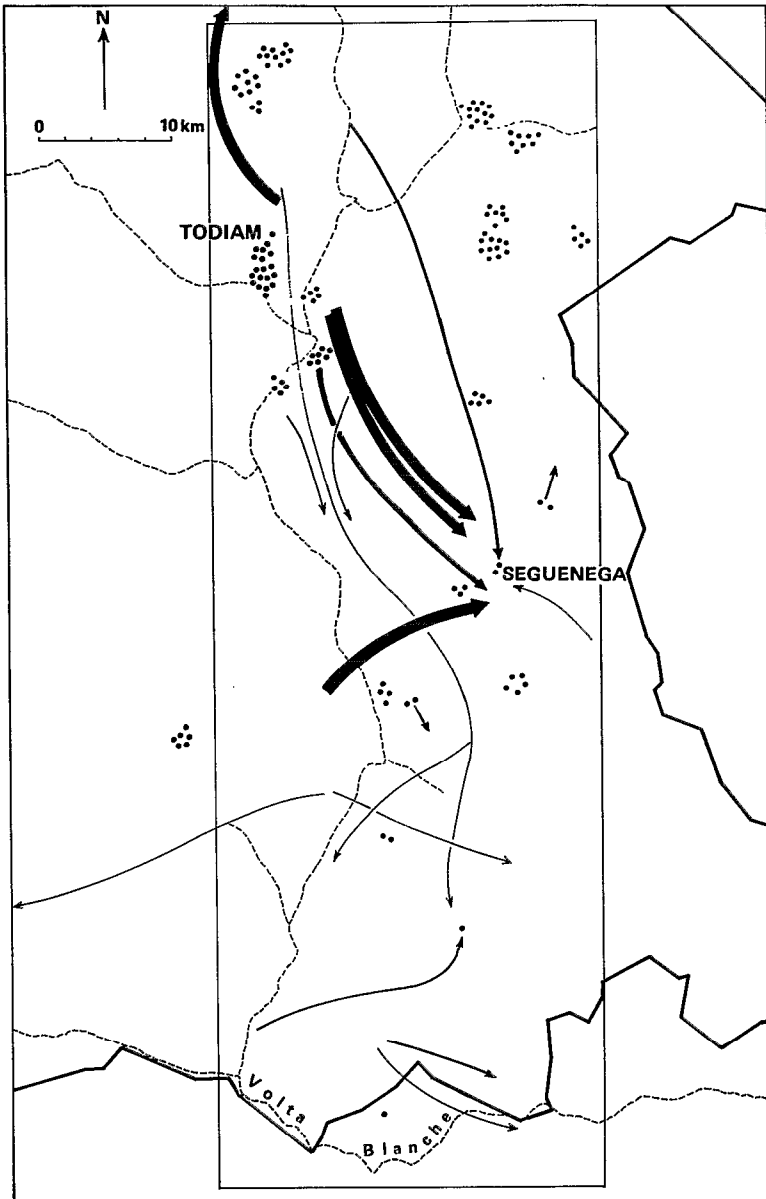


Fig. 20 - Transhumance peul et torodo de saison des pluies.

le comportement saisonnier des troupeaux

Convenons d'appeler "transhumance" un déplacement cyclique (saisonnier) et simultané du troupeau et d'une partie de la famille excluant le transport d'une part importante du capital domestique (habitation notamment).

Lorsque le troupeau rentre tous les soirs de l'année au gallé¹ ou simplement au village (par exemple sur le champ familial pour le fumer) nous parlerons de "sédentarité".

Si on définit le nomadisme comme un genre de vie impliquant un déplacement simultané de tout le troupeau et de toute la famille chargée de l'ensemble de ses impédiments (habitat compris), on constate qu'il n'y a au Yatenga que des éleveurs transhumants ou sédentaires.

Si au cours de l'année, pendant plusieurs mois ou même quelques semaines, le troupeau et son(s) berger(s) ne rentrent pas au village, nous le considérerons comme étant en transhumance à ce moment là, quelle que soit la durée de l'absence et l'éloignement par rapport au lieu de résidence de la famille et quelle que soit l'époque de l'absence.

A propos des troupeaux peul et torobé, on remarque que les "grandes" transhumances sont de l'ordre d'une vingtaine de kilomètres (fig. 19). Quelques circuits éloignent les troupeaux de 50-60 km, mais ils sont rares. Une telle mobilité est faible par rapport à celle des troupeaux du Boobola, où la transhumance parcourt couramment plus de 150 km.

En fait, la plus grande partie des troupeaux qui se déplacent ici (soit en saison des pluies, soit en saison sèche) effectuent un simple va et vient, en général compris entre 5 et 20 km.

Concernant l'importance de la mobilité et l'orientation des déplacements des troupeaux peul et torobé, on peut assez facilement diviser la zone d'étude en trois parties: le quart Nord (région de Todiam-Titao), le quart Centre-Nord (région de Bassanga-Séguénéga) et la moitié méridionale (région de Djouma-Béma).

Dans la région de Titao-Todiam, les sédentaires sont majoritaires². Les transhumants se déplacent en général en saison sèche pour pouvoir fréquenter quelques puits favorables ou pour se rapprocher du barrage de Titao. Un seul village, représentant un dizaine de familles, envoie ses troupeaux en transhumance en saison des pluies vers le nord.

¹ Ensemble des huttes rangées autour d'une cour et occupées par une famille. Plur. galledji.

² Sur les figures, les flèches ne représentent pas uniquement les troupeaux transhumants. Un troupeau peut être sédentaire suivant la définition donnée mais utiliser pendant une période de l'année des parcours éloignés du campement: dans ce cas il fait l'objet d'une flèche au même titre qu'un autre troupeau du même village qui utilise les mêmes parcours mais sans rentrer tous les soirs au village (et considéré alors comme transhumant).

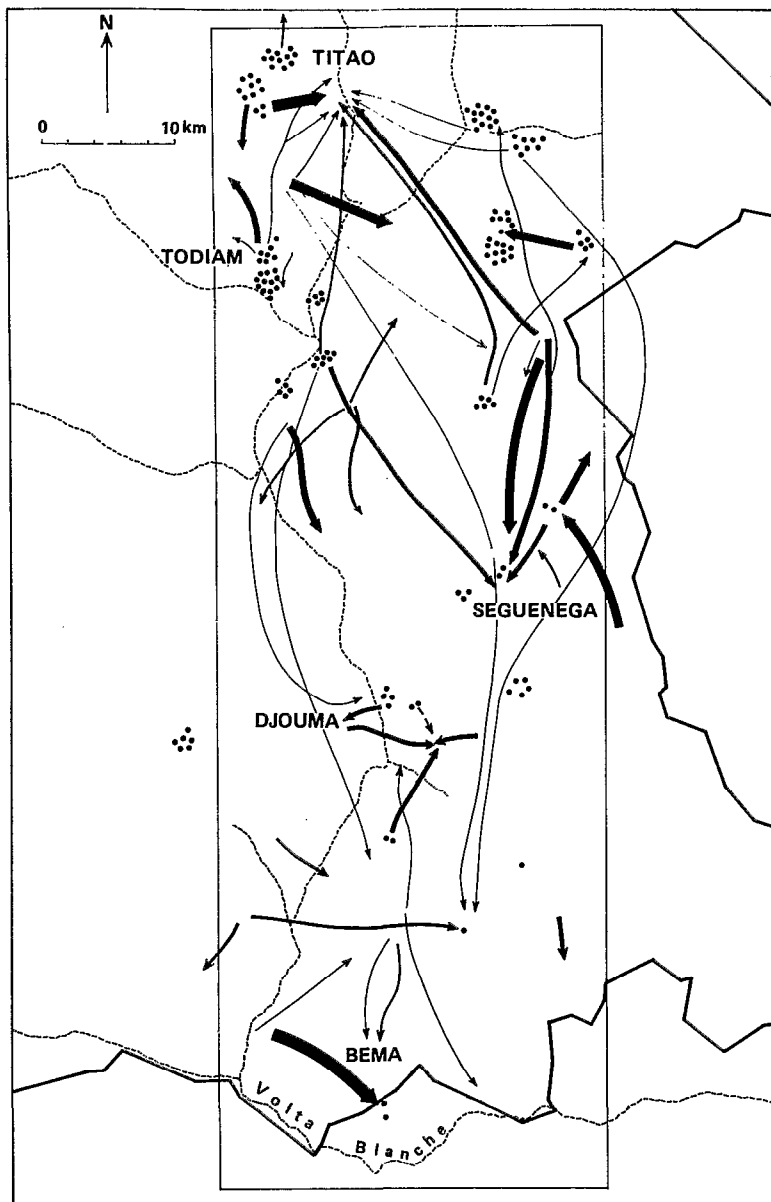


Fig. 21 - Transhumance peul et torodo de saison sèche.

Dans la région de Bassanga-Séguénéga, les familles sédentaires sont très minoritaires. Le quart des transhumants se déplacent en saison des pluies, le reste en saison sèche. Quelle que soit l'époque, les déplacements sont presque tous orientés vers les horizons de Séguénéga où vers les mares situées près de cette ville. Fait remarquable, la mare de Goubéré, sur la Volta, n'a pas un rôle très attractif: la qualité de l'eau serait détériorée par les pêcheurs qui sillonnent la mare, les débris de poissons, etc.... et les ha-maçons des lignes de fond rendraient les lieux dangereux pour le bétail...

Dans la moitié sud de la zone (région de Séguénéga-Béma) les sédentaires sont rares mais les transhumances sont très courtes. Elles interviennent en saison sèche plutôt qu'en hivernage. Aller plus au nord en saison sèche est inutile compte tenu de la saturation des parcours autour des mares de Séguénéga et de Titao; quant aux petites mares pérennes de la Volta en aval de son coude, elles ne sont pas utilisables car les pêches coutumières détériorent la qualité de l'eau par piétinement.

D'une manière générale, la proportion des familles peut et torobé pratiquant la transhumance croît du nord vers le sud mais la longueur des déplacements diminue en devenant plus homogène.

A l'intérieur d'un même village, l'identité des comportements est remarquable. Si la transhumance est pratiquée, elle l'est par la presque totalité des familles et elle est presque toujours du même type. Le départ et le retour ont presque toujours lieu à la même époque et ce sont les mêmes parcours et les mêmes points d'eau qui sont en général utilisés.

Excepté le quartier de Tollo près de Titao, il n'y a pas de familles silmi-mossi éleveurs au nord de Séguénéga. Une faible majorité de Silmi-mossi sont sédentaires. Comme les Peul Fittobé du sud, ceux de la région de Yotto, Bérenga et Béma n'utilisent pas la mare de Goubéré. Ils fréquentent très peu celle de Séguénéga. Les transhumances d'hivernage sont presque aussi nombreuses que celles de saison sèche. Elles correspondent à la recherche d'un gardiennage plus facile en saison des pluies (on s'éloigne des cultures) et à la quête de puits suffisants en saison sèche. L'ensemble des mouvements rappelle celui des Peul de la région. Des zones de concentration n'apparaissent pas avec évidence sauf, dans une certaine mesure, au sud-est de Béma.

La grande majorité des Rimaïbé éleveurs vivent dans le nord (région de Titao-Pétane) où ils sont tous sédentaires à une exception près. Dans le sud, quelques familles transhumant, encore deux d'entre elles peuvent-elles être considérées comme des transhumants exceptionnels, le troupeau et les bergers ayant quitté les parcours habituels pour prospecter, dans les régions de Boussé et Yako situées plus au sud, de nouveaux pâturages.

Certains éleveurs mossi pratiquent également la transhumance. Leurs déplacements sont très semblables à ceux des autres éleveurs de la moitié sud de la zone. Quelques familles cependant s'orientent nettement vers le sud comme certaines familles silmi-mossi.

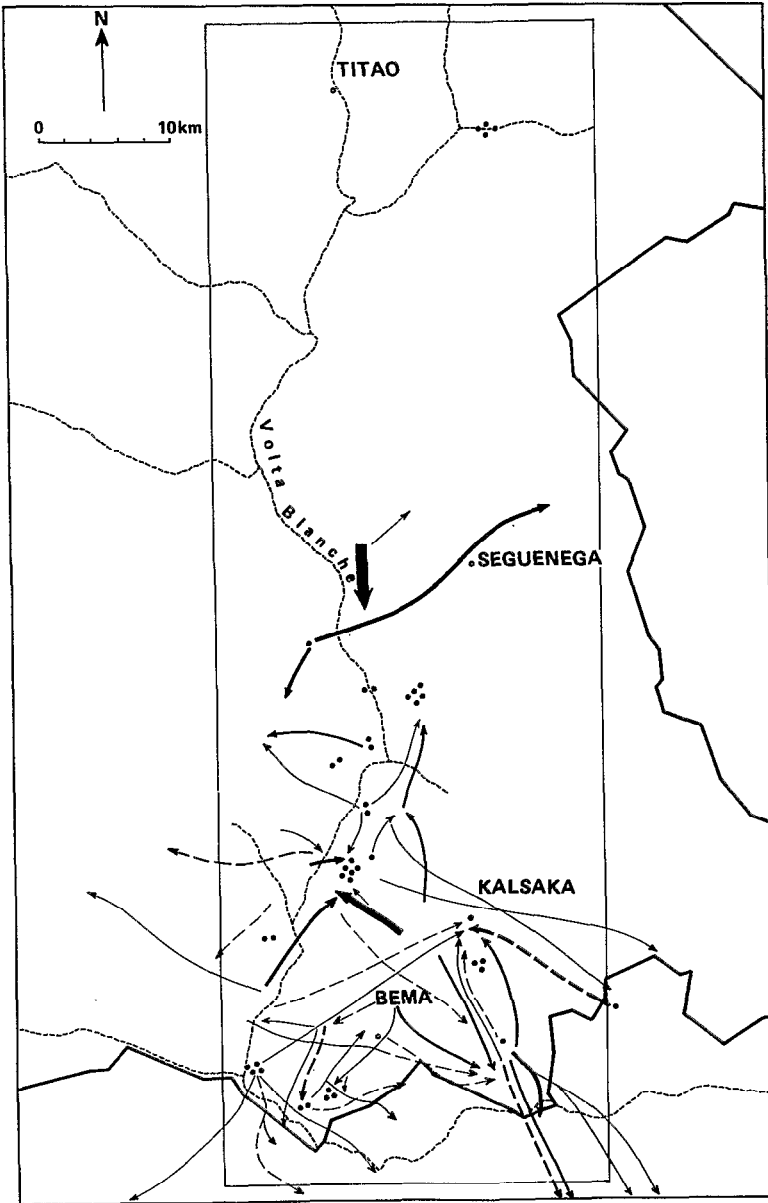


Fig. 22 - Transhumance silmi-mossi, la transhumance d'hiver-nage est représentée en tiretés. Les points représentent les familles sédentaires utilisant des parcours identiques toute l'année.

La résultante de tous ces déplacements ne provoque pas en fait de variations de charge spectaculaires comme le montre les figures 24 à 26. En effet, les transhumances d'hivernage, liées à la pression des cultures sur les parcours, occupent des pâturages que d'autres troupeaux récupèrent en saison sèche pour des raisons liées à l'eau. Cela explique que la charge varie peu. C'est surtout vrai dans le sud, autour de Béma. Dans le nord, une légère diminution de la charge intervient entre les mois de janvier et août dans les environs de Saïgouma-Todiam provoquée par un regroupement des troupeaux autour de Séguénéga. Cette variation n'est qu'apparente car, souvent, les parcours restent identiques: au lieu d'abreuver le troupeau au village on le fait aux mares de Titao et Séguénéga en campant près de ces points d'eau, mais les animaux continuent d'utiliser le même pâturage.

les effets de la sécheresse de 1971 et 1972

Les circonstances climatiques exceptionnellement défavorables des années 71 et 72 ont incité à vérifier si cette mobilité saisonnière des troupeaux avait varié au cours des dernières années. Cela a été fait sur 6 ans, de façon à bénéficier à la fois d'une période suffisamment étendue pour être significative et assez modeste pour garantir la fiabilité des renseignements obtenus.

On a procédé à une typologie des parcours annuels actuels (1973) à l'aide de 3 critères :

- . existence ou absence de déplacements saisonniers (le troupeau est sédentaire ou transhumant);
- . époque de la transhumance (saison des pluies ou saison sèche);
- . localisation des parcours de transhumance (ceux-ci restent stables ou non).

Ces trois critères ont été enquêtés sur 6 ans au niveau de chaque famille. Cela permet de percevoir grossièrement une éventuelle évolution dans le comportement saisonnier. Dix cas sont apparus :

1. sédentaires en 1973 qui l'ont toujours été depuis 1968;
2. sédentaires en 1973 qui transhumaient avant 1968 en saison des pluies;
3. sédentaires en 1973 qui transhumaient en saison sèche;
4. transhumants en saison sèche en 1973 qui étaient sédentaires en 1968;
5. transhumants en hivernage en 1973 qui l'ont toujours été et cela sans changer de parcours;
6. transhumants en saison sèche en 1973 qui l'ont toujours été et cela sans changer de parcours.
7. familles dont le comportement de 1973 est le même que celui de 1968 mais a changé entre temps 1 fois;
8. familles dont le comportement a varié sur plusieurs années;
9. familles pratiquant une double transhumance (1 en hivernage, 1 en saison sèche) et ayant toujours pratiqué ainsi;
10. autres cas et situation exceptionnelle (notamment familles installées dans le village d'enquête depuis moins de 6 ans).

Ils se répartissent de la façon suivante:

	Peul	Torobé	Peul + Torobé	Silmi- mossi	Mossi	Rimaïbé	Ensemble
1	47	72	65	58	78	80	65
2	16	4	7	0	1	0	5
3	24	3	9	0	1	0	6
4	0	1	1	4	1	10	1
5	0	1	1	0	4	0	1
6	0	3	2	6	6	0	3
7	0	6	4	18	6	0	7
8	11	7	8	12	0	0	8
9	0	3	2	0	0	0	2
10	2	0	1	2	3	10	2
	100%	100%	100%	100%	100%	100%	100%
Effec- tif	103	247	350	136	70	30	586

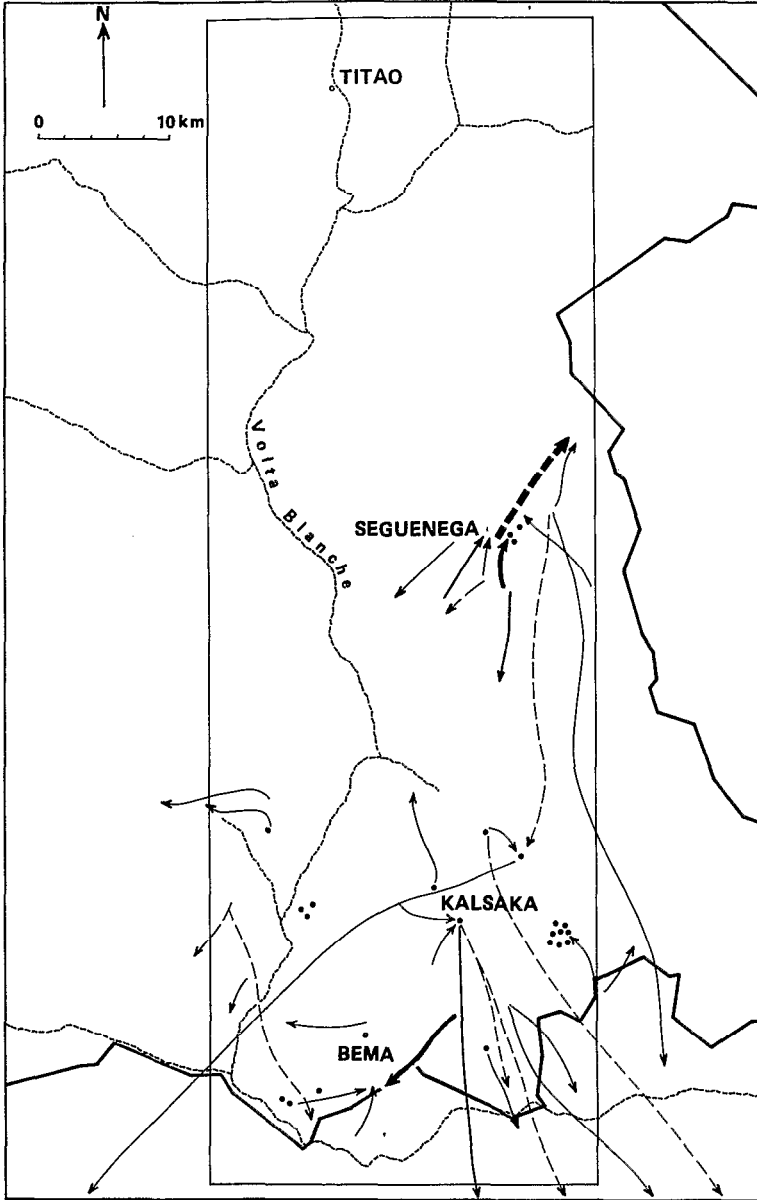


Fig. 23 - Transhumance mossi. La transhumance d'hivernage est représentée en tiretés. Les points représentent les familles sédentaires utilisant des parcours identiques toute l'année.

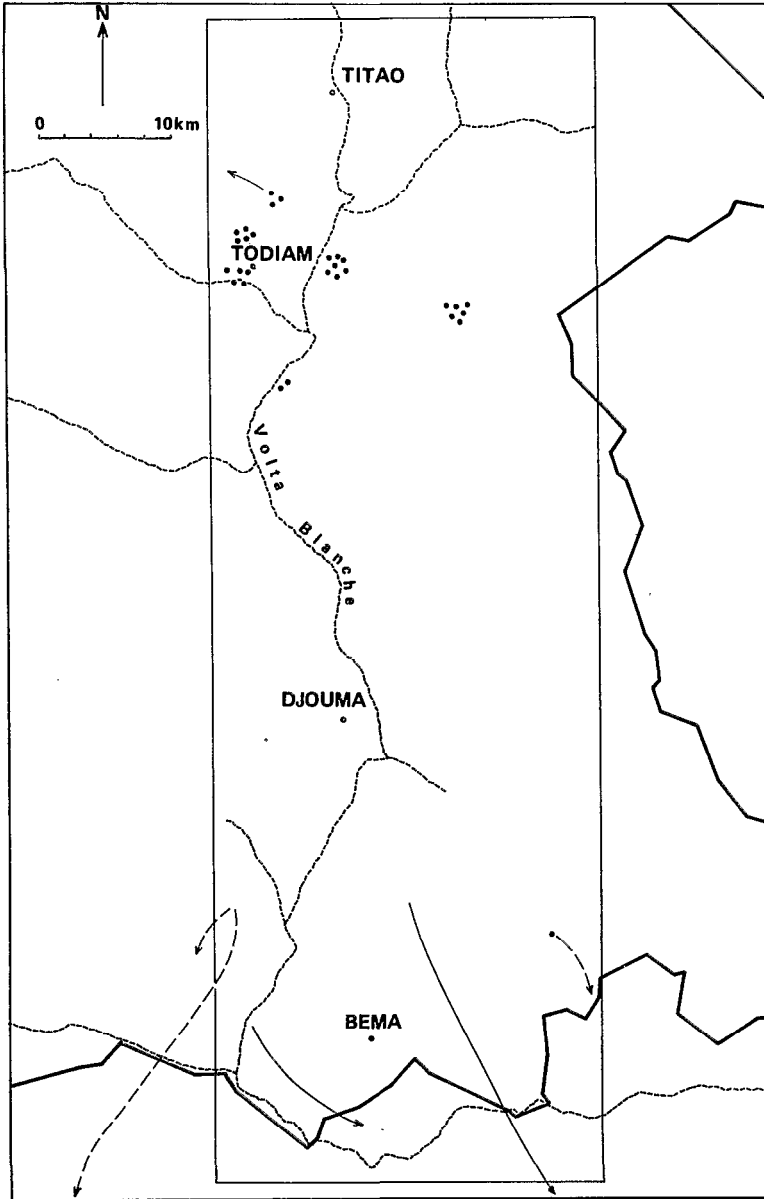


Fig. 24 - Transhumance rimaïbé. La transhumance d'hivernage est représentée en tiretés. Les points représentent les familles sédentaires utilisant des parcours identiques toute l'année.

Quel que soit le comportement actuel (transhumance ou sédentarité) les Peul sont incontestablement les éleveurs les plus souples dans l'utilisation des parcours disponibles. Une majorité d'entre eux (53 %) a modifié sa façon de faire au cours des six dernières années. Par contre la très grande majorité des Torobé (76 %) ne l'a pas fait, ainsi que les Silmi-mossi (64 % de comportements stables), 88 % des éleveurs mossi et la totalité des Rimaïbé.

Chez les Peul, cette souplesse ne se traduit d'ailleurs pas par une plus grande mobilité du bétail et des bergers, au contraire: l'évolution tend ici vers une plus grande sédentarité (catégories 2 et 3). Ce fait n'a pas empêché 11 % des familles de modifier leur comportement vers plus de mobilité mais cela ne constitue pas une option nette. La plupart de ces tentatives émanent de sédentaires.

Chez les Torobé, la sédentarité est nettement plus forte (72 %) que chez les Peul. La tendance à la fixation des troupeaux est plus faible chez ceux qui transhumaient habituellement. Comme chez les Peul, un certain nombre de sédentaires ont essayé de trouver une certaine forme de mobilité au cours des six années.

La situation chez les Silmi-mossi s'est révélée être légèrement différente: la proportion de sédentaires "stables" est de 58 %, donc majoritaire mais somme toute modeste pour la région par rapport aux Torobé par exemple. Il n'y a pas diminution de la mobilité saisonnière comme chez les Peul. On note même quelques tentatives (4 %) de sédentaires s'étant mis à pratiquer la transhumance.

Chez les Rimaïbé et les Mossi, le conformisme est de règle: forte sédentarité stable et stabilité dans la transhumance pour les quelques éleveurs qui la pratiquaient.

D'une façon générale, à part la sédentarisation ou l'émigration, les solutions offertes sont peu variées compte tenu de la saturation de l'espace par le bétail et de l'homogénéité du milieu.

Les tentatives de changement du comportement chez les Peul et les Silmi-mossi émanent presque toutes de sédentaires qui, après avoir tenté de transhumer pendant 1 an ou 2, se sont tous stabilisés à nouveau sans que la situation soit redevenue idéale pour autant. De toute façon, le sort des troupeaux au Yatenga est très voisin, qu'ils transhument ou non. Cela est confirmé par le fait que le type de pâturage utilisé est, pour un groupe donné, strictement identique depuis 6 ans à saison égale. Les éleveurs du Yatenga ne posent d'ailleurs plus le problème du pâturage en terme de qualité mais simplement de quantité.

Tous les troupeaux consomment la même chose à une époque donnée. La seule exception est l'utilisation des chaux qui n'est pas la même chez les Peul et Torobé d'une part et chez les Silmi-mossi et Mossi d'autre part.

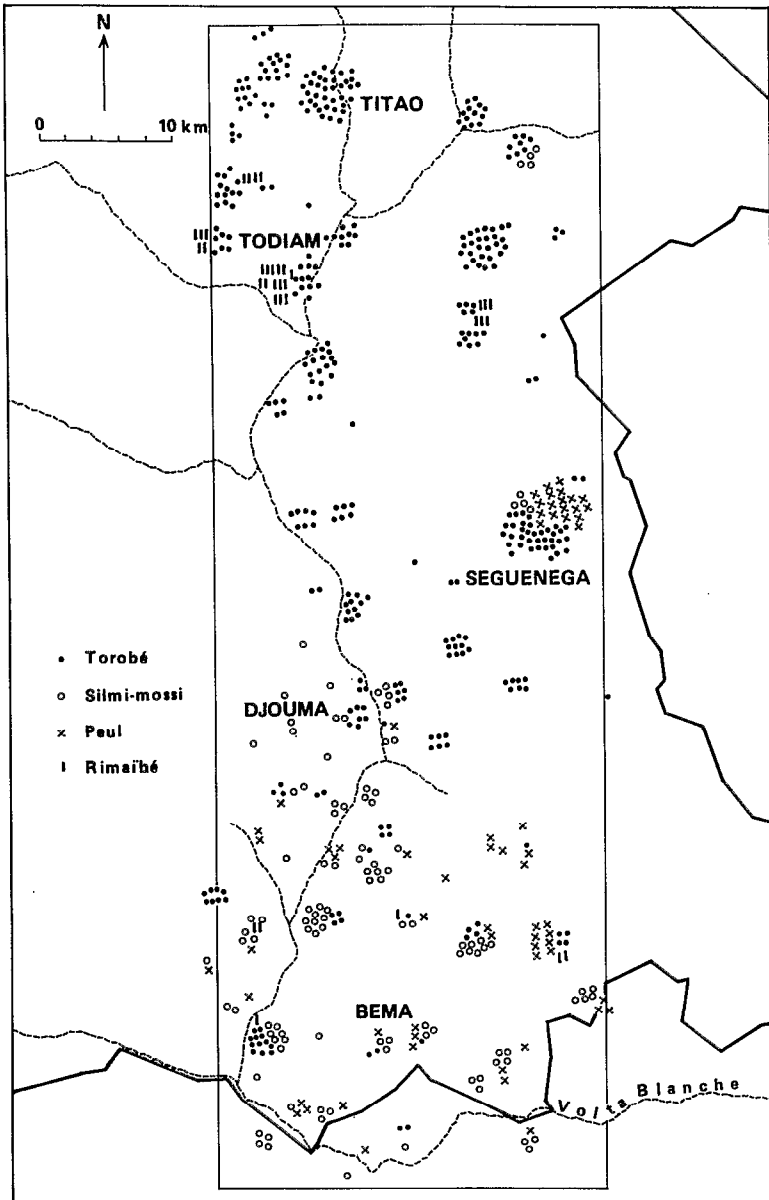


Fig. 25 - Localisation des troupeaux en janvier 1973.
1 signe = 1 troupeau

<i>Troupeaux peul et torobé (1973)</i>	Novembre Décembre	Mars Avril	Juillet Août
<i>Ont consommé essentiellement :</i>			
. des espèces annuelles	27	45	82
. des espèces pérennes	9	1	4
. des espèces hydrophiles	0	0	14
. des espèces arbustives	1	26	0
. des chaumes	63	28	0
	100%	100%	100%

Troupeaux silmi-mossi (1973)

<i>Ont consommé essentiellement :</i>			
. des espèces annuelles	64	13	95
. des espèces pérennes	14	0	2
. des espèces hydrophiles	1	0	3
. des espèces arbustives	0	5	0
. des chaumes	21	82	0
	100%	100%	100%

Troupeaux mossi (1973)

<i>Ont consommé essentiellement :</i>			
. des espèces annuelles	63	29	100
. des espèces pérennes	7	0	0
. des espèces hydrophiles	0	1	0
. des espèces arbustives	0	1	0
. des chaumes	30	69	0
	100%	100%	100%

En fait les éleveurs silmi-mossi et surtout mossi, très intégrés au monde paysan peuvent limiter la vaine pâture à leur profit et se réserver l'utilisation des chaumes au moment où le pâturage naturel est dans le plus mauvais état (mars-avril) alors que les Peul envoient leurs troupeaux sur les champs récoltés le plus tôt possible, c'est-à-dire dès les mois de décembre et janvier. Cela explique que les chaumes ne sont pas consommés à l'époque la plus adéquate par les troupeaux peul.

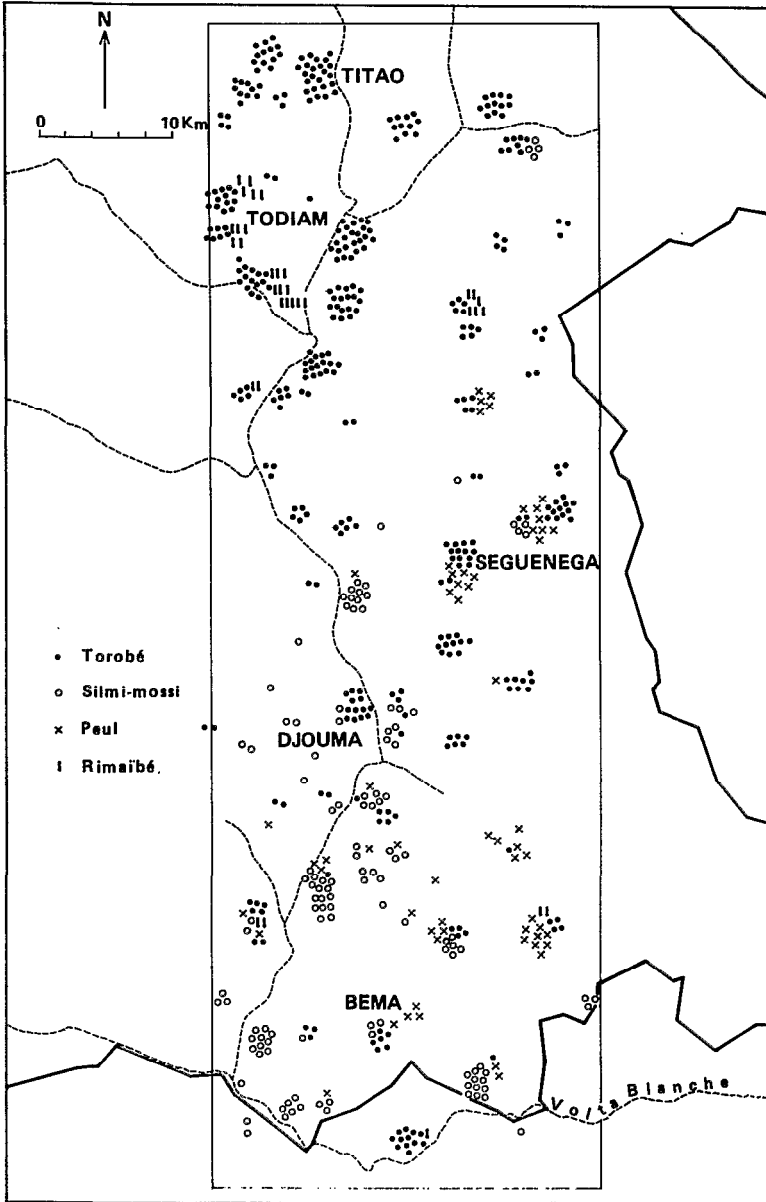


Fig. 26 - Localisation des troupeaux en avril 1973.
1 signe = 1 troupeau

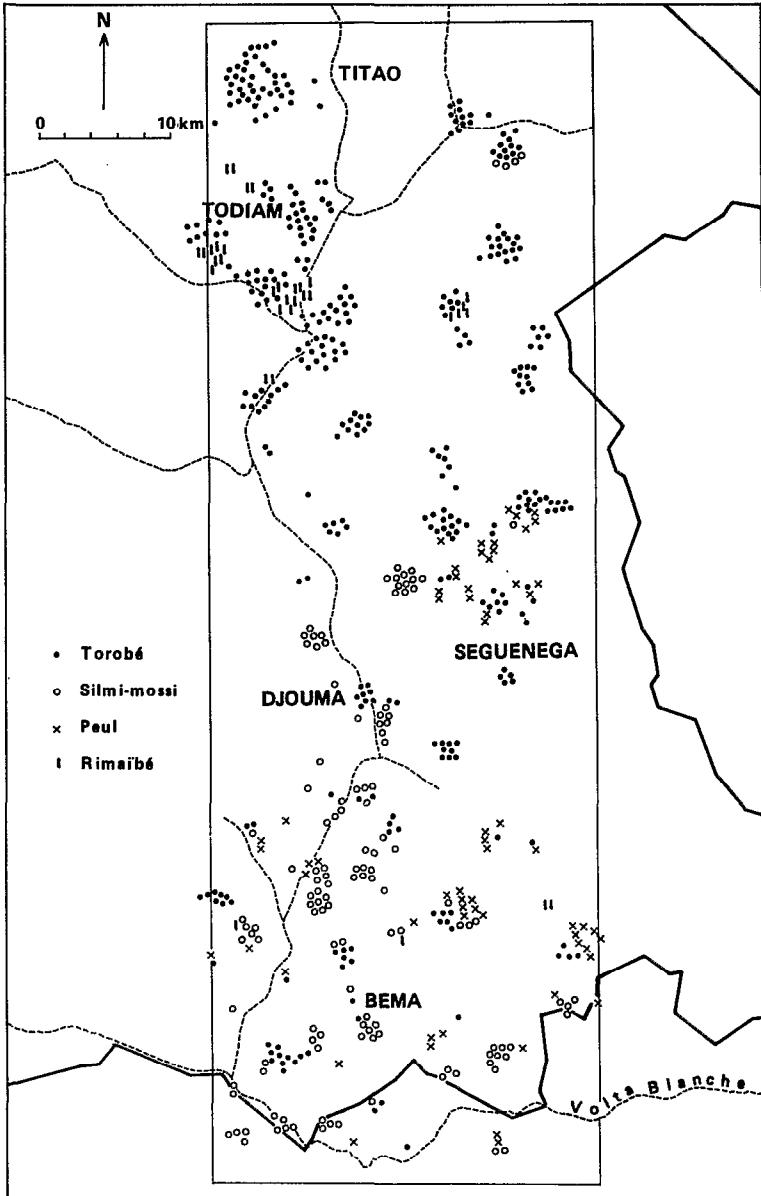


Fig. 27 - Localisation des troupeaux en août 1973.
1 signe = 1 troupeau

la dégradation des parcours

Pour le pasteur du Yatenga, toutes les potentialités se détériorent, qu'il s'agisse du pâturage, de l'eau ou des terres salées.

Le bilan sur 30 ans de l'évolution du pâturage qui a été tenté au niveau des différents points d'enquête confirme la disparition générale des graminées pérennes comme *Andropogon gayanus* et *Andropogon ascinodis*. Ces deux espèces sont citées dans 67 % des cas comme étant les plus fréquentes parmi les espèces ayant disparues depuis 30 ans environ en tant que pâturage utilisable. Dans ce cas, les espèces de remplacement sont en général *Pennisetum pedicellatum* et *Loudetia togoensis* dont la qualité fourragère est infiniment moins bonne.

Cette dynamique qualitative des pâturages ne préjuge pas de la diminution des surfaces pâturables par extension des cultures¹ - laquelle affecte toujours les meilleurs sols donc les meilleurs pâturages - et par stérilisation complète des surfaces en herbe. Si la généralisation de *Loudetia togoensis* apparaît souvent comme le stade ultime de la dégradation des pâturages, cette formation peut elle-même céder la place au sol nu. En effet, les défrichements, le piétinement par le bétail et l'érosion provoquée par le déboisement des zones même incultivables (hauts de pente) sont tels que même les espèces peu ou pas appréciées peuvent régresser et disparaître localement.

Le problème des feux de brousse ne se pose plus depuis une quinzaine d'années: influence des "Eaux et Forêts", prise de conscience de la population, impossibilité pour le feu de se propager compte tenu de l'aspect squelettique du pâturage. Tout cela explique probablement l'absence des feux aujourd'hui. Il est certain en tout cas, que si les feux étaient pratiqués, tout élevage extensif deviendrait impossible.

La "sécheresse" n'a certainement pas joué un grand rôle dans le phénomène de régression qualitative des pâturages: *Andropogon gayanus* tolère des pluviosités deux fois moindre que celle du Yatenga actuel. Il existe d'ailleurs toujours (avec *Andropogon ascinodis*) dans des zones écologiquement identiques mais où le surpâturage n'existe pas, comme cela a été déjà dit.

Le problème de l'eau de puits est très similaire. Il y a tarissement de certaines nappes, donc épuisement des ressources mais également augmentation de la demande. Ici, bien sûr, des possibilités d'amélioration existent par la création de barrages par exemple, mais on sait que de tels investissements sont coûteux, et qu'ils attirent les cultures, ce qui est toujours une source de conflit entre paysans et éleveurs.

¹ Les difficultés exceptionnelles présentées par la photo-interprétation de la couverture aérienne récente pourtant effectuée sur le terrain ont fait que l'interprétation de la couverture de 1956 a été abandonnée, empêchant toute quantification de l'évolution des surfaces.

L'augmentation du ruissellement favorise l'assèchement rapide de nombreuses mares temporaires.

Les terres salées s'épuisent localement comme à Kalsaka par exemple. Elles deviennent également hors de portée des éleveurs par la mise en culture des zones avoisinantes.

Nul n'accuse la nature ni les autres pasteurs¹. C'est la "concurrence écologique" de la population paysanne qui est rendue responsable de la situation et de la détérioration d'un espace qui permettait d'entretenir le bétail sans voir le capital herbager entamé. La charge elle-même n'est pas considérée comme trop forte: le Peul a le droit et le devoir de vivre de la vache et la taille moyenne de troupeau est modeste; il n'y a donc aucune raison pour que les pasteurs s'accusent d'avoir des effectifs anormalement élevés. De leur point de vue, l'excès de charge est lié à la diminution des parcours et à l'accès à l'élevage de populations qui s'en désintéressaient auparavant.

L'angoisse inhérente à de tels genres de vie est en général sublimée chez les pasteurs maîtres de leur espace ou - à tout le moins - libres dans cet espace: "la recherche de l'inconnu est le métier du Peul²". Elle se transforme ici en récriminations vis-à-vis du paysan.

"Lorsque nous sommes arrivés ici, voilà bientôt 40 ans, il n'y avait qu'une grande brousse, pleine de fauves. Le bétail était gardé autour des habitations. Il n'y avait qu'un éleveur à Tanguilsi et nous, dans ce village (...). En ce temps là, aucun paysan n'avait son champ par ici, ne parlons pas de sa case. Depuis que nous sommes là et que grâce à nous les animaux sauvages ont fui, les Mossi ont commencé à faire leurs champs autour de nous et ensuite leurs habitations. Actuellement, ils tentent de retirer nos terrains et de nous chasser (...)".

"(...) Auparavant, nous avions une mare à Tapéré (Béma) qui retenait l'eau même en saison sèche, mais à présent elle s'assèche dès qu'il cesse de pleuvoir de même que le puits que nous utilisons dans le village qui est sec maintenant (...)".

"(...) Comme mares permanentes pour l'alimentation du bétail, nous avions celle qui a pour nom "Alou" et le "grand marigot" (Volta Blanche), situées toutes les deux au sud-ouest de Béma à 8 et 12 km. Toutes ces mares étaient loin des champs de culture alors qu'à présent - surtout en ce qui concerne Alou - nous ne pouvons plus les atteindre à cause des cultures. Les paysans ne pratiquaient que le petit élevage. A présent ils ont des boeufs et il y a concurrence entre paysans et éleveurs en ce qui concerne l'élevage. Les terrains qui restent à la disposition du bétail sont insuffisants (...)".

¹ Mais le bétail mossi est perçu comme concurrent.

² BENOIT M., 1977b.

"(...) Avant, tout Béma était envahi par le "pittu"¹ même autour des cases et la brousse suffisait largement aux éleveurs (...)"

"(...) En ce qui concerne l'eau et les pâturages, les problèmes ne se posaient pas tellement. C'étaient les maladies qui n'étaient pas traitées et qui tuaient les animaux. A présent grâce aux vétérinaires, les maladies tuent moins, mais les moyens d'abreuvement et les pâturages ont beaucoup diminués (...)"

"(...) Maintenant, il n'y a plus de lait en grande quantité parce que les brousses sont finies et qu'il n'y a plus de pâturages. Toutes les brousses sont occupées soit par les habitations des paysans qui sont dispersés partout, soit par les champs. De plus, avec l'insuffisance des pluies, les arbres et les herbes coupés ou brûlés ne repoussent plus (...)"

Attribué sans hésitation à la paix et à l'action prophylactique des services vétérinaires, l'accroissement des effectifs est considéré comme une bonne chose sauf, bien entendu, lorsqu'il est le fait de gens dont la vocation traditionnelle n'est pas d'être éleveur².

La sécheresse n'est pas signalée comme la source de tous les maux. Elle est parfois évoquée, mais seulement comme un fait aggravant. De toute façon, ce phénomène s'est toujours manifesté plus ou moins régulièrement: dans des conditions de charge faible l'éleveur est relativement bien prémuni contre une sécheresse exceptionnelle car il peut parcourir de grandes distances en quelques jours avec ses animaux.

La dégradation de l'environnement pastoral est essentiellement due à une plus grande consommation de l'espace par les paysans, exacerbée par une baisse de la fertilité, et par une augmentation de la charge humaine globale. C'est dire qu'au Yatenga tout le monde a des problèmes et que le Peul aurait tort d'espérer d'autrui une quelconque compréhension de ses difficultés: chacun songe à lui-même et la chefferie coutumière joue un rôle d'arbitrage de moins en moins efficace.

"Avant, partout où une piste à bétail était indispensable les chefs de village la faisaient tracer. Par la suite, il arrivait que les paysans tentent de fermer ce passage. Après les plaintes des éleveurs, les chefs arrivaient à résoudre les problèmes au niveau de certains agriculteurs. A propos des autres on avait recours au commandant qui envoyait des gardes (...)"³.

¹ *Andropogon gayanus*.

² Cet accroissement est intervenu dans les années 20-50. Actuellement l'augmentation globale est le fait de l'accès à l'élevage des paysans. Il n'est pas sûr que la taille moyenne des troupeaux peul continue d'augmenter, au contraire.

³ Administrateur commandant le cercle, qui était l'unité administrative coloniale et dont le nom a été conservé en Haute-Volta jusqu'en 1974.

Dans un tel contexte, un certain nombre de familles ont envisagé de quitter la région, obéissant en cela à un vieux réflexe pastoral. Les plus déterminées abordent déjà les grandes brousses de la Volta NOire, après une progression de quelques années.

LA RECHERCHE DE LA BROUSSE

*"Depuis que tu est parti,
beaucoup de choses se sont passées.
Presque tous les Peul que tu as laissés ici
sont allés vers les régions plus humides du sud (...)"*

L'histoire des Peul et des Torobé montre clairement que la mobilité est un phénomène quasiment normal depuis plusieurs siècles chez de telles populations¹. Certes, les différents groupes n'ont pas parcouru de grandes distances depuis qu'ils se sont établis au Yatenga, mais les cartes de migration des familles fondatrices des différents villages ou quartiers (on pourrait faire la même chose pour les autres familles) montrent l'importance des déplacements locaux à l'époque contemporaine.

genèse de l'émigration

Les migrations à l'extérieur du Yatenga sont finalement assez récentes. Elles semblent être intervenues au début des années 70 comme si les intéressés avaient attendu que leur état pastoral lui-même soit compromis après la mise en oeuvre de tous les palliatifs possible, le gardiennage du bétail d'autrui notamment. Cela est surprenant par rapport à ce qui s'est passé au Boobola où la migration a d'abord été une stratégie de la reconversion à l'état pastoral avant d'être animée par des processus liés à l'équilibre population animale-ressources fourragères. Les motivations initiales de la migration des Peul de Barani ou de Dokuy sont exceptionnelles dans la mesure où leur vocation guerrière au 19^e siècle l'était aussi. Le changement de leur condition par le fait colonial a été d'autant plus net. La nécessité de se reconvertir avec succès a été absolument impérative et les exigences écologiques justifiaient l'ampleur et la rapidité de la migration.

Au Yatenga, le caractère guerrier des chefferies peul de Thiou et de Banh au 19^e siècle, était bien moins net

¹ Ne pourrait-on pas dire cela de beaucoup d'autres?

qu'au Boobola à la même époque. Leur situation était également moins autonome vis-à-vis des sociétés paysannes environnantes. Cela est encore plus vrai pour les gens de Djouma qui, peu nombreux et enclavés, étaient éloignés des grands commandements peul du nord. La situation a peut-être été différente pour ceux de Todiam mais les avantages qu'ils ont pu retirer de leur accès à la chefferie administrative n'ont finalement pas duré très longtemps.

Qu'il s'agisse des Peul ou des Torobé, leurs exigences écologiques sont restées relativement constantes. Quant aux Silmi-mossi, un grand nombre d'entre eux s'est consacré uniquement à l'agriculture et cela dès l'origine. On voit donc mal pourquoi ils auraient été très motivés dans la recherche de nouveaux parcours.

Les Peul du Boobola évoluaient dans un environnement humain peu dense et sans hiérarchie régionale, donc dans des conditions de liberté idéale pour des gens connaissant et aimant l'art de se battre. Cela n'est pas le cas ici. Le Yatenga représente pour les Peul un monde socio-politique et culturel certainement contraignant. Conquérir un droit quelconque sur l'espace par la force était exclu. De ce point de vue, le fait "silmi-moaga" est significatif qui témoigne objectivement d'un certain échec de la migration peul, dans la mesure où il montre que les Fittobé ont dû composer et s'intégrer démographiquement au peuple mossi, perdant ainsi en grande partie ce qui faisait la spécificité de leur état de nature.

Ce qu'on pourrait appeler "un espace de pillage" tel qu'il existait autour des Etats de Barani et de Dokuy est inconnu au Yatenga oriental autour des zones de peuplement peul. Or, au Boobola c'est cet espace qui est tout naturellement devenu une zone de peuplement et de parcours. Cela était inimaginable au Yatenga.

Ces remarques permettent de comprendre dans une certaine mesure pourquoi les migrations pastorales extra-régionales sont intervenues d'une façon assez récente: les éleveurs du Yatenga se sont montrés beaucoup plus tolérants que ceux du Boobola vis-à-vis de leur environnement et de sa dégradation. Ceci dit, un certain nombre de familles ont quitté définitivement la région depuis la fin des années 60.

Il est difficile de définir les fondements des migrations qui ont emmené les Peul et les Torobé au Yatenga. Les intéressés n'avancent jamais d'explications déterminantes faisant allusion au genre de vie d'alors que nous ne connaissons d'ailleurs pas. Les Peul parlent d'une fuite à la suite de dissensions créées par la perte ou l'impossibilité d'acquérir le pouvoir. Les Torobé citent plutôt des motivations politiques et religieuses qui les auraient poussés vers l'est, puis un désir de revenir au pays. Toujours est-il que si on avait du bétail à l'époque, on ne manquait pas de pâturages. Aujourd'hui, la relation "épuisement local des ressources/migration courte" ne peut pas intervenir comme cela a été le cas au Boobola, dans un premier temps tout au moins. La "recherche de la brousse" est perçue par les Peul du Yatenga comme une fuite anor-

male car la saturation de l'espace régional par des groupes non-pastoraux implique une migration à grande distance et hors d'un monde culturel (mossi) qu'ils connaissent bien et par lequel ils ont été influencés. De petites migrations localisées et effectuées au "coup par coup" existent bien encore mais l'homogénéité de la charge et la constance de la pression agricole les rendent sans grand intérêt.

"(...) Là-bas, notre famille s'était développée et le quartier était plein. Il n'y avait plus assez de terrains disponibles, même pour cultiver. En plus de cela, la brousse avait disparue. Comme nous sommes à la fois éleveurs et cultivateurs¹, nous avons préféré aller chercher la brousse et des terrains de culture ailleurs (...)"

De telles migrations normales et fréquentes dans le cadre du genre de vie sont devenues difficiles et inutiles. Tout déplacement définitif amène maintenant son auteur au-delà des fortes densités du pays mossi.

"(...) Depuis que tu es parti, beaucoup de choses se sont passées. Presque tous les Peul que tu as laissés ici sont allés vers des régions plus humides du sud telles que celle de Léo. Certains sont partis avec toute leur famille, d'autres ont laissé leurs parents (...) mais tous les ans chacun revient ici pour régler ses impôts. Ils ne peuvent pas se faire recenser là où ils sont parce qu'ils sont nomades, sans place fixe. Les derniers qui restent se débrouillent avec les maigres pâturages d'ici en hivernage et ils fuient en saison sèche vers le sud à la recherche des plaines et des bas-fonds (...)"

L'accroissement de la population paysanne ou pastorale et celle du cheptel est un fait relativement récent qui semble avoir surpris une partie de la population. Au 19^e siècle, les migrations étaient certainement liées aux besoins du bétail mais aussi à des relations conflictuelles avec d'autres populations comme le montre le cas des Silmi-mossi de Todiam allant s'installer à Koukabaco pour fuir l'influence des Torobé. Durant le premier tiers du 20^e siècle la "paix coloniale" a permis des mouvements à fondements essentiellement écologiques (pâturages, eaux, terres de culture). Depuis, des difficultés croissantes - liées à une certaine réussite zootechnique - sont apparues, sanctionnées par la "sécheresse" de 1971 et 1972 qui a laissé désemparés les moins prévenus.

¹ C'est un Silmi-moaga qui parle.

"(...) Les éleveurs qui ont eu l'idée de transhumer dès le début (des difficultés) dans les régions humides comme Koudougou et Léo sont actuellement satisfaits, aussi bien du côté de l'élevage que de l'agriculture. Il leur manque seulement les terres salées (...)"

"(...) En ce temps-là, les éleveurs n'étaient pas aussi nombreux qu'aujourd'hui. Leur nombre a évolué parce que dès que quelqu'un a 4 ou 5 têtes, il veut constituer un troupeau même s'il est agriculteur d'origine. C'est à la suite de cette augmentation rapide du nombre des troupeaux et à l'augmentation des zones de culture que la détérioration des pâturages s'est généralisée partout dans la région. Avant, tout le monde faisait des transhumances sur de courtes distances mais maintenant nous commençons à adopter le principe des grands déplacements. Par exemple, mes boeufs sont dans la région de Léo depuis au moins 4 ans. La distance est tellement grande que depuis qu'ils sont partis, ils ne sont pas revenus une seule fois. Seuls les bergers reviennent chaque année pour voir la famille, mais ils repartent aussitôt (...)"

"(...) Jusque là, il n'y a pas eu de famille silmimossi éleveurs qui ait émigré entièrement. Nombreuses sont celles qui ont envoyé leur troupeau au loin¹ pour plusieurs années, mais chaque année les bergers se relaient pour venir rendre visite à la famille. Les bergers mariés emmènent leurs femmes avec eux. Le chef de famille ne bouge pas, sauf pour aller voir ses vaches et revenir aussitôt (...)"

La migration hors du Yatenga et d'une façon générale hors du Mogho est devenue maintenant un fait inéluctable pour qui veut simplement maintenir l'effectif de son troupeau. Encore faut-il être propriétaire d'un minimum de bêtes pour être libre de partir mais aussi pour pouvoir subsister d'une façon autonome car il n'est pas question de prendre en charge le bétail d'autrui au cours de la migration: les propriétaires paysans s'opposent à ce que leurs animaux s'éloignent avec le Peul car ils n'ont pas confiance. Quant aux populations gurunsi ou bobo des régions d'immigration, elles n'ont pas de bétail ou bien le confie aux Peul locaux avec qui elles ont des relations d'amitié.

¹ Hors du Yatenga.

le flux migratoire

Le nombre de familles (ou parties de familles) émigrées depuis 15 ans par village, quartiers ou campements est relativement constant¹.

	<i>Nombre moyen de familles émigrées</i>	<i>Nombre de familles émigrées pour 10 familles encore présentes</i>
<i>Peul</i>	2,2	4,4
<i>Torobé</i>	3,8	4,2
<i>Silmi-mossi</i>	1,4	4,8
<i>Rimaïbé</i>	1,6	4,8
<i>Mossi</i>	0,5	2,7

La faible variation de ces chiffres d'une ethnie à l'autre est impressionnante mais finalement peu étonnante si on considère l'homogénéité du milieu et de la charge. Elle implique également une certaine homogénéité des besoins. Cela est plus surprenant mais il faut bien considérer que la décision de partir est prise essentiellement par des gens de condition très voisine puisqu'il leur faut un minimum de têtes pour pouvoir partir et rester nomades pendant un certain temps. On peut estimer à environ 240 le nombre de familles ou parties de famille ayant migré avec leurs animaux depuis une quinzaine d'années. Cela représente un total approximatif de 4 000 têtes de bovins.

Compte tenu des pertes dues à la sécheresse (probablement) entre 15 et 20 % du troupeau total², la baisse de la fécondité-notoire mais qu'il faudrait mesurer - et les départs, on peut considérer que la charge reste constante depuis une dizaine d'années. Ceux qui restent admettent d'ailleurs fort bien qu'ils ne pourraient pas se maintenir aujourd'hui si personne n'avait migré.

¹ Lorsqu'un ménage ou deux quittent le reste de la famille, ils amènent la part de bétail qui leur appartient. Les départs comptabilisés ici sont des migrations définitives.

² Chiffre sans grand intérêt puisqu'on ignore en fait la mortalité habituelle.

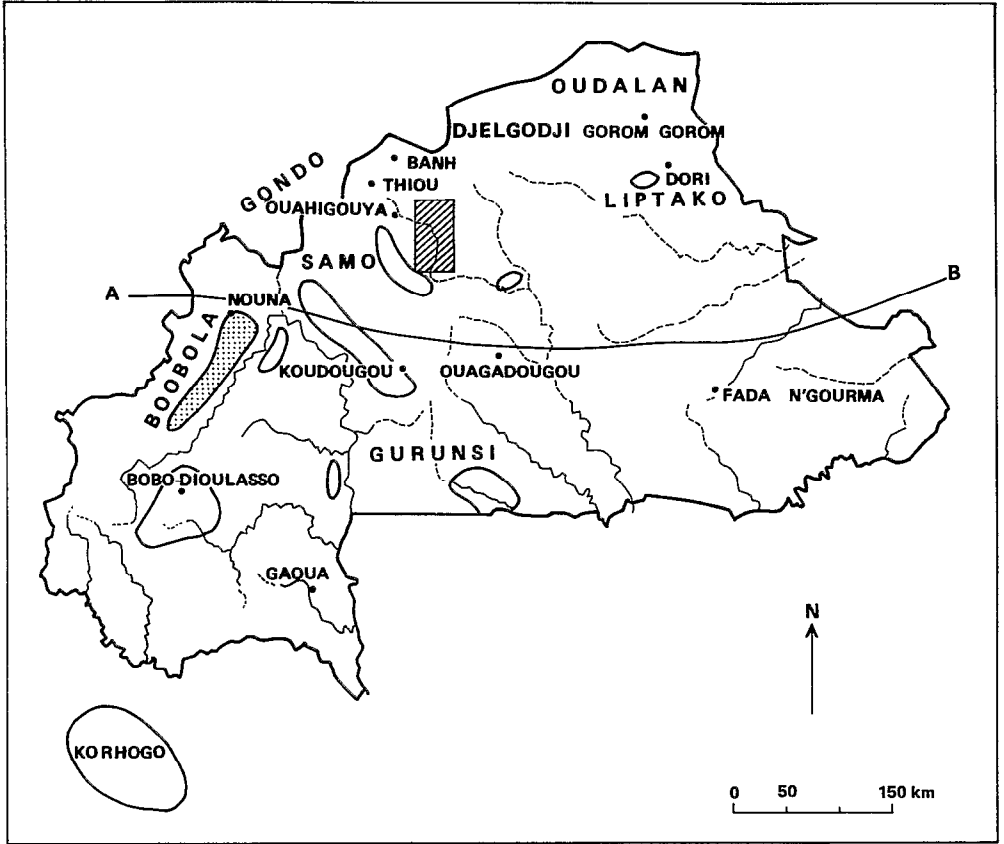


Fig. 28 - Zones d'immigration.

La zone située sur la rive gauche de la Volta Noire en amont de son coude (trame grisée) ne réceptionne que des Peul. A-B : limite nord de la trypanosomiase.

les zones d'accueil

La localisation des zones d'immigration est conditionnée par la situation et les caractéristiques du Mogho. Une quelconque "sahélisation" vers le nord est exclue à cause des fortes charges des régions de Thiou et Banh, du Djelgodji et de l'Oudalan. Il faut également sortir des fortes densités agricoles du Mogho pour aller au-delà de ses marges occidentales et méridionales (fig. 27).

Quelques familles sont allées au Liptako ou dans la région de Boussé (entre le Yatenga et Ouagadougou) mais cela représente peu de monde.

Un premier type de zone d'installation ou d'étape est constitué par des marges occidentales du Mogho, au contact du pays samo. On reste en quelque sorte au Yatenga - donc chez soi - mais le bétail peut profiter de parcours moins chargés dans un espace moins saturé par l'agriculture (20-30 habitants au km² au lieu de 50-60 voire 70 au Yatenga).

Les zones d'accueil les plus importantes sont situées à proximité des vallées vides du sud et surtout de l'ouest. Elles correspondent remarquablement aux régions recherchées par les immigrés mossi eux-mêmes issus en grande partie du Yatenga.

Ces vallées - bien pourvues en pâturages et en eau grâce à la Volta Noire et à ses affluents - subissent actuellement trois phénomènes qui facilitent l'installation des éleveurs étrangers :

- défrichements de terres disponibles des vallées par les paysans locaux (Bwa, Bobo, etc...);
- immigration de paysans mossi qui participent à cette "course à l'espace". A elle seule, la vallée de la Volta Noire et ses abords reçoit plusieurs centaines de familles mossi par an.
- ouverture massive de la vallée à la transhumance de saison sèche des troupeaux du Boobola grâce en grande partie aux deux faits précédents.

Il y a là plusieurs facteurs attractifs pour les éleveurs du Yatenga: bon potentiel fourrager non encore dégradé, déboisement suffisant pour permettre une destruction des gîtes à glossines, "mossification" de la région et "pastoralisation" générale. Tous ces facteurs favorables ou sécurisants pour l'instant se révéleront probablement répulsifs dans quelques années - sans compter la saturation des pâturages par le bétail du Boobola - mais ils sont attractifs pour l'instant. Ils ouvrent l'espace sans encore trop perturber le milieu, ce qui correspond bien aux besoins des bergers étrangers.

Ces facteurs interviennent sur la Volta Noire entre Gassan et Tenado, au nord de Dano et, surtout, dans la région de Nouna, Solenzo et Kouka. Ailleurs, vers Po et Léo, sur la Sissili, ils sont beaucoup plus modestes.

Ces zones d'immigration sont toujours situées en milieu trypanosomé mais la chimio-prévention permet au zébu d'aborder les régions infestées.

Un troisième type de zone est constitué par les régions de Bobo-Dioulasso et Korhogo¹ mais peu de migrants du Yatenga ont atteint ces régions.

aspects de la migration

La migration prend essentiellement deux formes. La première est celle du départ d'une famille entière et de son troupeau. Le migrants procède par étapes vers le sud-ouest ou le sud, reprenant des habitudes oubliées où le lait joue un rôle déterminant. Sa consommation redevient possible car l'utilisation de pâturages plus riches permet à nouveau une production satisfaisante. Sa commercialisation est indispensable pour pallier le faible rôle joué par la culture, ce qui va de pair avec la mobilité. Par ailleurs l'habitat s'allège².

La migration se traduit par un mieux-être volontiers admis par les intéressés et envié par ceux qui ne peuvent partir faute d'un troupeau personnel suffisant par exemple. Ce mieux-être n'implique d'ailleurs pas un supplément de confort et un accroissement de biens matériels mais simplement une amélioration de la fécondité du troupeau donc un accroissement de l'effectif, une plus grande production de lait, une plus grande sécurité une fois qu'un effectif de 35-40 têtes est atteint³ et, enfin, une plus grande disponibilité de la brousse qui est à la fois la cause de ces avantages et la source de satisfactions morales et esthétiques.

¹ Nord de la Côte d'Ivoire.

² La hutte peul revient en honneur alors que de nombreux éleveurs du Yatenga ont adopté la case ronde mossi (à toit de paille et aux murs d'argile), voire même la maison bloc d'argile au toit de tôles ondulées.

³ La migration n'est pas sans risque toutefois: la trypanosomiase, par exemple, peut décimer le troupeau en quelques semaines.

La deuxième forme de migration est celle d'une transhumance de longue durée dans certaines zones moyennement peuplées en pays gurunsi. Cette pratique tend à se généraliser depuis 1972. Souvent, la plus grande partie de la famille - dont le chef de famille, la plupart du temps propriétaire de la plus grande partie du troupeau - reste au Yatenga où elle cultive en hivernage en gardant auprès d'elle quelques vaches pour le lait. Le reste - un ou deux adolescents ou un jeune ménage - garde le bétail qui ne quitte plus les grandes savanes gurunsi. Les bergers rentrent au bout de quelques mois ou un an au village et d'autres partent les remplacer. En zone d'immigration, le troupeau reste très mobile et les accompagnateurs peuvent être considérés comme nomades. Ils cultivent très rarement, les parcours ne sont pas stables et les déplacements n'ont pas un rythme saisonnier très bien défini. La mobilité correspond plus à une prospection du milieu qu'à une utilisation systématique des pâturages, rappelant d'ailleurs en cela celle pratiquée à la faveur de la première forme de migration.

Les deux comportements ne sont d'ailleurs pas incompatibles d'autant plus que certains états intermédiaires existent suivant l'importance du nombre de personnes qui accompagnent le troupeau.

Les membres de la famille restés au pays n'ont pas une idée très nette du caractère définitif de cette "transhumance". Elle est pourtant toujours irréversible car les conditions de vie au Yatenga ne font que s'aggraver alors que les exigences du troupeau croissent du fait même de la réussite de l'opération : augmentation des effectifs, nouvelles exigences en ce qui concerne les pâturages et... goût des bergers pour leur nouvelle existence.

Tout cela n'est pas incompatible avec la définition de l'état pastoral tel qu'il a été esquissé à la suite des conclusions obtenues dans le Boobola: l'épuisement des ressources entraîne une migration et un désir de retrouver une nature compatible avec le genre de vie, non un abandon de ce dernier. La migration est le moyen de revivre en accord avec un idéal.

Il a été déduit à propos des Peul du Boobola que la "pénétration de la nature" était un des fondements de la vie pastorale non un simple comportement imposé par l'ingratitude du milieu, une implication normale de l'état de nature en quelque sorte; or, on entend souvent dire que "le Peul ne se déplace pas par plaisir". Qu'en est-il exactement?

Si on admet la diversité des états de nature et la spécificité d'un "choix pastoral", rien n'empêche de considérer que l'abandon définitif d'un lieu soit perçu par l'intéressé comme une obligation regrettable ou comme une possibilité de mieux vivre. Le problème est individuel : on peut hésiter entre le fait de migrer ou celui de rester sur place. Dans le premier cas il y a peut-être contrainte mais dans le deuxième il y a risque de voir son genre de vie compromis. Le dilemme personnel se pose donc à l'intérieur d'un choix de civilisation qui dépasse l'individu

et concerne tout le groupe. Si on considère qu'il y a "contrainte" pour expliquer la mobilité il faut rendre compte du fait que le Peul ne préfère pas se maintenir sur place au prix d'un abandon de l'état pastoral. La chose ne se produit jamais au Boobola et très peu au Yatenga, où elle est alors vécue comme un échec personnel. La démonstration d'une telle affirmation - qui pose en fait le problème fondamental de l'écologie humaine - ne peut être faite qu'à l'aide des témoignages de ceux qui sont restés¹ dans un environnement qui ne les satisfait plus.

¹ Probablement d'une façon provisoire car peu ont abdicqué devant la fatalité.

TÉMOIGNAGE POUR LE TEMPS PRÉSENT

*"L'Islam a été bon pour cette région.
Sans lui, il n'y aurait pas un paysan ici
ou alors nous serions tous morts.
Les hommes allaient s'entretuer..."*

Les témoignages présentés fournissent une information sur la situation d'aujourd'hui comme sur celle d'hier mais ils livrent en même temps une certaine conception de la vie. A ce titre, l'évocation du passé (réel ou mythique mais considéré dans l'ensemble comme meilleur que le temps présent) aide à mieux concevoir les fondements idéologiques de l'état de nature.

Ces extraits sont significatifs de l'ensemble des opinions obtenues: tous les chefs de famille ont été visités.

le projet pastoral et la dégradation de l'environnement

"(...) Aujourd'hui, on ne parle plus d'élever mais de trouver de quoi manger. En saison sèche il y a très peu de lait, en fait il n'y en a pas... En hivernage, il y a de quoi se mouiller la gorge. Les zones de pâture sont très limitées. La mauvaise herbe est rare, alors inutile de parler de la bonne! Les chaumes sont très recherchés par les animaux, mais comment un Peul peut-il cultiver suffisamment pour que cela serve à ses animaux pendant plus d'une semaine? (...)".

"(...) Nous sommes nés pour trouver que nos parents pratiquaient l'élevage. C'est pour cela que nous luttons afin que cela ne disparaisse pas complètement. Sinon, l'élevage n'est plus intéressant comme avant (...)".

"(...) Aujourd'hui l'élevage peul n'est pas intéressant. Au temps de mon enfance¹ nous ne connaissions que cet élevage là et cela nous était profitable. Nous étions fiers de vivre ainsi. On avait de très grands pâturages et l'herbe était abondante. Il y avait cette liberté de courir où on voulait. Aujourd'hui

¹ La personne qui parle est âgée de 60 ans environ.

tout cela a changé. Nous sommes condamnés à élever peu et mal. Presque tous les éleveurs qui persistent dans les façons de jadis sont partis vers l'ouest ou le sud. Ceux qui sont restés sont réduits au malheur(...)"

Le projet pastoral, donc la volonté de se perpétuer, est maintenu face à la dégradation de l'environnement. Si on admet la pertinence de la définition de l'état pastoral qui a été présentée et si on admet la spécificité de cet état, cette attitude apparaît bien comme un refus de vivre autrement et non comme une incapacité de le faire. C'est parce que la vocation du Peul - transmise par les parents - est d'élever des vaches dans la brousse qu'on persiste alors qu'il serait certainement plus simple de consacrer tout son temps à cultiver, même s'il est difficile aujourd'hui de trouver de bonnes terres au Yatenga. La raison d'être de l'homme dans la nature - objet de fierté - subsiste même si cette nature est détruite: on va alors la chercher ailleurs ou on assume sa frustration.

"(...) Depuis longtemps déjà, ils ont pris toutes les zones de pâture et la mare que nous avons n'est plus utilisable en hivernage¹. Nous sommes piégés et c'est pour cela que nos animaux nous quittent à l'approche des pluies pour ne revenir qu'après les récoltes. Et cela dure depuis plus de sept ans! (...)"

L'idéal pastoral ne peut plus être assumé car les stocks naturels sont devenus insuffisants ou inaccessibles. Il n'est pas très utile d'insister sur cet aspect des choses puisque les faits de dégradation ont déjà été présentés, mais le nombre limité de témoignages cités ne doit pas faire illusion: le sentiment de la détérioration des potentialités est parfaitement clair chez tous les éleveurs.

le manque de lait

Le lait n'est plus consommé qu'en très petite quantité car souvent le troupeau est en transhumance en saison des pluies à cause des cultures. Or, il y a longtemps que la plus grande partie de la production en saison sèche est réservée aux veaux.

"(...) Notre élevage a perdu de son importance et de sa qualité aujourd'hui. Les pâturages disparaissent de plus en plus, les puits sont négligés (...). Nous avons des boeufs pour la forme seulement. Même le lait, nous n'en avons que très peu car en hivernage nos animaux ne sont pas là par crainte qu'ils n'entrent dans les champs des Mossi (...)"

¹ A cause de la mise en culture de ses abords.

"(...) Le lait nous manque beaucoup. Les quelques zones de pâture qui nous restent sont inaccessibles en hivernage à cause des cultures. A l'époque nous disposions des chaumes mais aujourd'hui les Mossi ne les laissent plus à notre portée. Ils gardent ça pour leurs boeufs de case¹(...)".

"(...) Le Peul ne vit plus de lait mais de mil (...)".

La liberté d'antan, si souvent évoquée, était fondée en grande partie sur l'autonomie économique de la famille et c'est le lait qui assurait celle-ci. Il était l'aliment principal et constituait éventuellement un moyen de troc très souple et très commode pour obtenir des céréales auprès des paysans. Il faut signaler cette évidence - le pastoralisme peut comme élevage laitier et non boucher. Cette vocation laitière change aujourd'hui au Yatenga mais on constatera que ce n'est pas à la satisfaction des éleveurs car la commercialisation des animaux compromet l'instrument même du genre de vie.

"(...) Nous ne pouvons plus garder un taureau jusqu'à ce qu'il atteigne un poids intéressant pour la vente. Tous les jours nous avons des problèmes de famille qui nous obligent à vendre le bétail dès son jeune âge (...)".

"(...) Aujourd'hui, il n'y a rien de bon. Les gens courent après l'argent et cela les rend malhonnêtes et méchants. La fierté que nous avons a disparue. Le Peul fait n'importe quoi pour vivre maintenant (...) ²".

"(...) D'abord, il y a eu les maladies qui de temps à autre devenaient très meurtrières pour nos troupeaux. Ensuite les impôts, les amendes pour les dégâts que nos animaux faisaient dans les champs. Nous vivons également grâce à la vente de notre bétail ³(...)".

L'équilibre économique fondé sur l'utilisation du lait et le respect de l'effectif n'est plus. Le troupeau - outil du genre de vie - est de plus en plus considéré comme un capital monnayable dont la commercialisation devient excessive. L'exploitation du troupeau a évolué d'une

¹ Quelques paysans mossi pratiquent l'élevage de 1 ou 2 têtes de bovins en stabulation.

² Allusion à la vente inconsidérée des animaux du troupeau.

³ La personne énumère - en les regrettant bien entendu - les raisons qui expliquent la baisse de l'effectif de son troupeau.

façon très rapide. L'importance du lait diminue et la recherche de numéraire se fait au dépend du troupeau lui-même (petit et gros bétail). Ces nouveaux revenus ne s'ajoutent pas aux anciens mais les remplacent en détruisant le troupeau d'autant plus vite que l'espérance de vie et la fécondité diminuent pour des raisons liées à une péjoration de l'alimentation du bétail (et non aux maladies). D'ailleurs des besoins autres qu'alimentaires sont apparus. Ils ne sont pas issus d'une quelconque réussite économique mais semblent plutôt pallier un certain échec du genre de vie: bicyclettes, postes à transistors, vaisselle émaillée, etc.. se trouvent plus fréquemment chez ceux qui se plaignent de leur sort que chez les propriétaires de gros troupeaux que l'on rencontre dans les savanes de l'ouest, du sud ou du pays gourmantché et que se piquent d'être des éleveurs heureux vivant de lait et ne devant rien à personne¹.

L'augmentation rapide du prix du bétail ces dernières années² aurait pu atténuer les effets d'un excès de commercialisation mais le prix du mil a subi une progression parallèle.

hostilité de l'histoire

La perte du troupeau, ou d'une partie de celui-ci, peut être compensée par le gardiennage du bétail d'autres éleveurs ou de paysans, mais cela entraîne bien entendu une situation de dépendance vis-à-vis d'autres groupes dans un contexte de relations déjà délicates.

"(...) Regarde! Même les Mossi sont devenus nos maîtres puisque nous gardons leurs boeufs(...)"

"(...) Chez nous, il ne s'agit plus d'élevage mais d'embêtements. On élève du bétail parce qu'il le faut. Le Peul a été beaucoup diminué par les habbé³ (...). Il n'y a plus de brousse et la majorité des boeufs que gardent les Peul appartiennent aux Mossi (...)"

"Aujourd'hui les hommes sont divisés, le bétail n'est plus gardé en commun. D'ailleurs, beaucoup d'entre nous détiennent des boeufs appartenant à des Mossi. Très peu gardent leur propre bétail (...)"

"Et puis il y a les cultivateurs qui nous embêtent beaucoup. Ils cultivent partout, notamment près de nos lieux de pâture, sans ménager des pistes correctes pour nos troupeaux. En saison des pluies, les quelques animaux que nous gardons au village pour la traite ont du mal à accéder au pâturage. Les enfants les encadrent

¹ La vaccination de leurs animaux exceptés.

² Le prix du bétail sur pied a plus que triplé depuis 1973. Une vache de 6 ans en état et non stérile vaut actuellement 40 000 F CFA au lieu de 15 000 F avant la sécheresse. La progression du prix du petit bétail a été similaire.

³ Sing. kado, noir non peul.

jusqu'à la sortie des champs. Si une seule vache entre dans l'un d'eux on considère que c'est tout le troupeau qui est entré et on te fait payer près du prix d'un taureau (...)"

"(...) Regarde! Nous avons vendu presque tous nos animaux pour des histoires de terres ou de soi-disant dégâts dans les champs et pourtant, nous avons rarement tort! (...)"

"(...) Dans l'ancien temps, quand un paysan faisait son champ à l'écart des habitations, il le clôturait de branchages. Si par hasard, il arrivait que le bétail pénètre dans un champ, les intéressés essayaient de s'entendre et de régler le problème afin qu'il n'y ait pas d'histoires, mais actuellement, même lorsque un berger est de passage, le paysan l'intercepte et essaie de lui créer des ennuis. Dans le cas où il y a des dégâts le berger est automatiquement convoqué chez le chef de village ou un agent de l'administration¹ où il se voit réclamer de l'argent (...)"

"(...) Auparavant, il y avait une bonne entente entre le Peul et le paysan. Chaque année, à l'occasion des fêtes coutumières, les éleveurs donnaient leurs vieilles vaches aux Mossi. En contre-partie, les autres venaient en hivernage cultiver les champs des éleveurs. C'est ainsi que le Peul vivait et ne cultivait jamais (...)"

"(...) Les Mossi nous ont trouvé ici. C'est notre grand-père qui a amené les Peul ici, il y a 74 ans. C'est lui aussi qui a donné la place aux Mossi qui vivent près de nous actuellement. Aujourd'hui ce sont les Mossi qui commandent ici. Ils menacent de nous faire déguerpir. Il est également vrai que les quelques Peul gardent le bétail des Mossi. Là encore, c'est le Peul qui souffre car si ce bétail fait des dégâts, il doit payer la moitié de l'amende. Cela est dû au fait qu'ils sont plus nombreux, plus riches et mieux représentés (...)"

"(...) Avant, les Mossi ne connaissaient que l'agriculture et le commerce de temps en temps. Ils ne pouvaient pas pratiquer l'élevage car le chef leur aurait pris le bétail sans aucune autre façon. Par exemple, si un Moaga élevait, le chef le surveillait et à le moindre erreur commise, il le faisait capturer pour pouvoir liquider tous ses biens. Il arrivait que certains paysans puissent avoir du bétail mais ils le confiaient à des éleveurs d'une autre région. Cela était d'ailleurs très rare. Comme les Silmi-mossi avaient des champs qui produisaient beaucoup à cause du fumier, les Mossi ont voulu suivre leur exemple (...)"

¹ L'encadreur de l'Organisme Régional de Développement.

"(...) Entre éleveurs et paysans, il y avait une entente parfaite. Actuellement, cette entente n'existe plus, non pas seulement à cause des dégâts que provoque le bétail mais aussi du problème de l'appartenance des terrains. Cette jalousie pousse actuellement certains paysans à aller défricher une grande étendue de terrain tout en prétendant que ça appartient à leurs ancêtres. Cette pratique détruit beaucoup de pâturages à Béma. (...) Nous n'avons plus les mêmes facilités qu'avant, mais néanmoins, notre sort est plus enviable que beaucoup d'autres éleveurs. Il y a par exemple des endroits où on te réclame de l'argent pour le moindre dégât causé par ton troupeau! Ici, on s'arrange toujours dans ce cas-là (...)"

"(...) Les agriculteurs et les commerçants avaient de l'argent qui ne leur servait à rien. Ils ont eu l'idée d'utiliser cela dans l'élevage mais le bétail restait toujours sous la garde d'un Peul. Actuellement, nombreux sont les paysans qui pratiquent l'élevage et préfèrent garder eux-mêmes pour diverses raisons, le fumier et le manque de confiance essentiellement (...)"

"(...) Nous n'avons pas connu le Blanc parce que nous étions toujours dans la brousse. Ce n'était que quelquefois - et très rarement - que l'on voyait un Blanc dans la brousse. C'était d'ailleurs pareil pour les gardes et les vétérinaires. A cette époque, il n'y avait que la force directe et c'était les chefs qui l'appliquaient. Le chef était presque un Dieu. Il lui fallait tout et on lui faisait des cadeaux: vaches, moutons, chèvres, etc... Ces chefs ne plaisantaient pas avec la question des impôts. On nous faisait payer même pour ceux qui étaient partis en transhumance. Aujourd'hui, il y a toujours cette force mais elle est invisible: nous payons les impôts de nous-mêmes. Les Mossi utilisent cette force contre nous (...). Le Peul n'a jamais raison devant l'Autorité (...). Elle nous condamne à tort, sans connaître nos problèmes (...). Je te dis que nos chefs n'ont plus d'influence! Ils ne peuvent nous défendre et d'ailleurs eux-mêmes sont des victimes (...)"

"(...) Le Blanc est venu avec sa force. Il a interdit l'esclavage et la guerre. Il a demandé une compréhension entre les hommes, mais les hommes ne peuvent pas se comprendre. Le Blanc a institué une règle de vie pour tout le monde, soi-disant que tous les hommes sont égaux. Le Peul ne connaissait que la force et c'est pourquoi il souffre aujourd'hui. Le Peul n'a pas suivi le chemin du Blanc et maintenant il est réduit et ne peut rien faire (...)"

Les relations existant entre les Peul et les Mossi ne sont pas uniquement écologiques mais aussi économiques et politiques. Les éleveurs se considèrent comme les victimes

de rapport inégaux s'inscrivant dans une Histoire qui leur est hostile. Le rôle de l'Etat moderne est considéré comme partial et peu favorable à l'éleveur peul.

La baisse des effectifs individuels oblige certains éleveurs à demander du bétail au paysan pour le garder et en profiter dans une certaine mesure. Dans ce cas, le seul "salaire" aujourd'hui (les conditions étaient plus avantageuses dans l'ancien temps semble-t-il) est la libre disposition du lait, le croît du troupeau revenant au propriétaire. Un tel contrat peut être avantageux dans de bonnes conditions d'élevage, mais ce n'est plus le cas ici. Il s'agit de toute façon d'un pis-aller pour le Peul. En effet, sa liberté de comportement se trouve alors considérablement réduite car le propriétaire tient à conserver ses animaux à proximité. L'opinion des Peul sur ce genre de situation est ambiguë. Ceux qui ont peu de bétail cherchent à en obtenir et se plaignent de l'égoïsme d'autrui lorsqu'ils ne peuvent réaliser leur souhait (ce qui est de plus en plus le cas)¹; ceux qui en détiennent s'estiment dépendants du propriétaire et dans une certaine mesure asservi par lui.

Avant, le "bétail était la chose du Peul", mais nous avons vu qu'un certain nombre de familles rimaïbé et mossi s'occupent elles-mêmes de leurs animaux. Cela concurrence bien sûr le bétail peul mais constitue aussi une sorte de "manque à gagner" pour ceux qui, ayant perdu leur troupeau ou une grande partie de celui-ci, auraient pu s'occuper de ce bétail et en jouir dans une certaine mesure. Cela enfin contribue à détruire la complémentarité qui existait entre société pastorale et société paysanne et qui était basée sur le troc (échange du lait ou de la viande contre du mil ou des services)².

Le manque de terre qui affecte les paysans se traduit forcément par une certaine intolérance vis-à-vis de la présence des Peul et des quelques champs qu'ils cultivent. Le sentiment d'injustice qu'éprouvent les éleveurs vis-à-vis d'une telle attitude est d'autant plus fort qu'ils se sont presque toujours installés sur la périphérie des terroirs, c'est-à-dire dans la "brousse" et qu'ils ont donc tendance à considérer qu'ils sont chez eux un peu à la façon d'un bud-kasma³ à qui un chef de terre aurait donné une brousse pour en faire son pu-wegha.

¹ La plus grande partie du troupeau appartient à l'éleveur ou aux membres de sa famille dans 73 % des cas chez les Peul, 75 % chez les Torobé, 92 % chez les Silmi-mossi, 99 % chez les Rimaïbé et 100 % chez les Mossi. Ce sont donc les Peul qui sollicitent le plus le bétail d'autrui.

² Travail sur le champ du Peul notamment.

³ Chef de lignage moaga.

paradis perdu ?

La destruction de la nature peut se traduire par un jugement de dépit sur le sens de l'Histoire mais n'entraîne pas de réaction collective des éleveurs vis-à-vis de la réalité de leur état et de cette destruction, sauf la migration qui relève d'ailleurs de l'initiative personnelle. Une solidarité de l'ensemble des éleveurs face aux agressions dont ils estiment être les victimes n'apparaît pas, alors que l'entraide traditionnelle qui liait les différentes cellules sociales à l'intérieur de l'ethnie disparaît de plus en plus. Seul subsiste le sentiment d'un échec.

"(...) Notre vie ici est simple et monotone. Les femmes encore, ça va mieux. Elles arrivent à trouver du plaisir à la maison, soit en tissant des nattes, soit en pilant le mil, soit en allant chercher de l'eau. En ce qui concerne les hommes, chacun cherche à fuir la maison (...)"

"(...) S'il fallait vivre en cultivant seulement, alors nous préférerions prendre nos Calebasses et aller mendier car, chez nous, seuls les hommes cultivent et, actuellement, il n'y a plus que les vieux ici; les jeunes sont partis (...)"

"(...) Comment un Peul peut-il se sentir heureux si ses animaux sont maltraités? Nous souffrons beaucoup et puis les paysans font tout pour nous créer des ennuis. Leurs champs gagnent de plus en plus (...)"

Avant de revenir sur ce constat d'échec et la détresse morale qu'il entraîne, il importe de considérer les évocations d'un passé où la "vie peul" était possible. Elles aident à mieux concevoir le "projet de société" et confirment dans une large mesure les conclusions obtenues au Boobola. Certains documents administratifs apportent quelques indications sur le comportement des Peul au début du siècle. Ils complètent utilement le témoignage des anciens¹.

"Mai 1909 - Quelques pluies tombées, les indigènes ont commencé à ensemencer leur lougans. Comme le fait se passe chaque année à cette époque de nombreuses constations naissent au sujet des cultures. Quelques rixes éclatent entre indigènes, principalement entre Peul et Mossi: les premiers laissant circuler leurs troupeaux dans les cultures de ceux-ci peu tolérants et prompts à tirer des flèches sur les animaux.

¹ Les extraits de rapports administratifs du cercle de Ouahigouya cités dans ce chapitre ont été dépouillés aux Archives du CVRS de Ouagadougou par MARCHAL J.Y., géographe de l'ORSTOM (MARCHAL, 1974).

Juin 1910 - Les pillages, moins fréquents qu'il y a quelques mois, continuent néanmoins à être assez nombreux.

Septembre 1911 - Par suite de la sécheresse du mois de septembre un assez grand nombre d'indigènes ont commencé à couper une partie de leur mil à la fin du mois. La récolte à Ouahigouya et dans les villages environnants sera médiocre. Aussi de nombreuses réclamations ont-elles été soulevées par les Mossi contre les troupeaux des Peul qui, peu soucieux, ont fait leurs incursions coutumières dans les lougans.

Avril 1912 - L'animosité règne toujours entre les Mossi qui étendent de plus en plus leurs lougans et les Peul qui veulent aussi en avoir et surtout conserver la libre pâture des grands espaces pour leurs animaux.

Novembre 1912 - Les Peul qui nous ont fort occupé pendant tout l'hivernage en raison des pâturages plus ou moins "captés" par les Mossi cultivateurs, nous assaillent maintenant de réclamations contre les mêmes Mossi qui défendent l'accès de leurs puits aux troupeaux. La vérité est que le Peul n'a jamais fait lui-même la moindre excavation en vue d'abreuver ses animaux (sic) et qu'il essaie de mettre en jeu la supériorité qu'on lui a peut-être jusqu'à ce jour trop ouvertement reconnue pour imposer à l'éleveur mossi certaines charges¹".

"(...) C'était comme l'enfer! Il y avait toujours des querelles et même des tueries quelquefois. A cette époque², les Mossi n'avaient pas encore de bétail. Seuls les Peul avaient des boeufs. Les Mossi fléchissaient les animaux et les Peul s'attaquaient à eux. Ce n'est que lorsque les lions ont commencé à s'attaquer aux gens³ que les Mossi ont collaboré avec nous pour chasser les lions. A cette époque, les lions se sont mis à manger les hommes".

"(...) Il y a 25 ans que je suis ici et à mon arrivée il n'y avait plus les lions mais les hyènes se faisaient voir le jour comme la nuit. Les collines étaient pleines de trous dans lesquels vivaient ces hyènes. Aujourd'hui les hyènes sont devenues rares.

¹ Fin de citation des rapports administratifs du cercle de Ouahigouya publiés par MARCHAL J.Y.

² En général, l'époque évoquée par les témoignages qui suivent est celle du 19^e siècle et du début du 20^e.

³ Dans les années 50, lorsque les derniers grands défrichements sont intervenus au Yatenga l'espace vital des fauves s'est révélé être insuffisant et les lions devinrent dangereux.

⁴ Il s'agit de celles de Kalsaka.

Il y a 3 jours l'une d'elles est venue me manger un mouton ici. Une fois qu'elle est parvenue à tuer un animal dans un endroit, elle peut rester 3 semaines sans y remettre les pieds. C'est ainsi que je l'ai guettée pendant 4 jours sans la voir.

Il n'y a pas eu d'empoisonnement¹ mais de grandes chasses organisées; il y eu aussi le déboisement de la brousse. Tout cela a contribué à la disparition des animaux sauvages ici. Les quelques uns qui subsistent vivent dans les cavernes ou derrière les rochers (...)"

"(...) Il y a une trentaine d'années de cela, la brousse était pleine d'animaux sauvage. Les pâturages étaient très bons et existaient partout. Les vaches produisaient beaucoup de lait en saison sèche comme en hivernage (...)"

"(...) Tout le village a organisé une battue contre un lion qui avait tué quatre génisses. Ce jour-là, le lion m'a mordu la main mais il a fini par succomber; chacun s'approchait de lui et lui lançait sa sagaie ou frappait avec son bâton. C'est d'ailleurs là que le lion en profitait pour attaquer les gens: soit il les mordait, soit il les griffait (...)"

"(...) La famine de 1913 est arrivée quand j'avais 8 ans. Elle a provoqué un nombre considérable de pertes humaines mais s'il n'y avait pas eu les aides extérieures, la famine de 1972-1973 aurait été pire car aujourd'hui les gens sont moins durs à la faim. En 1913, on ramassait les cadavres des gens partis cueillir les feuilles d'arbres ou creuser les fourmillières pour retirer les graines d'herbes sauvages qui s'y trouvaient. Les gens tétaient leurs animaux pour survivre (...)"

"Septembre 1915 - A la suite d'une saison des pluies très mauvaise en 1913, la récolte d'octobre-novembre 1913 fut très réduite et amena une famine intense en août et septembre 1914. Cette famine fit mourir des milliers de gens: 57 626 personnes environ d'après mes calculs, sur lesquelles 44 225 imposables²".

¹ Cela est faux. Par ailleurs, un homme de Todiam surnommé "Suka Biga", décédé en 1975, s'était fait une réputation en tuant les lions. Il les attaquait à coups de hache!

² Extrait de MARCHAL J.Y., 1974.

Les temps anciens sont d'abord ceux de la violence et de l'insécurité. Les rapports entre les hommes et les relations avec la brousse étaient violents. Les tensions inter-ethniques étaient conditionnées par des visées différentes sur la nature et une attitude concurrentielle vis-à-vis du milieu. Les Peul admettent volontiers aujourd'hui qu'on ne manquait pas de pâturages à l'époque mais leur hostilité aux défrichements étaient déjà manifeste. Leur désinvolture apparente vis-à-vis des champs mossi dont témoignent les rapports administratifs est la manifestation de leur hostilité à toute tentative d'appropriation de l'espace. Parfaitement vécu à l'intérieur de la société peul, une telle conception se traduisait d'une façon agressive quand une société différente était en cause.

La guerre et le pillage ne semblent pas avoir joué au Yatenga le rôle qu'ils ont eu au Boobola dans la modification du milieu. La "déshumanisation" des régions du Sourou, du Gondo et de la Volta Noire que les combats du 19^e siècle ont provoquée en pays bobo n'est pas intervenue ici. Les effectifs et la puissance mossi interdisaient une telle chose. Cependant, au Yatenga comme ailleurs, le pillage existait et pouvait constituer un palliatif aux déficiences momentanées du genre de vie par les transferts de bétail qu'il provoquait. Ce bétail transitait souvent par certaines familles pour être rétrocédé et confié aux alliés.

Le courage peul se manifestait également dans la nature face au lion. Il était indispensable. Il était un des fondements du comportement peul. Il ne s'agissait pas de détruire les lions mais de protéger son troupeau. Le lion était l'ennemi mais il était respecté pour tout ce que sa présence garantissait: comme le Peul, il a besoin de la brousse.

La modestie des besoins garantissait une sage exploitation du troupeau.

"(...) Le Peul ne vendait jamais un animal tant qu'il n'avait pas de problèmes tels que impôts, nourriture, habillement ou mariage. Les femmes avaient suffisamment de lait à vendre (...). Pendant la transhumance, les bergers n'emportaient pas de vivres. Ils utilisaient le lait du troupeau avec lequel ils pouvaient se procurer sur place tout ce dont ils avaient besoin (...)"

"(...) Oui, tout était possible. Nos parents disaient qu'à maintes reprises ils ont été à Léo et Tamalé, dans le nord de l'actuel Ghana, pour vendre du bétail. En ce qui concerne le lait, comme il y avait beaucoup d'herbe, les vaches en produisaient suffisamment et nos femmes avaient la possibilité d'en vendre. Une vache pouvait produire jusqu'à 10 litres de lait par jour¹ et chaque année elle donnait un veau. Le commerce du lait se faisait en grande partie par échange contre des céréales (...)"

¹ 1 ou 2 litres aujourd'hui et en hivernage seulement.

"(...) Avant, le Peul n'avait pas besoin de vendre un boeuf pour nourrir sa famille ou résoudre ses problèmes. Avec les revenus du lait - et parfois du petit bétail - il résolvait ses difficultés. Donc, son troupeau avait le temps de se développer. Actuellement, quelque soit le problème de l'éleveur, il lui faut vendre un animal pour le résoudre. Alors, avec ces ventes régulières et l'effet des maladies, les Peul ne font que s'appauvrir (...)"

Contrairement à ce qu'on a souvent dit, la production du troupeau (lait, viande sur pied) était au service des besoins. Il se trouve simplement que ceux-ci étaient relativement stables et toujours situés en deçà des capacités du troupeau à les satisfaire, ménageant ainsi une "production de sécurité" qui n'existe plus aujourd'hui au Yatenga. Si la sagesse consiste à avoir des besoins stables et limités, toute cause de dépense apparaît à l'intéressé comme un avatar. Cependant, si on cumule la totalité de ces causes, on remarque qu'elles couvrent l'ensemble des besoins normaux dans un tel type de société: impôts, nourritures, habillements, cérémonies diverses.

Dans la plupart des cas, la production de lait était suffisante pour satisfaire les besoins en céréales qui étaient d'ailleurs plus modestes qu'aujourd'hui grâce - justement - à l'importance du lait dans l'alimentation. On pouvait donc vivre avec un troupeau sans en être propriétaire et donc sans compter sur la commercialisation du bétail lui-même.

A cette production animale s'ajoutait la production agricole issue du travail de la classe servile mais il ne faut pas trop généraliser ce propos car tous les Peul ne disposaient pas d'une telle main d'oeuvre et les Silmi-mossi ne détenaient pratiquement pas d'esclaves.

La sécurité économique était renforcée par une entraide qui s'inscrivait dans un système de clientèle¹ permettant de remédier aux échecs individuels.

"(...) A cette époque, le campement peul de Rondo n'avait qu'un seul parc² et il était entouré de huttes. On passait les nuits à crier pour éloigner les bêtes sauvages. On allumait des feux autour du parc. Le matin, les bergers se dispersaient en groupe de deux ou trois. Ils allaient dans des pâturages différents mais dès qu'un lion approchait, ils avertissaient leur camarade par des cris. En ce temps-là, seuls les hommes accompagnaient les animaux au pâturage (...)"

¹ Au sens antique et romain du terme.

² Hogo, enclos d'épineux permettant de protéger et de contenir le troupeau pendant son repos de la nuit.

"(...) A l'époque, tous les gros éleveurs, même s'ils n'avaient pas d'enfants, disposaient néanmoins de gens qu'ils hébergeaient pour leurs travaux. C'étaient donc ces gens et les Rimaïbé qui cultivaient pour eux. Les Peul qui avaient perdu leur bétail vivaient auprès de ceux qui en avaient pour garder les troupeaux de ces derniers afin qu'ils assurent leur vie. Nombreux sont ceux qui ont commencé ainsi pour constituer leur propre troupeau (...)"

"(...) Il arrivait qu'un Peul n'ait pas de bétail ou le perde. Il se plaçait alors sous la protection de celui qui en avait beaucoup pour profiter de son troupeau. Il gardait le bétail de l'autre et disposait du lait. Sa femme pouvait constituer un troupeau de moutons avec la vente de ce lait et cela jusqu'à ce qu'elle obtienne de quoi acquérir des boeufs. C'est par ce moyen que bon nombre de Peul ont constitué leur troupeau. Aujourd'hui, il n'y a plus de lait. Si ton patron meurt, les enfants se partagent les biens et toi, le berger, tu te retrouves les mains vides si tu n'as pas pris tes dispositions à temps".

Si le genre de vie n'a jamais créé la conscience d'une responsabilité commune vis-à-vis des potentialités, on constate que la solidarité des familles était efficace, bien plus qu'aujourd'hui où le ménage est de plus en plus seul face à ses responsabilités. Certains des animateurs de ces relations d'entraide ou de clientèle ont été confortés dans leurs fonctions par l'administration coloniale, au début tout au moins mais cela ne s'est pas fait au profit du bien commun.

"(...) Ces Peul¹ en tout cas ont beaucoup profité de la chefferie. Par exemple, à Djougalyiri et à Roffo, ils ont retiré les boeufs (...). Le pillage se faisait sans cesse (...)"

"(...) Notre père disait qu'en son temps, la chefferie coutumière occupait une place importante dans la société. Les enfants et les frères des chefs étaient oisifs et profitaient de leur position pour vivre sur le dos des petites gens. Lui, cependant, a fait exception: il obligeait les membres de sa famille à s'habituier aux travaux manuels, car, disait-il, il y aura un jour où le chef lui-même ne sera plus considéré, à plus forte raison ceux de sa famille. Sur plan-lâ, il était contre le parasitisme (...)"

"(...) Tu sais, tous ceux qui sont là-bas² sont venus au moment où la chefferie était à son apogée. Ils en profitaient et vivaient d'elle. Leur sort était de vivre au jour le jour. Et ils ne s'inquiétaient pas

¹ Les Fittobé de Djouma.

² Les Torobé de Todiam.

du tout de leur avenir. Maintenant que la chefferie a perdu de son importance, ces gens ne peuvent plus profiter ni avoir du bétail. C'est pour cela qu'ils sont obligés de vivre presque en agriculteurs et d'utiliser la religion (...)"

"(...) Quand nos pères étaient à Koukabaco ou à Todiam, il y avait des transhumances mais à courtes distances car s'ils s'éloignaient, les gens de la famille royale leur pillaient le bétail. Avec l'arrivée du Blanc ces pratiques ont disparu mais il y avait encore des chefs qui abusaient de leur pouvoir (...)"

L'ambiguïté de la chefferie, dans sa genèse comme dans ses fonctions, l'empêche de jouer un rôle quelconque dans la situation d'aujourd'hui. Elle n'est en aucun cas un recours au désarroi moral.

"(...) Avant, le village était très beau. C'était la joie partout. Tout le monde était heureux. Sauf quand frappait la maladie ou la mort, rien ne venait troubler le bonheur des éleveurs. On cultivait très peu, et nous n'achetions pas de mil (...)"

"(...) Au temps des colons, l'adulte gardait les boeufs. Il transhumait, creusait des puits, bref, il n'avait pas le temps de s'asseoir (...). Il était attiré par la brousse et s'y sentait à l'aise. On ne s'inquiétait de rien. Il n'y avait que les lions qui nous préoccupaient, surtout pendant les transhumances. Malgré leur nombre, on était plutôt encouragés à les voir s'approcher de nos boeufs. A cette époque un seul Peul armé d'une lance ou d'un gourdin pouvait chasser le lion ou le tuer. Aujourd'hui, il a peur même de son cri, alors ne parlons pas de l'attaquer!"

"(...) La vie d'avant était meilleure que celle d'aujourd'hui. Avant, les enfants avaient du respect pour leurs parents. Les gens étaient plus francs que ceux d'aujourd'hui (...). On croisait rarement un paresseux, tout le monde était travailleur. Aujourd'hui le monde est plein de paresseux et de gens qui parlent sans conséquence (...)"

La qualité de l'existence quotidienne était liée au sentiment d'autonomie et de liberté mais également à la beauté de la brousse et de l'habitat. La hutte peul, entièrement végétale, se fondait dans le paysage. Sa discrétion en faisait la beauté.

A l'intérieur du groupe solidaire, le code social était respecté alors que l'"indépendance"¹ ne rend plus une

¹ Avant, était le "temps de la force". Le Blanc a provoqué celui de l'"indépendance". Le terme peut paraître ambiguë. La "force" c'était à la fois la puissance du groupe et de la chefferie, c'était aussi l'esclavage. L'"indépendance", c'est l'émergence des individus: celle des uns par rapport aux chefs, celle des autres par rapport aux maîtres.

telle chose aussi indispensable aujourd'hui, où chacun donne l'impression de faire n'importe quoi et où personne ne sait très bien où il en est.

"En ce temps-là, les enfants avaient du respect pour leurs parents. Les migrations de travailleurs étaient très rares. Les boeufs reconnaissaient les bergers à leur odeur. Les éleveurs avaient le courage de prendre le bétail des autres pour le garder sans qu'il y ait d'histoires. Mais aujourd'hui, ils ne veulent pas garder leur propre bétail ne parlons donc pas de celui d'autrui. Les enfants qui restaient à la maison étaient toujours à côté des vieux et bénéficiaient de leurs conseils. Les esclaves obéissaient à leur maître et tout travail qui leur était confié était immédiatement effectué comme il le fallait (...)"

Ces jugements sur le passé sont ce qu'ils sont. Qu'ils idéalisent une autre époque ou non, ils témoignent du temps présent, celui où des hommes ne peuvent plus assumer leur existence parce que leur environnment ne leur permet plus de la faire.

des solutions méprisées

Quelques ajustements du genre de vie ont permis de résoudre les problèmes de survie mais les aspirations morales et esthétiques de la "foulanité" désormais non satisfaites ne semblent pas avoir été remplacées par d'autres.

"(...) Tout le monde élève des poulets aujourd'hui, surtout les femmes. A cause du manque de lait, elles élèvent des poulets. Cela leur permet d'acheter des bricoles et les condiments pour la sauce (...). Tu sais, nos vaches n'ont plus de lait, mais nous laissons toujours la charge de la nourriture aux femmes (...).

Oui, nos vaches n'ont plus de lait. Les femmes ne peuvent plus en disposer comme avant. Elles restent là à longueur de journée à ne rien faire. Tout le monde est écoeuré. Elles ne filent plus le coton. A la rigueur, elles tissent leurs nattes ou passent leur temps à nettoyer leurs calebasses... Tu vois çà!"

"(...) L'élevage des moutons et des chèvres est beaucoup plus intéressant que celui des boeufs aujourd'hui car on peut les vendre facilement et à bon prix¹.

¹ Soit 4 000 F CFA environ pour un mouton et 2 500 pour une chèvre. Ces prix peuvent doubler à l'approche de la Tabaski, fête commémorant le sacrifice d'Abraham, au cours de laquelle chaque famille musulmane sacrifie un mouton.

L'élevage de ces animaux est facile car ils mangent tout ce qu'ils trouvent alors que les vaches piétinent l'herbe et gaspillent beaucoup. Certains parmi nous ont des chèvres qui donnent du lait en quantité suffisante pour les enfants même pendant la saison chaude. C'est grâce à la vente du petit bétail que nous achetons du mil et que nous pouvons préparer les fêtes et baptêmes. Nos femmes y trouvent leur compte également puisqu'elles n'ont plus de lait de vache à vendre".

"(...) Le petit bétail présente peu de problèmes. Les moutons et les chèvres mangent de tout et peu. Leur entretien est facile et leur vente rapide. En hivernage les enfants peuvent s'en occuper facilement et en saison sèche, les animaux pâturent seuls sans problèmes. Les femmes se chargent de leur donner de l'eau et un peu de son. Le lait est surtout réservé aux enfants, surtout celui de la chèvre qui est très nourrissant malgré sa mauvaise odeur. Le lait de brebis est plus rarement consommé. Ce qui nous arrange beaucoup avec ce bétail là, c'est que sa vente est de plus en plus avantageuse (...)"

"(...) En réalité, nous préférons les boeufs. Un Peul ne peut pas se passer de boeufs. J'admets qu'il est actuellement difficile d'élever des boeufs mais je les préfère aux chèvres. Les chèvres se multiplient rapidement et en grande quantité et nous aident beaucoup à résoudre nos problèmes (...) mais la vache est meilleure à tout; d'ailleurs elle est grande et belle! (...)"

"(...) Nous sommes devenus très sédentaires et c'est pour cela que nous avons préféré nous installer plus confortablement. Avec les huttes, nous sommes obligés de changer la paille tous les 2 ou 3 ans, tandis qu'avec les maisons d'argile séchée nous sommes tranquilles pour 10 ans. Les huttes sont faites pour les éleveurs qui se déplacent beaucoup (...)"

Entre l'épuisement des ressources et la projection dans le passé de l'idéal pastoral, on constate la rigidité de l'état de nature. Il y a une certaine adaptation du genre de vie mais uniquement à l'intérieur d'une même conception des rapports avec la nature: l'initiative principale concerne un accroissement du rôle des petits ruminants. Ce fait permet un répit à de nombreuses familles mais il s'agit d'un pis-aller. Objectivement, l'augmentation des effectifs ovins et caprins se heurtera vite à des limites écologiques après avoir entraîné un nouveau stade de dégradation de la végétation. De toute façon, la vie peul est conçue en fonction de la brousse et de la vache.

le travail et l'image de soi-même

L'importance et la qualité du travail sont jugées dans le cadre des visées sur la nature. Celles-ci restant stables face à la destruction de celle-là, le travail n'a plus de sens.

"(...) Le travail des vieux! Les vieux en tout cas, d'après ce que j'ai remarqué, ils passent la journée à bavarder. Le soir, ils se déplacent près de la mosquée. Quelquefois d'autres vont au marché. En tout cas les vieux ont au moins le mérite de s'occuper des puits et de veiller à ce que tous les animaux boivent. En saison des pluies, ils passent leurs journées dans les champs car, là aussi, ils bénéficient rarement de l'aide des jeunes. A cette saison, ceux qui ont des boeufs veillent toute la nuit afin que les animaux n'entrent pas dans les cultures (...)"

"(...) Nos femmes ne font rien actuellement. Avant, elles amenaient le lait au marché mais aujourd'hui il n'y a plus de lait. Elles ne filent plus le coton. Tout ce qu'elles font aujourd'hui pour nous, c'est la cuisine (...)"

"(...) Les uns ont émigré avec leur bétail dans d'autres régions surtout vers Dédougou et Kouka¹. Les autres sont partis traîner soit en Haute-Volta, soit en Basse-Côte. Ceux qui sont restés ne font rien et ne servent à rien. Ils passent leur temps à se promener (...)"

"(...) Les jeunes ne veulent plus s'occuper du bétail. Il y a un laisser-aller général (...). En saison sèche, les boeufs divaguent sans surveillance. Les jeunes passent leur temps à se promener jours et nuits (...). Nos enfants sont bons à rien. Nous avons du mal à les inscrire à l'école² et même ceux qui sont inscrits ne veulent pas y aller. Tout jeune, ils manifestent le désir de s'occuper du bétail mais quand ils reviennent de l'école, ils ne veulent plus rien faire.

Certains d'entre eux étudient le Coran et quand ils deviennent majeurs, ils arrêtent leurs études pour s'adonner à la sorcellerie et c'est ainsi qu'ils se transforment en vagabonds. Quant au commerce³, ils n'y connaissent rien. Ils vendent notre bétail uniquement pour des futilités. D'autres vont dans les grandes villes et entraînent ensuite leurs camarades dans ces vagabondages. C'est parce que nos enfants ne veulent rien faire que nous sommes diminués face aux autres ethnies (...)"

¹ Région de la Volta Noire.

² On est ici dans un village proche de Séguénéga où se trouve une école primaire.

³ Allusion à la vente des animaux du troupeau familial.

"(...) Nos jeunes gens aussi deviennent insupportables. Ils s'occupent rarement du bétail et préfèrent vagabonder. Et pourtant! Nous avons tout fait pour que ces jeunes arrivent dans la vie. Dès leur naissance, on leur a donné une ou deux vaches pour qu'elles se multiplient avec leur chance. A l'âge de six ou sept ans nous les envoyons à l'école coranique et dès qu'ils sont grands nous les marions (...)"

"(...) Quand le Peul travaille au champ, sa femme ne s'occupe pas de lui. Même lui amener simplement de l'eau à boire est une chose qu'elle ne fait pas. Mais si elle le voit arriver de la brousse avec un veau nouveau-né dans les bras, alors elle est fière de lui et court partout pour essayer de lui faire plaisir. Les filles des gros éleveurs n'épousent jamais un Peul qui n'a pas de bétail, même s'il a de gros greniers de mil inépuisables (...)"

"(...) Les mariages de nos jeunes échouent de plus en plus. Nous ne comprenons plus nos filles d'aujourd'hui. Le plus souvent, elles refusent leur mari pour aller traîner en ville¹. Des filles qui sont nées en brousse et qui préfèrent les hommes de la ville! Peut-être que le monde est fait comme cela maintenant mais vraiment nous sommes incapables d'y remédier. Nous observons et attendons un signe de Dieu car tout ce qui arrive est le fait de sa volonté (...)"

La vanité du travail tel que le conçoit le Peul apparaît clairement dans un tel contexte. L'entretien de certains puits devient inutile si la capacité de charge du pâturage diminue. Le gardiennage, le courage et la science du berger deviennent sans objet parce qu'il n'est plus nécessaire de protéger les animaux contre les fauves ou les hommes et que l'uniformisation des pâturages fait que le troupeau n'a plus besoin d'être conduit.

Le rôle économique et social de la femme est compromis car il était fondé sur la commercialisation de la production de lait qui lui revenait. L'éducation familiale rigoureuse des enfants n'est plus indispensable puisqu'ils n'auront pas à affronter une nature "sauvage". L'école (coranique ou non) met l'enfant au contact d'un autre monde ce qui ne l'incite pas à remédier à son sort dans le cadre de sa propre culture. Comme les anciens baissent les bras, seuls ceux qui sont partis semblent avoir eu raison. Les autres ne savent plus très bien ce qu'il faut faire: il n'y a pas d'alternative à l'état pastoral. Il était liberté dans une certaine nature et non soumission à celle-ci, sinon il aurait évolué avec elle à la satisfaction probable de la majorité: tel n'est pas le cas.

¹ La ville à laquelle il est fait allusion est Titao, sous-préfecture de 2-3 000 habitants.

"(...) Tu sais, chacun vit comme il l'entend aujourd'hui. Les Peul ne sont plus comme avant. Ils n'ont plus l'orgueil d'avant. Il n'y a plus beaucoup de boeufs et encore moins de lait. La brousse n'existe plus. Aujourd'hui nous sommes éleveurs par habitude et non plus pour notre plaisir".

quelle leçon ?

Si on considérait que l'homme est au service de son enrichissement, il faudrait expliquer pourquoi certains Peul ont quitté le Yatenga pour perpétuer leur genre de vie en limitant obligatoirement la disponibilité des biens matériels¹ compte tenu de la mobilité retrouvée. Il faudrait également rendre compte de la faible "plasticité" de l'état de nature. Pourquoi migrer plutôt que de changer d'état ? Pourquoi ne pas modifier les méthodes d'élevage pour une meilleure productivité ? Toutes les questions - et toutes les réponses - sont possibles si on n'admet pas que la fuite des uns ou la frustration des autres est le résultat d'une volonté et d'un refus - légitime - de sortir d'un certain cadre de pensée et d'une certaine conception de la vie indissociable d'une certaine nature.

Si on se place à l'intérieur des "visées pastorales" sur la nature, on peut dégager une philosophie de l'action pour des régions étrangères au Yatenga où le pastoralisme est encore possible mais risque d'être menacé à plus ou moins brève échéance. Cela constitue certes un acquit mais il est sans grand intérêt pour le cas des éleveurs actuellement en difficultés. A leur propos, l'alternative paraît dangereusement simple. Ou bien on se place hors des visées pastorales sur la nature en considérant par exemple que l'échec du genre de vie (que celui-ci incombe aux intéressés ou à leurs concurrents vis-à-vis du milieu) autorise toutes les expériences et tous les transferts de technologie, à charge pour les besoins et l'idéologie de la population de s'adapter; ou bien on essaie de répondre aux aspirations des intéressés même si on court le risque de ne pas les avoir bien comprises. Le deuxième point de vue paraît bien sûr plus engageant mais il faut craindre qu'il ne soit pas le plus facile à adopter.

¹ En abandonnant, notamment, un habitat relativement plus confortable que la hutte du berger nomade.

CRÉPUSCULE DES TEMPS ANCIENS¹

*"Ah! Les vieux savent bien ce qu'il faut
pour que notre élevage marche bien.
Malheureusement..."*

¹ On voudra bien nous pardonner d'emprunter ici à Nazim BONI le titre qu'il donnait en 1962 à ses Chroniques du Bwamu (Paris, Présence Africaine, préface de G. Manessy).

Certains ont de plus en plus l'habitude de faire des diagnostics sur les sociétés de ce qu'ils appellent le Tiers Monde en fonction de critères qui n'ont qu'un rapport très lointain avec l'état de nature des sociétés ainsi "jugées". Le critère le plus souvent utilisé est celui de la disponibilité des biens (le "niveau de vie"): on est ainsi plus ou moins bien pourvu, plus ou moins "sous-développé" par rapport au plus riche. Toute action tend alors à vouloir rattraper un "retard" dont l'origine n'est d'ailleurs toujours pas vraiment expliquée...

La pauvreté au sens habituel du terme relève d'une inadéquation entre des besoins en marchandises et en services et la satisfaction de ces besoins, pas de la rareté absolue de biens ou de services. Il n'y a de peuples sous-développés que ceux qui adoptent des visées sur la nature identiques à celles des sociétés productivistes sans s'être encore donné les moyens (ou ayant été privé de ces moyens) ou la volonté de satisfaire des besoins nouveaux par des investissements appropriés en quantité et en qualité.

Toutes les sociétés non industrielles ne se sont pas placées dans cette situation. Peu importe qu'elles le veuillent ainsi ou qu'elles n'aient pas encore été fondamentalement touchées par le dynamisme des économies marchandes¹. Elles ont leur propre logique de comportement et leurs problèmes spécifiques.

Grosso-modo, cette logique passe par deux fondements communs à toutes: la stabilité des besoins - que ceux-ci soient physiologiques (subsistance) ou esthétiques (maintien de l'environnement dans une certaine forme) - et l'utilisation de ressources renouvelables. C'est à la faveur de ces quelques constatations qu'il faut comprendre les souhaits et aspirations recueillis.

¹ Dont il n'est pas question de nier l'influence grandissante.

- "Je souhaite qu'on m'entende et qu'on sache, ce que nous les éleveurs, nous voulons qu'on fasse pour l'avenir de l'élevage(...)"
- "(...) Ce que les Autorités peuvent faire pour les éleveurs aujourd'hui, c'est leur trouver des zones de pâture et leur faire des puits afin qu'ils s'occupent uniquement d'élevage (...)"
- "(...) Ils savent ce qu'ils nous faut mais ils ne veulent rien faire pour les éleveurs. Nous devenons de plus en plus les bergers des Mossi (...)"
- "(...) Tout d'abord il faudrait que les paysans éloignent leurs champs de nos lieux de pâture. Il nous faut des puits aussi et des pistes assez larges pour pouvoir accéder aux terres salées (...)"
- "(...) En tout cas, nous voulons qu'on nous fasse des puits et que les paysans cessent de cultiver dans les quelques zones de pâture qui nous restent (...)"
- "(...) Je souhaite aussi qu'on nous creuse des puits réservés au bétail. Les barrages, c'est très difficile mais au moins qu'on nous fasse des puits et qu'on installe des responsables de l'élevage dans les villages pour qu'ils défendent les éleveurs devant les encadreurs. Voilà ce que j'avais à dire"
- "(...) Avant, il existait ici beaucoup de sentiers pour le bétail, mais à présent, tout est occupé par les champs des paysans. Nous avons discuté afin qu'ils libèrent ces pistes mais ils ne l'ont pas accepté. Actuellement, nous souhaitons une entente entre éleveurs et agriculteurs afin que certains problèmes trouvent des solutions d'un côté comme de l'autre car l'élevage est indispensable à l'agriculteur, comme la culture à l'éleveur (...)"
- "(...) Ce que nous voulons est très simple: avoir la brousse pour nos animaux et avoir des boeufs qui nous appartiennent. Regarde! Les boeufs ne nous appartiennent presque plus et la brousse a disparue. Nous voulons avoir une place pour les éleveurs seulement. Il faudrait qu'on sache que nous devons vivre aussi alors que tout nous devient difficile. Nous voulons de bons puits intarissables et que les paysans cessent de pénétrer dans les zones de pâture qui restent (...)"

Tous les souhaits d'intervention vont dans le même sens d'un arbitrage de la concurrence vis-à-vis de l'espace qui se traduirait soit par un frein des défrichements ou même par la libération de certains espaces actuellement occupés par les cultures. Du point de vue peul, l'Autorité issue de l'administration coloniale qui a interdit la violence devrait assumer un arbitrage qu'elle est seule à pouvoir maintenant garantir.

Il faut empêcher les groupes concurrents (paysans)

d'accroître leur consommation de l'espace pour que la nature retrouve son intégrité et que la vie peut redevienne possible. Il faut que la démographie d'autrui respecte l'état de nature de ceux dont le genre de vie implique une charge humaine faible. Ceci est, bien entendu, une déduction de notre part, car aucun éleveur au Yatenga ne prône une quelconque limitation des naissances, ni chez lui ni chez les paysans, cela est étranger à sa conception des choses. Il envisagerait par contre assez volontiers des déguerpissement locaux et massifs. On voit que tout cela est un rêve sans grand espoir.

Les souhaits qui relèvent du possible ne sont que des palliatifs à court terme: à quoi sert un nouveau puits dans des pâturages saturés?

Il faut bien admettre que des deux attitudes imaginables dans un tel contexte d'action, aucune ne semble devoir être facile à mettre en oeuvre:

- "Développer", c'est-à-dire ici, intensifier un mode de production pour qu'il consomme moins d'espace en créant la même quantité de produits ou même en en créant plus. Il s'agit là d'une position classique et - pourrait-on dire - officielle: monétariser, satisfaire des besoins nouveaux, en créer d'autres, intégrer l'économie aux transferts de marchandises mondiaux (viande, produits manufacturés, etc..) autant d'effets qui contribuent à propulser des économies fragiles dans une concurrence difficile. Que tout cela soit bon ou non, il semble que cette attitude ne corresponde pas aux visées de la société. Les populations intéressées n'ont nullement l'intention de se renier à ce point, même si elles constatent leur échec à l'intérieur de leur propre conception, accusant une dégradation de leur environnement par des groupes concurrents. On a coutume de parler en l'occurrence de "blocages socio-économique" ou de "poids des coutumes". Il s'agit d'un refus.

- Agir en fonction des demandes concrètes de la population. On vient de voir qu'elles sont toutes limitées et tendent vers un seul but: reculer l'échéance de quelques années. Et ensuite?

D'autres aspirations sont impensables aujourd'hui où les conditions de vie excluent a priori certaines formes d'action violentes qui faisaient partie de la vie d'autrefois. Dans ce domaine, les déclarations sont d'ailleurs auto-censurées, c'est certain.

En fait, le problème ici, est bien régional: les difficultés du monde paysan sont également évidentes: saturation de l'espace, dégradation des sols, migration de travail en Côte d'Ivoire, etc... Les sociétés paysannes ou pastorales du Yatenga n'assument pas démographiquement leur faible productivité. Or, un mode de production n'est pas obligé de s'aligner sur l'impératif démographique. Une société peut parfaitement adapter sa démographie à la conception qu'elle a de la situation de ses hommes dans la nature. Cela a existé et existe ailleurs, pas ici: on a vu les conséquences.

La conclusion est évidemment peu réjouissante pour le coeur et l'esprit mais le temps de l'agriculture extensive et du pastoralisme est fini au Yatenga. C'est d'ailleurs pour cela que la population s'en va:

- . les hommes ne s'orientent pas vers une intensification de la production;
- . la satisfaction des aspirations pastorales possibles (création de points d'eau essentiellement) ne fera que reculer une échéance inéluctable;
- . une volonté malthusienne, seule compatible avec de telles visées et de tels refus ne se manifeste pas.

Les chasseurs-cueilleurs ont abdicé ou sont en train de le faire dans leurs derniers refuges africains (cuvette du Congo), américains (Amazonie) ou asiatique (Bornéo). Pour les pasteurs d'Afrique ou d'ailleurs, le temps du choix est proche. Celui des agriculteurs extensifs ne tardera pas non plus. Le surpeuplement est déjà une réalité pour des économies prédatrices de stocks (gibiers, herbe, sols) dont le renouvellement n'est plus assez rapide compte tenu du déséquilibre espace-population.

Ainsi, ce sont les économies les moins gaspilleuses d'énergie, celles qui sont fondées sur les besoins les plus modestes, qui sont condamnées les premières, par leur inaptitude à se défendre contre la concurrence de civilisations différentes et (ou) par le refus de maîtriser leur propre démographie.

ANNEXE I

LA FAMILLE
COMME NIVEAU PRIVILÉGIÉ DE L'ENQUÊTE

A l'intérieur de la zone d'étude toutes les familles vivant essentiellement du bétail bovin ont été enquêtées. Cette "famille" constitue l'unité de production-consommation. Le groupe se compose en général d'un homme marié, de sa (ou ses) femme(s), de ses enfants et parfois de ses parents. L'ensemble de ces personnes vit dans une même unité d'habitat¹, le gallé (chez les Peul) ou la zaka (chez les Silmi-mossi). Chaque famille consomme la production de son troupeau et la récolte issue d'un champ cultivé en commun. Tout cela n'est plus très original en Haute-Volta où le ménage constitue pratiquement partout, aujourd'hui, la cellule socio-économique de base.

Cette unité - qui n'a pas de nom en fulfuldé² - n'est pas très difficile à définir ni à reconnaître sur le terrain. Cependant, on constate qu'un certain nombre de galledji (un peu moins de 10 %) présentait une situation douteuse.

L'entraide, moins fréquente qu'avant mais qui existe toujours, peut parfois donner l'impression d'une symbiose économique entre plusieurs familles. En fait, il n'a pas été rencontré de cas où deux galledji constituaient une même "exploitation". Par contre, il pouvait arriver qu'à l'intérieur d'un même gallé plusieurs familles puissent être considérées sans dommage comme étant séparées sur le plan économique.

Le cas le plus fréquemment rencontré est celui d'un gallé à l'intérieur duquel vivent deux ménages (polygame ou non), père et fils ou frères par exemple. Chaque ménage a son ou ses champs, ses greniers, et mange sa propre récolte. Chacun a son troupeau, géré séparément mais les animaux sont presque toujours mélangés et gardés par un berger qui appartient tantôt à un ménage, tantôt à l'autre. Dans un tel cas, on a en général conclu à l'existence de deux familles mais les quelques heures qu'on pouvait consacrer à un gallé ne permettait pas toujours de décider à bon escient, car s'il

¹ Sauf pendant la transhumance, bien entendu.

² A la différence du lignage (lenyol), ensemble des personnes descendant d'un même ancêtre, réel ou mythique.

est vrai que deux ménages "autonomes" peuvent cohabiter, il est non moins vrai qu'il y a toujours un homme qui prend l'ascendant sur l'autre soit en fonction de l'âge, soit de la personnalité. Ceci présente un inconvénient au moment de l'enquête car il est l'interlocuteur privilégié et a tendance à se présenter comme le gestionnaire de l'ensemble des biens du gallé. Ceci n'est d'ailleurs pas toujours faux car l'autonomie des diverses cellules peut être remise en cause (lors de ventes de bétail par exemple).

Autre situation délicate mais très rare (1 seul cas rencontré à Pandjo): 3 ménages vivant dans un même gallé. Un Peul, son frère et son dimadio vivent ensemble mais chacun possède un champ, un troupeau et personne n'intervient chez autrui, sauf entr'aide fréquente, quasi quotidienne. Ce groupe a été considéré comme une seule et même "exploitation" mais à tort.

La "famille" ainsi définie a constitué le niveau privilégié de l'enquête systématique, le deuxième ayant été le village ou le quartier.

ANNEXE II

ESPÈCES COMPOSANT LES PÂTURAGES
DU YATENGA ORIENTAL PAR
ORDRE DE FRÉQUENCE

Andropogon pseudapricus et *Loudetia togoensis* : espèces généralisées.
 De *Brachyaria distichophylla* à *Zornia glochydiata* : espèces fréquentes.
 De *Ctenium newtonii* à *Setaria pallide-fusca* : espèces assez fréquentes.
 De *Andropogon gayanus* à *Vetiveria nigriflora* : espèces rares.
 De *Cymbopogon giganteus* à *Heteropogon contortus* : espèces très rares.

Noms latins	Noms moré	Noms fulfuldé	Localisation	Observations
<i>Andropogon pseudapricus</i>	Niantparga	Diam paôlo	Indifférenciée	Peu apprécié et seulement en début d'hivernage.
<i>Loudetia togoensis</i>	Suttu	Selbo	Indifférenciée	Appétée à l'état de jeunes pousses puis en mars-avril si le reste est épuisé.
<i>Brachyaria distichophylla</i>	?	Paguri	Cuirasse, sols gravillonnaires	Très apprécié
<i>Elyonurus elegans</i>	?	?	Sols pauvres ou dégradés	Peu apprécié
<i>Eragrostis tremula</i>	Sâga	Pitirdi	Jachère très récente et champs	Très apprécié
<i>Microchloa indica</i>	Somtaïga	Lamlamuco	Sols gravillonnaires	Appété mais masse fourragère faible
<i>Pennisetum pedicallatum</i>	Kimbogo	Bogodollo	Variée. Progresse sur les champs abandonnés après culture courte	Appété en toute saison, bon en vert
<i>Schoenefeldia gracilis</i>	Sausudo	Hudo bolão	Variée, surtout sols secs	Appété toute saison

Noms latins	Noms moré	Noms fulfuldé	Localisation	Observations
<i>Sporobolus microprotus</i>	Liul Sâga	Pitirdi dyaoulé	Variée, fréquent abords zones dé- gradées et terres salées	Appété mais masse réduite
<i>Sporobolus pyramidalis</i>	Goimsé	Gansigui	Bas-fonds	Non appété
<i>Zornia glochydiata</i>	?	Dinguéré	Tous sols	Appété en toute saison
<i>Ctenium newtonii</i>	Lauzudo	Sirongua	Sol sableux et argilo-sableux	Peu appété même frais
<i>Cymbopogon schoenanthus</i>	Sumpiga	Wuludé	Sols peu épais, dégradés	Non appété
<i>Eragrostis turgida</i>	?	Biuri Wénu	Bons sols et bas-fonds	Appété
<i>Setaria anceps</i>	Kussuga	Butaloï	Sols profonds et bas-fonds	Appété toute saison
<i>Setaria barbata</i>	Kussuga	Butaloï	Sous les forma- tions ligneuses	Très appété
<i>Setaria pallide-fusca</i>	Kussuga	Butaloï	Sols profonds et bas-fonds	Appété en toute saison
<i>Andropogon gayanus</i>	Bittu ou Nyessum	Dadié ou Sôbo ¹	Variée, disparu à l'état sauvage	Le meilleur pâtu- rage toute saison
<i>Andropogon ascinodis</i>	Nyatum	Niantaré	Tous sols ²	Appété

¹ Il est difficile de savoir si cette variété des appellations est due au polymorphisme de cette espèce ou aux nombreuses utilisations qu'elle autorise, suivant qu'elle est en tige (toiture de case) ou sous forme de regain par exemple (pâturage)

² Ne subsiste plus actuellement que dans les zones inaccessibles au bétail.

Noms latins	Noms moré	Noms fulfuldé	Localisation	Observations
<i>Brachyaria jubata</i>	?	?	Variée	Très appété en début d'hivernage
<i>Eragrostis cilianensis</i>	Köla	Farduco	Formation arbustive, ancien lieu d'habitat	Très appété
<i>Cenchrus biflorus</i>	Rana	Kébé	Sable	Appété avant épiaison, espèce sahélienne en fait
<i>Chrysochloa hindsii</i>	Titumtin	Tétumté	Champs, jachères sols sableux et bas-fonds	Très appété
<i>Dactyloctenium aegyptium</i>	Wandé	Burugen	Proche de l'habitat et jachères récentes	Très appété
<i>Digitaria gayana</i>	Puguyan zupélogo	Koïn naébé	Très diffuse	Appété à l'état de jeunes pousses
<i>Eleusine indica</i>	Tarpanga	Tarpanga	Proche de l'habitat	Appété
<i>Eragrostis ciliaris</i>	Tingaïmé	Bowé	Sols lourds	Très appété
<i>Hyparrhenia glabriuscula</i>	Buka	?	Tous sols	Peu appété
<i>Oryza barthii</i> et <i>Oryza longistaminata</i>	Bangsanga	?	Bas-fonds inondables	Appété
<i>Panicum pansum</i>	?	Paguri	Bas fonds inondables	Appété début d'hivernage
<i>Tripogon minimus</i>	Somtaïga	Lamlamuco	Sols gravillonnaires	Appété mais masse fourragère faible

Noms latins	Noms moré	Noms fulfuldé	Localisation	Observations
<i>Vetiveria nigritana</i>	Ruduma	Kidi	Bas-fonds inondables	Peu appété
<i>Cymbopogon giganteus</i>	Kuaré	Fassuré	Bas-fonds sols lourds	Peu appété
<i>Echinochloa colonum</i>	Kolāraga	?	Bas-fonds	Très appété
<i>Hackelochloa granularis</i>	?	?	Bas-fonds	Très appété
<i>Heteropogon contortus</i>	?	?	Variée	Appété à l'état de jeunes pousses

BIBLIOGRAPHIE

- ABEYWICKRAMA (R.A.), 1964 - Pre-industrial man in the tropical environment. Pastoralisme, 9è réunion techni., UICN, Morges.
- ADAM (J.G.), 1958 - Principales graminées naturelles fourragères de l'Afrique occidentale ayant un intérêt économique pour l'alimentation du bétail. Notes Africaines, Bulletin de l'IFAN n° 80, Dakar.
- ANCEY (G.), 1974 - Facteurs et systèmes de production dans la société Mossi d'aujourd'hui: Migration, Travail, Terre et Capital. ORSTOM, Ouagadougou, 121 p. multigr.
- ASECNA, non daté - Documents bruts ou publications épisodiques. Représentation en Haute-Volta, Service météorologique, Ouagadougou.
- BA (A.), KESTELOOT (L.), 1968 - Kaïdara, récit initiatique peul, Classiques Africains, Julliard, Paris.
- BA (A.), DAGET (J.), 1962 - L'empire Peul du Macina (1818-1853), Mouton, La Haye-Paris.
- BA (A.), DIETERLEN (G.), 1961 - Koumen, texte initiatique des pasteurs peul. Cahiers de l'Homme, Mouton, La Haye Paris.
- BARRAL (H.), 1967 - Les populations d'éleveurs et les problèmes pastoraux dans le nord-est de la Haute-Volta. Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum., vol. IV, n° 1, ORSTOM, Paris.
- BARRAL (H.), 1970 - Utilisation de l'espace et peuplement autour de la mare de Bangao, In Etudes Rurales n° 37, Mouton, La Haye-Paris.
- BARRAL (H.), 1970 - Etude socio-géographique pour un programme d'aménagement pastoral dans le nord-ouest de l'Oudalan, ronéo, ORSTOM, Ouagadougou.
- BARRAL (H.), 1973 - Les zones d'endodromie pastorale au Sahel voltaïque, In Programme d'hydraulique au Sahel voltaïque, SCET International, Paris.

- BARRAL (H.), 1974 - Mobilité et cloisonnement chez les éleveurs du nord de la Haute-Volta: les zones dites d'endodromie pastorale, Communication au séminaire international sur le pastoralisme d'Alger.
- BARRAL (H.), 1977 - Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral, Travaux et Documents n° 77, Paris, 120 p., cartes h.t.
- BARRAL (H.) et BENOIT (M.), 1976 - Nature et genre de vie au Sahel, L'année 1973 dans le nord de la Haute-Volta, ORSTOM, Ouagadougou.
- BARTLETT (H.H.), 1956 - Fire, primitive agriculture and grazing in the tropics. In Man's role in changing the face of the earth, University Chicago Press, Chicago.
- BEAUMINY (A.) de, 1925 - "Une féodalité en Afrique Occidentale Française: les Etats mossi", Rens. coloniaux et Documents 35, 24-36.
- BENOIT (M.), 1973a - Mutation agraire dans l'ouest de la Haute-Volta. Le cas de Daboura. Dactyl. ORSTOM, Ouagadougou.
- BENOIT (M.), 1973b - Espaces agraires mossi en pays bwa (Haute Volta), 2 tomes, ronéo, ORSTOM, Ouagadougou.
- BENOIT (M.), 1974 - Introduction à l'étude des aires pastorales soudaniennes de Haute-Volta, Communication à la rencontre inter-centres de Ouagadougou organisée à l'intention des géographes ORSTOM de l'Afrique de l'ouest, 9-16 février, Actes de la rencontre, ORSTOM, Ouagadougou.
- BENOIT (M.), 1977a - Introduction à la géographie des aires pastorales soudaniennes de Haute-Volta. ORSTOM, 95 p., coll. Travaux et Documents de l'ORSTOM n° 69, Paris.
- BENOIT (M.), 1977b - Le chemin des Peul du Boobola. Contribution à l'écologie du pastoralisme en Afrique des savanes. Travaux et Documents n° 101, 208 p., Paris.
- BENOIT (M.), 1977c - Ecologie du pastoralisme en Haute Volta. Communication au séminaire sur les Méthodes de Planification du Développement Rural organisé par le Ministère du Plan de Haute-Volta du 2 au 5 mars. Actes du séminaire, Ouagadougou.
- BINGER Capt., 1899 - Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi, 1887-1889, 2 vol. Hachette, Paris.
- BOGNOUNOU (O.), 1971 - Haute-Volta, terre qui meurt, in Carrefour Africain du 4 déc.
- BONNEFOUS (E.), 1970 - L'homme ou la nature, Hachette, Paris.
- BOUDET (G.), 1975 - Manuel sur les pâturages tropicaux et les cultures fourragères, IEMVT, Ministère de la Coopération, Paris.

- BREMAUD (C.) et PAGOT (J.), 1962 - Pâturages, nomadisme et transhumance en zone sahélienne, Problèmes de la zone aride, Colloque UNESCO, Paris.
- BURGEAP, 1975 - Inventaire des ressources en eaux souterraines de l'ORD du Yatenga, République de Haute-Volta, Direction de l'H.A.E.R., Ouagadougou.
- CHEVALIER (A.), 1950 - La décadence des sols et de la végétation en Afrique Occidentale Française et la protection de la nature, Bois et forêts des tropiques n° 16.
- CLOUD (P.) et coll., 1969 - Resources and man, National Academy of Sciences, Freeman and Co, San Francisco.
- COMMONER (B.), 1969 - Quelle terre laisserons-nous à nos enfants? Seuil, Paris.
- CROZALS (M.J.) de, 1899 - Les Foulbé, le nom et le domaine de la race, Grenoble.
- CULLIVER (P.H.), 1955 - The family herds (A study of two pastoral tribes in East Africa, the Jie and Turkana), Routledge and Kegan, London.
- DAVIES (W.) et SKIDMORE (C.L.), 1966 - Tropical pastures, Faber and Faber, London.
- DELAFOSSÉ (M.), 1912 - Haut Sénégal-Niger (Soudan Français), 3 tomes, Larose, Paris.
- DERBAL (Z.), PAGOT (J.) et LAHORE (J.), 1959 - Etude des pâtures tropicaux de la zone soudanienne, Vigot frères, Paris.
- DIOB (A.B.), 1965 - Société toucouleur et migration, IFAN, Université de Dakar, Dakar.
- DORST (J.), 1965 - Avant que nature meure, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.
- DOUTRESSOULE (G.), 1958 - L'élevage au Soudan français, Imbert, Alger.
- DUPIRE (M.), 1962 - Peuls nomades, Institut d'Ethnologie, Paris.
- DUPIRE (M.), 1970 - Organisation sociale des Peul, Plon, Paris.
- EHRlich (P.) et EHRlich (A.), 1970 - Population, ressources, environnement, Freeman and Co, San Francisco, (en français chez Fayard).
- FAO, 1957 - Les bovins d'Afrique: types et races, Rome.
- FORDE (C.D.), 1934 - Habitat, economy and society: a geographical introduction to ethnology. Methuen, London.
- GALLAIS (J.), 1967 - Le Delta intérieur du Niger, Etude de géographie régionale. Mémoires IFAN, n° 79, 2 tomes, Dakar.
- GALLAIS (J.), 1969 - Les peul en question, In revue de psychologie des peuples, n° 3, 3è trimestre.

- GALLAIS (J.), 1975 - Pasteurs et paysans du Gourma. La condition sahélienne, CEGET, Bordeaux, 239 p.
- HAMMOND (P.B.), 1966 - Yatenga, Technology in the Culture of a West African Kingdom.
- HARROY (J.P.), 1944 - Afrique, terre qui meurt, Hayez et Office int. de librairie. Bruxelles.
- HAW (R.C.), 1959 - The conservation of natural resources, Faber and Faber, London.
- HEIM (R.), 1952 - Destruction et protection de la nature, Colin, Paris.
- HOPEN (C.F.), 1958 - The pastoral fulbe family in Gwandu, Oxford University Press. London.
- IZARD et IZARD-HERITIER (F.), 1959 - Les Mossi du Yatenga. Service de l'Hydraulique de Haute-Volta.
- IZARD (M.), 1965 - Traditions historiques des villages du Yatenga. I- Cercles de Gourcy. Paris, multigr. (Recherches voltaïques, I).
- IZARD (M.), 1970 - Introduction à l'histoire des royaumes mossi. T 1 et T 2, Recherches voltaïques, n° 12, CVRS-CNRS, Paris, Ouagadougou.
- IZARD (M.), 1974 - "La bataille de Tyu et la fin de l'indépendance du Yatenga" apud : Julien, Ch.-A. (éd.), Perspectives nouvelles sur le passé de l'Afrique Noire et de Madagascar, pp. 213-219.
- IZARD (M.), 1976 - Le royaume du Yatenga. in Eléments d'éthnologie, Cresswell R., T 1, pp 216-240, Coll. U, A. Colin, Paris.
- JULI (M.H.), 1965 - L'homme et la nature, Hachette, Paris.
- KABORE (F.), 1964 - L'organisation du canton de Thiou avant l'arrivée des Européens. Inédit (Ecole Nationale d'Administration, Ouagadougou).
- KARGOUGOU (M.), 1956 - "Histoire du Yatenga", Bull. d'Information de la Haute-Volta 6, : 1-7.
- KMOCH (H.C.), 1964 - L'amélioration des pâturages et de la production fourragère (Haute-Volta), FAO, Rome.
- KUHNHOLTZ-LORDAT (G.), 1938 - La terre incendiée, Lab. Botanique, Ecole nationale d'agriculture. Montpellier.
- LACROUTS (M.) et TYC (J.), 1962 - Notes sur l'élevage et l'exploitation de ses produits dans le cadre du plan voltaïque de développement. Ministère de la Coopération, Paris.
- LEPRUN (J.C.), 1975 - Etude de l'évolution d'un système d'exploitation sahélien au Mali. Mali, France, DGRST, A.C.C. : Lutte contre l'aridité, Rapport de campagne 1975.
- LIEUTAGUI (P.), 1972 - L'environnement végétal. Flore, végétation et civilisation. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

- LY (B.), ? - L'honneur et les valeurs morales dans les sociétés Ouolof et Toucouleur du Sénégal: étude de sociologie, thèse pour le doctorat de 3^e cycle, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Paris.
- MANGIN (P.), 1914-1915 - Essai sur les us et coutumes du peuple mossi au Soudan occidental. Anthropos, tome IX, X-XI.
- MARCHAL (J.Y.), 1974 - Un espace régional nord-soudanien: les pays du Yatenga, In l'Espace géographique 3 (2), pp. 92-109.
- MARCHAL (J.Y.), 1974 - Récoltes et disettes en zone nord-soudanienne - Chronique des saisons agricoles au Yatenga. (1907-1973), ORSTOM. Ronéo, Ouagadougou.
- MARCHAL (J.Y.), 1975 - Evolution des systèmes agraires: l'exemple du Yatenga, Séminaire sur la planification agricole et la population. FAO, Tanger.
- MARSH (G.P.), 1864 - Man and Nature, Sampson Low, Son and Marston. London.
- MATTHEWS, SMITH, COLDBERG et Coll., 1971 - Man's impact on terrestrial and oceanic ecosystems, MIT Press, Cambridge.
- MERCIER (P.), 1966 - Evolution des structures sociologiques face au développement, Connaissances de l'Afrique, n° 17, Paris.
- MONOD (Th.), 1969 - Parts respectives de l'homme et des phénomènes naturels dans la dégradation du paysage et le déclin des civilisations à travers le monde méditerranéen lato-sensus, avec les déserts ou semi-déserts adjacents, au cours des derniers millénaires, UIGN, 7^e réunion technique, Athènes.
- MORDANT (J.), 1969 - Le potentiel zootechnique de la Haute Volta, Haute-Volta: Ministère de l'Agriculture et de l'Elevage; France : Secrétariat d'Etat aux Affaires Etrangères, Ouagadougou - Paris.
- MOSCOVIVI (S.), 1968 - Essai sur l'histoire humaine de la nature. Nouvelle Bibliothèque Scientifique, Flammarion, Paris.
- NOIRE Capt., 1903 - Etude sur le Yatenga. Cercle du Yatenga, manuscrit déposé aux Archives du Gouvernement à Dakar. (Dossier I G 326).
- OUEDRAOGO (L.B.), 1970 - Associationismes post-scolaires et pré-coopératifs au Yatenga (Haute-Volta), Bureau d'études coopératives et communautaires, Paris.
- OUEDRAOGO (M.), 1965 - Matériaux inédits pour une histoire du Yatenga.
- PAGEARD (R.), 1962 - Réflexions sur l'histoire des Mossi, In l'Homme 2 (1), 111-115.
- PAGEARD (R.), 1963 - Recherches sur les Nionioissé, in Etudes voltaïques, 4, : 5-71.

- PHILLIPS (J.), 1959 - Agriculture and ecology in Africa, Faber and Faber, London.
- QUINQUARD (N.), 1974 - Les systèmes agro-pastoraux chez les Peul du Djelgodji (Haute-Volta), Rouen, 114 p. multigr.
- RIESMAN (P.), 1974 - Société et liberté chez les Peul Djelgôbé de Haute-Volta. Essai d'anthropologie introspective, Cahiers de l'Homme, Nouvelle série XIV, Mouton, La Haye-Paris.
- RITTER (W.), 1976 - Natural resources in developing countries, In Natural resources and development, vol. 1, Tabinger.
- SAHLINS (M.), 1974 - La première société d'abondance, Tribune libre In Le Sauvage n° 12, avril.
- SEBAG (L.), 1964 - Marxisme et structuralisme, Coll. Sciences de l'Homme, n° 101, Payot, Paris.
- SEYDOU (C.), 1972 - Silamaka et Poullori, épopée peule du Mâssina, thèse de 3è cycle en ethnologie, Sorbonne, Paris.
- SKINNER (E.P.), 1957 - An analysis of the political organization of the Mossi people. Transactions of the New York Academy of Sciences. Ser. II, vol. 19, n° 8, june.
- STENNING (D.J.), 1959 - Savannah nomads, Oxford University Press, London.
- STEWART (O.C.), 1956 - Fire as the first great force employed by Man, In Man's role in changing the face of the earth, Univ. Chicago Press, Chicago.
- TAUXIER (L.), 1912 - Le Noir du Soudan. Pays Mossi et Gourounsi. Larose Paris.
- TAUXIER (L.), 1917 - Le Noir du Yatenga. Larose, Paris.
- TAUXIER (L.), 1937 - Moeurs et histoire des Peuls. Paris.
- TILLIEN (G.), 1961 - Problème de l'économie animale en Haute-Volta. Service de l'Élevage, Ouagadougou.
- TOUTAIN (B.), 1974 - Implantation d'un ranch d'embouche en Haute-Volta. Région de Léo, IEMVT, Maisons-Alfort.
- TRIBE (D.), CURRY-LINDAHL (K.), PAGOT (J.), SOKOLOV (Y.) et SMITH (F.), 1970 - L'écologie animale, l'élevage et l'aménagement efficace de la faune sauvage et de son habitat, In Utilisation et conservation de la biosphère UNESCO, Paris.
- UICN, 1964 - Neuvième réunion technique: l'écologie de l'homme dans le milieu tropical. Nairobi.
- VEYRET (P.), 1951 - Géographie de l'élevage, Gallimard, Paris.
- VOGT (W.), 1950 - La faim du monde, Hachette, Paris.
- WILSON (C.L.) et MATTHEWS (W.H.) et Coll., 1970 - Man's impact on the global environment: assessment and recommendations for action, MIT Press, Cambridge.

ZAHAN (D.), 1961 - Pour une histoire des Mossi du Yatenga.
L'Homme, tome 1, n° 2.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
L'ETAT PASTORAL ET LA NATURE PEUL D'APRES LES CONCLUSIONS OBTENUES DANS LE BOOBOLA	13
L'homme dans la nature	15
L'état pastoral	16
LE CAS DES ELEVEURS DU YATENGA	19
La situation du pastoralisme en Haute-Volta	21
Situation du Yatenga	23
LE ROYAUME DE YADEGA	31
Les Mossi et le Mogho	33
L'état de nature mossi	35
L'accès à l'espace	38
DES GENS VENUS D'AILLEURS	41
La migration des Torobé	44
La migration des Peul	47
L'origine des Silmi-mossi	52
Spécificité culturelle des différents groupes	60
DISPONIBILITE DE L'ESPACE ET DES POTENTIALITES	67
Les pâturages	69
L'eau	77
Les terres salées	85

LA MOBILITE SAISONNIERE DES HOMMES ET DU BETAIL	87
Problème de méthode	89
La charge animale	92
Le comportement saisonnier des troupeaux	95
Les effets de la sécheresse de 1971 et 1972	99
La dégradation des parcours	108
LA RECHERCHE DE LA BROUSSE	113
Genèse de l'émigration	115
Le flux migratoire	119
Les zones d'accueil	121
Aspects de la migration	122
TEMOIGNAGES POUR LE TEMPS PRESENT	125
Le projet pastoral et la dégradation de l'environnement	127
Le manque de lait	128
Hostilité de l'histoire	130
Paradis perdu?	134
Des solutions méprisées	141
Le travail et l'image de soi-même	143
Quelle leçon?	145
CREPUSCULE DES TEMPS ANCIENS	147
ANNEXE I	153
ANNEXE II	157
BIBLIOGRAPHIE	163
TABLE DES MATIERES	173

OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
ET TECHNIQUE OUTRE-MER

Direction générale :

24, rue Bayard - 75008 PARIS

Service des Publications :

70-74, route d'Aulnay, 93140 BONDY

O.R.S.T.O.M. Éditeur
Dépôt légal : 3e trim. 1982
I.S.B.N. : 2-7099-0640-6
Imp. S.S.C.